

# Notes du mont Royal

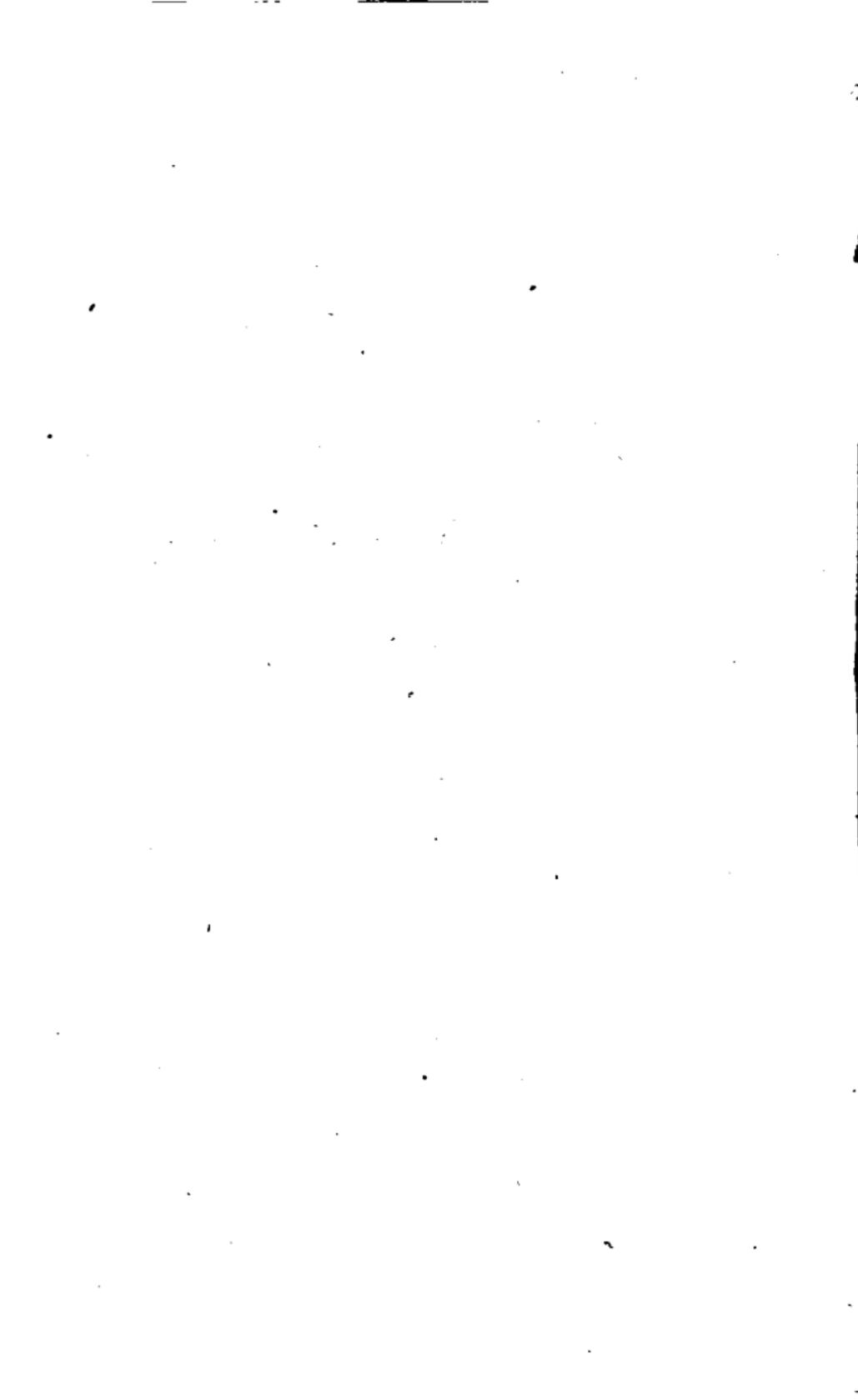
[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

**BIBLIOTHÈQUE**  
**DES**  
**HISTORIENS GRECS.**  
**TOME TROISIÈME.**



HISTOIRE  
**D'HÉRODOTE.**

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR

E.-A. BÉTANT.



TOME TROISIÈME.

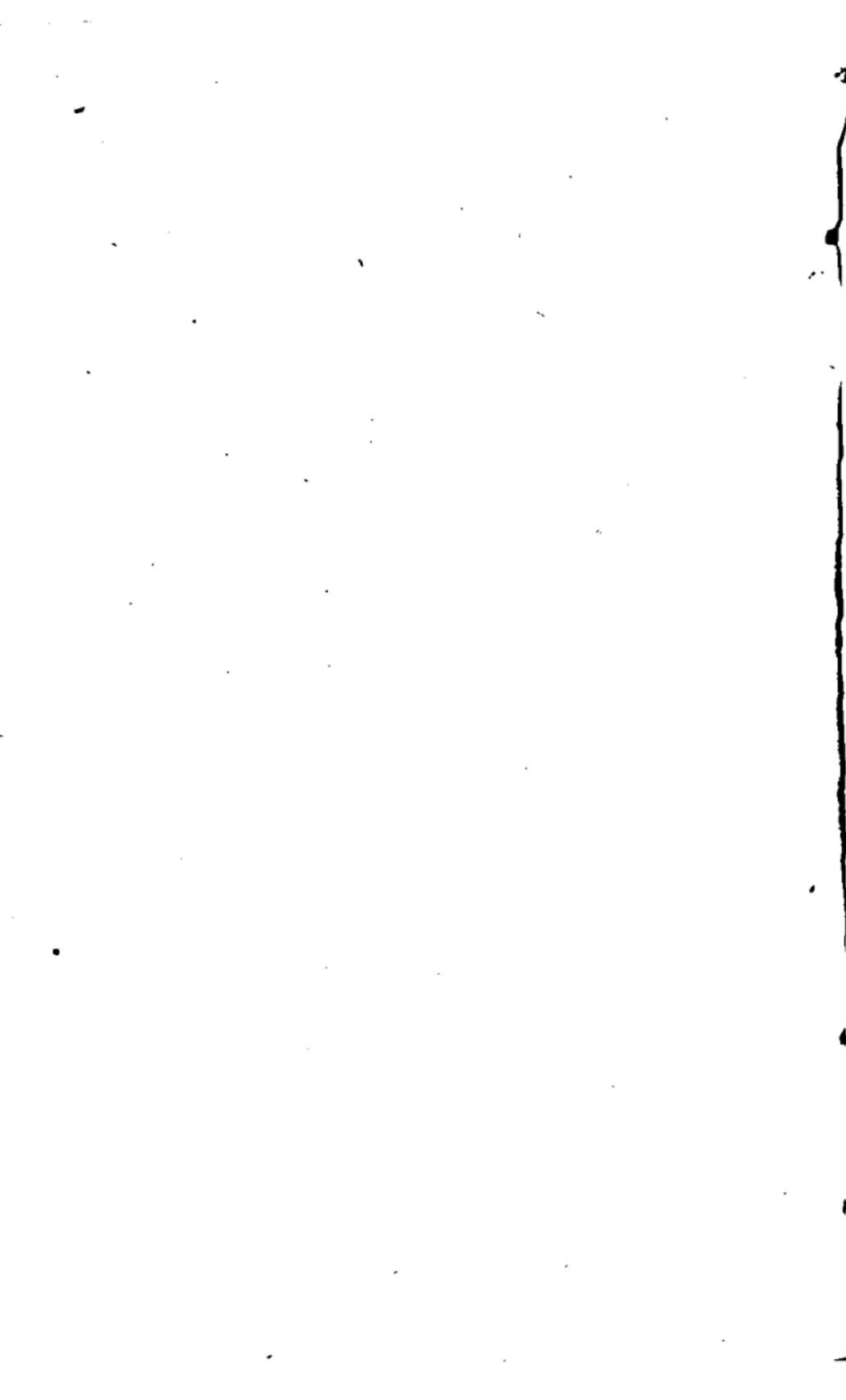


Genève,

CHEZ M.-E. CAREY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,  
rue Verdaine, n° 285.

~~~~~

1837



# HISTOIRE D'HÉRODOTE.



## LIVRE SEPTIÈME.

### POLYMNIE.

QUAND la nouvelle de la bataille de Marathon fut parvenue au roi Darius fils d'Hystaspe, le courroux qu'il avait déjà contre les Athéniens à cause de l'invasion de Sardes devint encore plus violent, et son désir plus vif de porter ses armes contre la Grèce. Incontinent il dépêcha des messagers par toutes les villes de son empire, avec ordre à chacune de préparer des troupes, des vaisseaux, des chevaux, des vivres, et des bâtimens de charge, en beaucoup plus grand nombre qu'autrefois. Pendant trois ans l'Asie fut toute ébranlée par ces réquisitions; ses meilleurs hommes de guerre étaient enrôlés pour aller contre la Grèce, et s'y préparaient; mais la

quatrième année les Égyptiens , asservis par Cambyse , se rebellèrent contre les Perses , ce qui ne fit qu'exciter Darius encore davantage à marcher contre eux et contre les Athéniens. Au moment de se mettre en campagne contre ces deux peuples , il s'éleva entre ses fils de grands débats pour la suprématie. La loi des Perses voulait que le roi en partant pour la guerre désignât son successeur. Or Darius , avant de monter sur le trône , avait eu trois enfants de sa première femme , qui était fille de Gobryas , et depuis son avènement quatre autres d'Atossa fille de Cyrus. Des premiers l'aîné était Artabazane , des seconds Xerxès. Or n'étant pas de la même mère , ils étaient en dissension : Artabazane faisait valoir son droit de primogéniture , et l'usage universel de tous les peuples de donner le pouvoir à l'aîné. Xerxès alléguait en sa faveur qu'il était né d'Atossa fille de ce Cyrus , qui avait acquis la liberté aux Perses. Darius ne s'était pas encore prononcé. Or il se trouvait qu'en ce temps Démarate fils d'Ariston était monté à Suse , après avoir perdu la royauté de Sparte et s'être volontairement exilé. Celui-ci informé du différend qui régnait entre les fils du roi , conseilla , dit-on , à Xerxès de dire , outre les autres raisons qu'il alléguait en sa faveur , qu'il était né de Darius roi et maître de l'empire des Perses , tandis qu'Artabazane était né de Darius simple particulier ; qu'en conséquence il n'était pas juste que celui-ci lui fût préféré. A Sparte , ajoutait

Démarate, tel est l'usage : si les premiers enfants du roi sont nés avant son entrée en charge, et qu'après cette époque il lui vienne un nouveau fils, c'est celui-ci qui succède à la royauté. Xerxès suivit le conseil de Démarate, et Darius jugeant qu'il avait raison, le nomma roi. Au reste je pense que cela fût arrivé même sans le conseil de Démarate, car Atossa avait tout pouvoir sur Darius. Celui-ci, après avoir désigné Xerxès pour roi des Perses, se disposait à partir pour la guerre; mais l'année qui suivit cet événement et la révolte de l'Égypte, Darius, au milieu même de ses préparatifs et après un règne de trente-six ans, vint à mourir sans avoir pu tirer vengeance ni des Égyptiens révoltés ni des Athéniens. Darius mort, la royauté échut à son fils Xerxès.

Dans l'origine Xerxès n'était aucunement disposé à faire la guerre aux Grecs; il rassemblait ses troupes pour marcher contre l'Égypte. Mais Mardonius fils de Gobryas, celui de tous les Perses qui avait le plus de pouvoir auprès de lui, étant cousin germain de Xerxès et fils d'une sœur de Darius, vint trouver le roi, et lui parla en ces termes: Maître, il n'est pas convenable que les Athéniens, qui ont déjà fait beaucoup de mal aux Perses, ne portent pas la peine de leurs actions. Achève présentement ce que tu as dans les mains; mais dès que tu auras réduit l'Égypte qui nous outrage, tourne tes armes contre les Athéniens, afin d'avoir bonne renommée

parmi les hommes, et qu'à l'avenir on se garde d'entrer à main armée sur tes terres.— Ces paroles étaient dites pour exciter à la vengeance; mais à cela il ajoutait que l'Europe était un pays magnifique, portant toute espèce d'arbres fruitiers, extrêmement fertile, et digne de n'appartenir à nul autre qu'au roi. Mardonius tenait ce langage parce qu'il était avide de nouveautés, et qu'il voulait lui-même devenir gouverneur de la Grèce. Avec le temps il vint à bout de persuader Xerxès. Diverses circonstances concoururent encore à le déterminer. D'abord il arriva de Thessalie des hommes envoyés par les Alévades pour appeler le roi contre la Grèce, lui promettant de le seconder avec empressement. Or ces Alévades étaient rois de Thessalie. D'autre part ceux des Pisistratides qui étaient montés à Suse tenaient les mêmes discours que les Alévades, et pressaient le roi plus instamment encore. Ils avaient avec eux Onomacrite d'Athènes, devin et ordonnateur des oracles de Musée. Ils s'étaient réconciliés avec lui avant de monter à Suse; en effet Onomacrite avait été chassé d'Athènes par Hipparque fils de Pisistrate, pour avoir été pris sur le fait, par Lasus d'Hermione, insérant dans les vers de Musée un oracle qui disait que les îles adjacentes à Lemnos seraient englouties par la mer; c'est ce qui le fit exiler d'Athènes par Hipparque, bien qu'auparavant celui-ci goûtât fort sa compagnie. Alors Onomacrite était monté à Suse avec les

Pisistratides; et toutes les fois que ceux-ci venaient en présence du roi, ils ne manquaient pas de lui parler favorablement du devin. De son côté Onomacrite débitait ses oracles, et s'il s'en trouvait qui prédissent malheur au barbare, il les passait sous silence, et avait soin de choisir ce qu'il y avait de plus heureux; par exemple il disait que l'Hellespont devait être joint par un Perse, et il allait exposant toute l'expédition. C'est ainsi qu'Onomacrite se présentait avec des oracles, tandis que les Pisistratides et les Alévades donnaient des raisons. Lorsqu'enfin Xerxès fut décidé à porter ses armes contre la Grèce, c'était la deuxième année après la mort de Darius, il commença par aller contre les rebelles; et quand il les eut soumis et rendu l'Égypte beaucoup plus esclave qu'elle n'était sous Darius, il en donna le gouvernement à Achéménès son frère et fils de Darius. C'est ce même Achéménès gouverneur de l'Égypte qui dans la suite fut tué par Inaros fils de Psammitique Libyen.

Après la réduction de l'Égypte, et au moment de se mettre à la tête de l'armée dirigée contre Athènes, Xerxès convoqua une assemblée des grands de la Perse, afin d'apprendre leurs avis, et de faire savoir à tous sa volonté. Quand ils furent réunis, il leur parla en ces termes: « Perses, je ne viens pas introduire parmi vous de nouveaux usages, et je ne fais que suivre ceux qui sont établis. A ce que j'apprends de nos vieillards, jamais, depuis que nous

avons ravi l'empire aux Mèdes et qu'Astyage a été détrôné par Cyrus, nous ne sommes demeurés oisifs; mais une divinité nous mène, et nos nombreuses entreprises ont toujours eu heureuse fin. Qu'est-il besoin de rappeler à votre mémoire les actions et conquêtes de Cyrus, de Cambyse, et de mon père Darius? Pour moi, depuis que je suis sur le trône, je songe à ne pas rester à cet égard en arrière de mes aïeux, et à ne pas augmenter moins qu'eux la puissance des Perses. Enfin j'ai trouvé un moyen de nous procurer de la gloire, d'étendre notre empire sur une contrée non moins vaste et plus fertile encore que celle que nous possédons, et de tirer en même temps une juste vengeance. Je vous ai donc aujourd'hui rassemblés, afin de vous communiquer mes projets. J'ai dessein de joindre l'Hellespont, et de mener à travers l'Europe une armée contre la Grèce, afin de punir les Athéniens pour tout le mal qu'ils ont fait aux Perses et à mon père. Vous avez vu Darius se disposer à marcher contre ces hommes; mais il est mort, sans être venu à bout de se venger d'eux. C'est à moi d'agir pour lui et pour les autres Perses : je ne m'arrêterai pas avant d'avoir pris Athènes, et brûlé cette ville coupable de tant d'outrages envers mon père et envers moi. D'abord les Athéniens sont venus à Sardes avec Aristagore le Milésien, notre esclave, et dès leur arrivée ils ont incendié les bocages et les temples. Ensuite vous savez tous comme ils nous ont

traités, lorsque a débarqué sur leurs terres l'armée que Datis et Artapherne conduisaient. Tels sont les motifs qui m'engagent à leur faire la guerre. D'ailleurs je trouve en cela plus d'un avantage, quand j'y réfléchis. Si nous subjuguons ces hommes et leurs voisins qui habitent le pays de Pélops le Phrygien, la terre de Perse ne confinera plus qu'à l'air de Jupiter; car le soleil n'éclairera plus aucune contrée limitrophe de la nôtre, dès qu'avec votre secours j'aurai réuni toute la terre sous le même empire, en traversant toute l'Europe. Or, à ce qu'on m'assure, excepté les peuples que je viens de citer, il ne restera plus aucune ville, aucune nation d'hommes, qui soit capable de nous résister en bataille. Par là ceux dont nous avons à nous plaindre recevront comme les autres le joug de la servitude. Quant à vous, si vous voulez m'obliger, vous ferez ce que je vais vous dire. Sitôt que j'aurai indiqué l'époque du rassemblement, que chacun de vous vienne avec zèle. Celui qui amènera l'armée la mieux équipée; je lui ferai les présents les plus estimés chez nous. C'est donc ainsi qu'il faut faire; néanmoins, pour que je ne vous semble pas ne prendre conseil que de mon chef, je mets l'affaire au milieu de vous, en invitant chacun à faire connaître sa pensée ».

Après que Xerxès eut cessé de parler, Mardonius s'exprima en ces termes :

« O mon maître, tu es le meilleur non-seulement

de tous les Perses qui aient jamais été, mais encore de tous ceux qui seront. Toutes tes paroles sont justes et vraies, surtout quand tu dis que tu ne souffriras pas que les Ioniens qui habitent l'Europe se rient de nous indignement. En effet il serait étrange que nous eussions asservi les Saces, les Indiens, les Éthiopiens, les Assyriens, et d'autres nations grandes et nombreuses, non pour nous venger d'aucune offense, mais uniquement par motif de conquête, tandis que les Grecs qui nous ont provoqués demeureraient impunis. Et qu'avons-nous à craindre? Est-ce le nombre de leurs troupes ou la grandeur de leurs trésors. Ne savons-nous pas leur manière de combattre et la faiblesse de leurs ressources? nous qui avons assujéti leurs fils, ces Ioniens, Éoliens, et Doriens qui habitent dans notre empire. Moi-même j'ai fait l'épreuve de leur valeur, dans l'expédition que j'entrepris par ordre de ton père; j'ai poussé jusqu'à la Macédoine, et peu s'en est fallu, jusques à Athènes même, sans que personne ait fait mine de résister. Les Grecs, à ce que j'apprends, ont la coutume la plus absurde de faire la guerre, et cela par ignorance et par ineptie. Après s'être réciproquement défiés, ils choisissent l'endroit le plus commode et le plus uni, dans lequel ils descendent et combattent. Aussi n'est-ce qu'avec grand mal que les vainqueurs se retirent; quant aux vaincus, je n'en parle pas, car ils sont anéantis. Ne devraient-ils pas, eux qui ont

même langage, employer des hérauts et des députés, afin de terminer les différends par toute autre voie que par les armes? ou s'il fallait absolument y avoir recours, ne faudrait-il pas que chacun cherchât l'endroit le plus avantageux pour y livrer bataille? Si donc je me suis avancé jusqu'en la terre de Macédoine, sans que les Grecs, avec leur mauvaise tactique, aient osé me résister, qui songerait, grand roi, à te tenir tête, quand tu mènes avec toi toute la multitude de l'Asie et tous les vaisseaux? Les Grecs, je pense, ne sont pas insensés à ce point. Si cependant je me trompais dans mon attente, et qu'exaltés par leur démençe ils s'en vinsent en bataille contre nous, ils apprendraient alors que nous sommes de tous les peuples le plus brave. Ne laissons rien sans le tenter; aucune entreprise ne réussit d'elle-même; le succès n'accompagne que les efforts. »

C'est ainsi que Mardonius aplanit le projet de Xerxès. Quand il eut fini de parler, comme les autres Perses se taisaient et n'osaient émettre un avis contraire à celui qui était proposé, Artabane fils d'Hystaspe, oncle de Xerxès, et se confiant en ce titre, prit la parole et dit :

« O roi, si l'on n'énonce pas des opinions diverses, il n'est pas possible de choisir la meilleure, mais il faut suivre la seule qui soit mise en avant, au lieu que si l'on en propose plusieurs, on peut les comparer entre elles. Il en est de même de l'or pur :

seul nous ne le distinguons pas, mais frotté à côté d'un autre nous reconnaissons le meilleur. Pour moi, je voulus déjà détourner Darius, ton père et mon frère, de faire la guerre aux Scythes, hommes qui n'ont aucune ville sur la terre; mais comme il espérait subjuguier les Scythes Nomades, il ne m'écouta point; il partit, et ne revint qu'après la perte d'un grand nombre de braves gens. Maintenant, ô roi, tu vas faire la guerre à des peuples bien plus belliqueux que les Scythes, et qui, dit-on, sont très-forts sur mer comme sur terre. Il est donc juste que je te dise ce qui m'épouvante en eux. Tu veux, dis-tu, joindre l'Hellespont, et mener ton armée à travers l'Europe contre la Grèce: il se peut faire que nous ayons l'infériorité sur la terre ou sur la mer, ou même sur l'une et l'autre; car ces peuples sont réputés vaillants, et l'on peut s'en convaincre, en considérant que les Athéniens seuls ont défait la grande armée, descendue en Attique avec Datis et Artapherne. Cependant je mets qu'ils ne remportent pas double avantage: si nous attaquant avec leurs vaisseaux ils sont victorieux sur mer, et qu'ensuite ils cinglent vers l'Hellespont pour rompre le pont que tu y auras construit, voilà, ô roi, une chose terrible. Et ce n'est pas une conjecture que je tire de mon propre fond; ce qui me la suggère, c'est le malheur qui faillit nous surprendre, quand ton père, après avoir jeté un pont sur le bosphore de Thace, et un autre sur le fleuve Ister,

passa contre les Scythes. Alors il n'y eut sorte d'instances que n'employassent ceux-ci, pour engager les Ioniens à rompre les ponts commis à leur garde; et si dans cet instant Histiée tyran de Milet eût suivi l'avis des autres tyrans, au lieu de s'y opposer, c'en était fait de l'empire des Perses. Or c'est une chose affreuse, rien qu'à l'entendre, que d'un seul homme ait dépendu le sort du roi. Garde-toi donc de te mettre en pareil péril, quand nulle nécessité ne t'y force; écoute plutôt mon conseil: pour le moment congédie cette assemblée; et plus tard, quand tu le jugeras à propos et après mûre réflexion, tu déclareras la résolution que tu auras prise. Pour moi, je pense que rien n'est plus expédient que de délibérer avec sagesse; car s'il advient quelque mécompte, on n'en a pas moins pris le meilleur parti, et la fortune seule a triomphé de la prudence; au contraire celui qui embrasse de mauvais conseils, quand même la fortune le favorise, fait véritablement une trouvaille, mais son imprudence n'en demeure pas moins. Vois-tu comme le dieu foudroie les plus grands animaux, et ne les laisse pas s'enorgueillir, tandis que les petits n'irritent point sa colère? Vois-tu comme les édifices et les arbres les plus hauts sont le plus exposés à ses traits? C'est qu'il aime à rabaisser tout ce qui s'élève. Ainsi une grande armée est souvent défaite par une petite, parce que la divinité jalouse leur envoie quelque terreur, ou quelque coup de tonnerre, qui les fait

périr honteusement. C'est que le dieu ne laisse personne s'élever, excepté lui-même. D'ailleurs en toute chose la précipitation cause des fautes, qui entraînent ordinairement de grands malheurs ; tandis que la lenteur est accompagnée d'avantages, qui pour ne pas paraître sur-le-champ, ne se rencontrent pas moins à la longue. Tel est donc, ô roi, le conseil que je te donne.. Et toi, fils de Gobryas, Mardonius ! cesse de proférer de vaines paroles sur les Grecs, qui ne méritent pas ce mauvais renom. En les calomniant, tu excites encore le roi à leur faire la guerre, ce qui est, à ce qu'il me semble, ton plus ardent désir. Qu'il n'en soit pas ainsi. La calomnie est une chose affreuse, par laquelle deux personnes font outrage à une seule ; le calomniateur est injuste en ce qu'il accuse un absent, et celui qui ajoute foi à la calomnie est injuste en ce qu'il croit avant d'avoir cherché à reconnaître la vérité ; de son côté l'absent éprouve une double injure, étant calomnié par l'un, et réputé méchant par l'autre. Cependant, Mardonius, s'il faut absolument faire la guerre aux Grecs, eh bien, que le roi demeure dans le pays des Perses, et qu'on retienne comme otages tes enfants et les miens ; puis vas toi-même à cette guerre ; choisis les hommes, prends des troupes en aussi grand nombre que tu voudras ; et si les affaires du roi tournent comme tu dis, que mes enfants soient mis à mort, et moi-même avec eux ; mais si au contraire mes prédictions s'accomplissent, que

Les tiens subissent le même sort , ainsi que toi , supposé que tu reviennes. Si tu refuses de te soumettre à ces conditions , et que tu veuilles à toute force mener l'armée contre la Grèce , je prévois que ceux qui resteront ici entendront dire que Mardonius , l'auteur de quelque grand mal pour les Perses , est devenu la proie des chiens et des vautours , dans les campagnes d'Athènes ou de Lacédémone , peut-être même en route avant d'y arriver , et après avoir appris à connaître les hommes contre lesquels il excite maintenant les armes du roi . »

Ainsi parla Artabane ; Xerxès courroucé lui répondit en ces mots : « Artabane , tu es frère de mon père ; c'est ce qui te préservera de recevoir le digne salaire de tes vains propos. Toutefois je t'imposerai cette ignominie , comme à un homme lâche et sans cœur : tu ne m'accompagneras point en cette guerre contre la Grèce , mais tu resteras ici avec les femmes. Je saurai bien , même sans toi , exécuter ce que j'ai dit. Je ne serais pas le fils de Darius fils d'Hystaspe , fils d'Arsame , fils d'Ariaramnès , fils de Téispe , fils de Cyrus , fils de Cambyse , fils d'Achéménès , si je ne tirais vengeance des Athéniens. D'ailleurs je sais bien que si nous demeurons oisifs , ils ne feront pas de même , et qu'ils viendront à main armée contre nos terres , à en juger d'après ce qu'ils ont déjà fait , eux qui ont incendié Sardes et envahi l'Asie. Aussi n'est-il plus possible aux uns ni aux autres de reculer. Il s'agit de faire du mal

ou d'en souffrir. Il faut ou que tout notre empire soit aux Grecs, ou que leur pays soit aux Perses; car à cette haine il n'est point de milieu. Or il est beau de nous venger les premiers des torts que nous avons reçus. Enfin je serais bien aise d'apprendre quel péril est à craindre en attaquant ces peuples, que Pélops le Phrygien, un esclave de mes pères, a subjugué de telle sorte que jusqu'à ce jour les hommes eux-mêmes et la terre qu'ils habitent portent le nom de celui qui les a soumis. »

Pour lors on n'en dit pas d'avantage; mais quand la nuit fut venue, le sentiment d'Artabane inquiétait Xerxès; et comme la nuit porte conseil, il trouva qu'il ne lui était point expédient de s'en aller en guerre contre la Grèce; sur cette nouvelle pensée, il s'endormit. Or voici que cette nuit-là même il eut, à ce qu'assurent les Perses, la vision que je vais rapporter. Il lui sembla voir un homme grand et beau de visage s'approcher et lui dire : O Perse, tu abandonnes donc le projet de faire la guerre aux Grecs, après que tu as commandé d'assembler l'armée des Perses? Tu as grand tort de changer d'avis, et tu n'auras pas l'aveu de celui qui te parle. Mais fais ainsi que tu l'avais résolu de jour, et marche en cette voie. — A ces mots il parut s'envoler. Sitôt que le jour brilla, Xerxès, sans faire aucun compte de ce songe, appela ceux des Perses qu'il avait déjà rassemblés la veille, et leur dit : Perses, vous me pardonnerez, si je change

d'avis d'une façon si brusque; car mon jugement n'est pas encore en sa maturité, et puis ceux qui me conseillent cette entreprise ne me quittent pas un instant. Lorsque j'entendis l'opinion d'Artabane, ma jeunesse sur le moment bouillonna, jusqu'à me faire lancer à cet homme âgé des paroles inconvenantes; mais à présent que je suis rentré en moi-même, je suivrai son avis, et puisque je renonce à faire la guerre à la Grèce, demeurez en repos. — A ces mots les Perses se prosternèrent tout joyeux. Cependant la nuit suivante, le même songe se présenta de rechef à Xerxès endormi, et lui dit : O fils de Darius, ainsi donc te voilà résolu de renoncer à la guerre, sans aucun égard pour mes remontrances, et comme si nul ne t'avait parlé. Écoute maintenant ce que je vais te dire. Si tu ne mets incontinent ton armée en campagne, voici ce qui t'arrivera : comme en peu de temps tu es devenu grand et considérable, ainsi tu redeviendras petit en peu de temps. — Xerxès tout effrayé de cette vision, s'élança hors de sa couche, et envoya un message à Artabane pour l'appeler. Quand celui-ci fut venu, Xerxès lui parla en ces termes : « Artabane, sur le moment je n'ai pas été sage, que de te dire de vains propos à cause d'un bon conseil; mais je n'ai pas été longtemps sans m'en repentir, et sans reconnaître qu'il me fallait suivre tes avis. Cependant, malgré le désir que j'en ai, cela ne m'est pas possible; car depuis que j'ai changé de résolution, un

songe ne cesse de me poursuivre, et de condamner le parti que je prends; tout à l'heure encore il est parti en me menaçant. Si donc c'est un dieu qui l'envoie, et qui veut absolument que je fasse l'expédition contre la Grèce, le même songe ne peut manquer de se présenter également à toi, pour te donner les mêmes ordres. Je pense qu'il en sera de la sorte, si revêtu de mes habits royaux tu t'asseyes sur mon trône, et dormes ensuite dans mon lit ».

Ainsi parla Xerxès; mais Artabane ne céda pas à sa première instance, attendu qu'il n'osait s'asseoir sur le trône du roi; à la fin se voyant forcé, il obéit, après avoir dit ces paroles: « O roi, je ne fais aucune différence entre le bien penser par soi-même, et le savoir suivre un bon conseil. Ces deux qualités, tu les possèdes; mais tu es égaré par la compagnie de mauvaises gens. Il en est de toi comme de la mer, qui est si utile aux hommes, mais que le souffle des vents qui l'agitent ne laisse pas dans son état naturel. Pour moi, lorsque tu m'as maltraité de paroles, j'en ai été moins affligé que de voir qu'entre deux opinions, dont l'une tendait à augmenter l'orgueil des Perses, l'autre à le diminuer et à montrer le danger de n'être jamais content de ce qu'on possède, tu adoptais celle qui est la plus préjudiciable pour toi et pour les Perses. Maintenant donc que tu es revenu à de meilleures pensées, et que tu renonces à l'expédition contre la

Grèce, un songe, dis-tu, envoyé par quelque dieu te défend de licencier l'armée. Mais, ô mon fils, il n'y a rien là de divin. Les songes qui errent autour des hommes sont tels que je vais te dire, moi qui suis de bien des années plus âgé que toi. Les visions qui se présentent le plus fréquemment dans nos songes sont celles qui ont rapport aux objets qui nous ont occupés le jour. Or voici bien du temps que nous ne faisons autre chose que de penser à l'expédition de la Grèce. S'il n'en est pas comme je dis, et qu'il y ait effectivement quelque chose de divin, tu as tout dit avec justesse; car il doit m'apparaître et me donner les mêmes ordres qu'à toi; seulement, s'il veut de toute façon m'apparaître, il ne se montrera pas mieux à moi, que j'aie tes habits plutôt que les miens, ou que je repose dans ta couche plutôt que dans la mienne. En effet cet être quel qu'il soit, que tu as vu en songe, ne sera pas stupide au point de me prendre pour toi, parce que je serai vêtu de tes habits; et s'il ne fait aucun état de moi, il ne daignera pas m'apparaître, que j'aie mes habits ou les tiens; mais c'est à toi qu'il s'adressera. Ce qu'il s'agit de savoir, c'est s'il continuera à t'apparaître; car en ce cas on peut croire qu'il est divin. Toutefois, si c'est ta volonté que j'en fasse l'épreuve, et s'il n'est pas possible de t'en dissuader, mais qu'il me faille dormir dans ton lit, eh bien soit; je le ferai, et vienne alors le fantôme. Mais jusque là je demeurerai dans mon opinion ».

Là-dessus Artabane, dans l'idée de démontrer à Xerxès que ce songe était chose vaine, fit ce qu'il lui commandait. Il prit les vêtements de Xerxès, alla s'asseoir sur le trône royal, et quand il se fut couché, il vit venir à lui pendant son sommeil le même fantôme qui, debout sur sa tête, lui dit : C'est donc toi qui déconseilles à Xerxès d'aller faire la guerre en Grèce. Sache qu'à l'avenir et présentement, mal te prendra de vouloir détourner ce qui est inévitable. Pour Xerxès, je lui ai déjà déclaré à quoi il s'expose en ne suivant pas mes avis. — Telles furent les menaces qu'Artabane crut entendre ; en même temps il lui sembla que le fantôme s'apprêtait à lui brûler les yeux avec des fers chauds. Il pousse donc un grand cri, s'élance de sa couche, et va s'asseoir auprès de Xerxès, auquel il raconte toute la vision qu'il venait d'avoir ; après quoi il ajoute ces paroles : O roi, j'ai vu bien souvent dans ma vie de grandes forces être renversées par de petites, et c'est pourquoi je voulais t'empêcher de céder en tout à la fougue de l'âge ; car je savais combien l'ambition est dangereuse ; je me remettais en mémoire la fin qu'avait eue l'expédition de Cyrus contre les Massagètes, celle de Cambyse contre les Éthiopiens, et celle de Darius contre les Scythes, à laquelle moi-même je pris part. Considérant toutes ces choses, il me semblait qu'en restant en repos tu étais le plus heureux des hommes. Mais puisqu'une divinité t'entraîne, et que les

Grecs, à ce qu'il paraît, sont menacés du pire destin, je me rétracte, et je change d'opinion. Fais donc connaître aux Perses ce que le dieu t'envoie, commande-leur de suivre les premiers ordres que tu avais donnés; et puisqu'un dieu te favorise, c'est à toi de veiller à ce que rien ne manque de ton côté. — Après ces paroles, et plein de confiance en cette vision, Xerxès, sitôt que le jour fut venu, communiqua ces choses aux Perses, et Artabane qui seul s'était montré d'abord contraire à ses desseins, les appuya ouvertement.

Après cela, comme Xerxès se disposait à entrer en campagne, il eut en songe une troisième vision : les mages à qui elle fut rapportée, jugèrent qu'elle avait trait à toute la terre, et que tous les hommes étaient destinés à devenir les esclaves de Xerxès. Or voici quelle était cette vision. Xerxès avait cru être couronné d'une branche d'olivier, et que les rameaux de cet olivier s'étendaient sur toute la terre; après quoi la couronne avait disparu d'autour de sa tête. Les mages n'eurent pas plus tôt expliqué cette vision de cette manière, que chacun des Perses qui étaient réunis s'en fut en diligence dans son gouvernement, et mit tout son zèle à exécuter les ordres du roi, afin de recevoir les récompenses qu'il avait promises. Ainsi Xerxès tira des troupes de toutes les contrées du continent.

Durant quatre années entières depuis la réduction de l'Égypte, il rassembla une armée et les provi-

sions nécessaires à cette armée; puis au commencement de la cinquième année, il se mit en marche à la tête d'une multitude immense. En effet, de toutes les expéditions à nous connues, celle-ci fut de beaucoup la plus considérable, à tel point que l'expédition de Darius contre les Scythes parut n'être rien auprès de celle-ci; non plus que celle des Scythes eux-mêmes, lorsque poursuivant les Cimmériens, ils envahirent la terre de Médie, et faillirent s'emparer de toute la haute Asie, ce qui servit plus tard à Darius de prétexte pour les attaquer; ni la fameuse expédition des Atrides contre Iliou, ni celle des Mysiens et des Teucriens, lorsque, antérieurement à la guerre de Troie, ils passèrent en Europe par le Bosphore, subjuguèrent tous les Thraces, et descendant vers la mer ionienne, ils poussèrent au midi jusqu'au fleuve Pénée. Toutes ces expéditions, et s'il en est encore d'autres, ne méritent pas d'être comparées à celle-ci. Est-il une nation de l'Asie que Xerxès n'ait menée contre la Grèce? Est-il un fleuve, hormis les plus grands, que son armée n'ait tari pour s'abreuver? Certains peuples fournissaient des vaisseaux, d'autres des troupes de terre; à ceux-ci l'on avait commandé de la cavalerie, à ceux-là des bâtiments pour la transporter, en même temps qu'ils servaient eux-mêmes; les uns donnaient des vaisseaux longs pour les ponts, les autres des vivres et des vaisseaux.

D'abord, comme la précédente expédition avait

essuyé un échec en doublant l'Athos, on travaillait en cet endroit depuis trois années entières. Des galères stationnaient à Éléonte en Chersonèse; et de là partaient des hommes pris dans toute l'armée pour aller creuser à tour de rôle; on pressait l'ouvrage à coup de fouet. On avait également requis ceux qui habitent aux environs de l'Athos. Les travaux étaient présidés par deux Perses, Bubarès fils de Mégabaze, et Artachées fils d'Artée. L'Athos est une montagne grande et renommée, s'avancant dans la mer, et toute habitée par des hommes. Cette montagne a la forme d'une presqu'île, étant jointe au continent par un isthme large d'environ douze stades, et qui est tout en plaines ou en collines peu élevées, depuis la mer d'Acanthe jusqu'à celle de Torone, qui est de l'autre côté. Sur cet isthme, où se termine l'Athos, est située Sané, ville grecque. Les autres villes bâties sur l'Athos, en deçà de Sané, et dont le Perse voulait alors faire des villes insulaires, de continentales qu'elles étaient, sont celles-ci : Dion, Olophyxos, Acrothoon, Thyssos, Cléones. Telles sont les villes de l'Athos. Or voici de quelle manière on creusait. A partir de Sané, les Barbares avaient tiré une ligne qu'ils s'étaient partagée par nations. Quand le canal prit de la profondeur, les uns se tenaient tout au bas pour creuser, d'autres donnaient la terre à d'autres qui se tenaient plus haut sur des échelles; elle passait ainsi de main en main, jusqu'à ce qu'elle arrivât à ceux qui étaient

tout en haut ; ceux-ci la jetaient dehors. Tous ces travailleurs, excepté les Phéniciens, eurent double peine, parce que les parois du fossé s'éboulèrent ; et cela ne pouvait manquer d'arriver, attendu qu'ils avaient donné à l'ouverture la même dimension en haut qu'en bas. Mais les Phéniciens montrèrent plus d'habileté en général dans tous les ouvrages, et en particulier dans celui-ci. Sur toute l'étendue qui leur échut par le sort, ils creusèrent en faisant la partie supérieure double de la largeur que devait avoir le canal, et à mesure qu'ils avançaient, ils allaient en rétrécissant, de sorte que le fond se trouvât égal à l'ouvrage des autres. Non loin de là est une prairie, dans laquelle on avait établi un marché et un débit de marchandises : il arrivait d'Asie beaucoup de blé tout moulu.

Quant à moi, j'imagine que ce fut par jactance que Xerxès ordonna de creuser ce canal, afin de faire montre de sa puissance, et de laisser un monument de lui. En effet, tandis qu'il pouvait sans encombre faire traîner ses vaisseaux par-dessus l'isthme, il ordonna de creuser à la mer un canal assez large pour que deux galères à la rame pussent y passer de front. Les mêmes qui devaient creuser ce canal avaient aussi ordre de construire un pont de bateaux sur le fleuve Strymon. C'est ainsi que Xerxès l'avait disposé. Il avait aussi fait préparer pour les ponts des cables en papyrus et d'autres en lin blanc ; enfin il avait chargé les Phéniciens et les

Égyptiens de transporter des vivres pour l'armée , afin que ni les hommes ni les bêtes n'eussent à souffrir de la famine en faisant route vers la Grèce. A cet effet il s'était informé en détail de tous les lieux par où il fallait passer , et avait donné ordre d'établir des dépôts de vivres dans les endroits les plus convenables ; des navires de charge ou des barques de passage allaient prendre ces vivres dans tous les ports d'Asie , et les transportaient les uns ici , les autres là. La plus grande partie fut amenée à la Blanche-Côte en Thrace ; d'autres dépôts furent aussi établis à Tyrodiza ville des Périnthiens , au Dorisque , à Éion sur le Strymon , et jusque dans la Macédoine.

Pendant que ces gens exécutaient chacun les travaux dont ils étaient chargés , toute l'armée de terre , qui avait avec elle Xerxès , s'était mise en marche pour Sardes , étant partie de Critalles en Cappadoce , rendez-vous assigné à toutes les troupes de terre qui devaient marcher avec le roi. Quant à la récompense que celui-ci avait promise à ceux des gouverneurs qui amèneraient l'armée la mieux équipée , je ne puis dire qui la reçut ; je ne sache pas même qu'il y ait eu jugement sur ce sujet. Lorsqu'ils eurent passé le fleuve Halys et gagné la Phrygie , ils traversèrent cette province , et arrivèrent à Célènes. Là sont les sources du Méandre , et d'une autre rivière non moindre que celle-ci ; elle se nomme Catarractès , prend naissance au milieu

même de la place de Célènes, et va se jeter dans le Méandre. Là est aussi l'outre du Silène Marsyas, écorché, à ce que disent les Phrygiens, par Apollon, qui suspendit sa peau dans ce lieu. En cette ville demeurait un Lydien nommé Pythius fils d'Atys, qui reçut avec une généreuse hospitalité toute l'armée du roi et Xerxès lui-même. Il voulut aussi lui donner de l'argent pour la guerre. A cette offre de Pythius, Xerxès demanda aux Perses qui étaient présents, quel homme était ce Pythius, et quelles étaient ses richesses, pour pouvoir faire de pareils dons? Et eux lui répondirent: O roi, c'est le même qui fit présent à ton père Darius du platane d'or et de la vigne. C'est, après toi, le plus riche des hommes que nous connaissions. — Xerxès fort étonné de ces dernières paroles, voulut apprendre de Pythius lui-même à quoi se montaient ses trésors. Celui-ci lui répondit: O roi, je ne te célerai rien, et je ne prétexterai pas ignorer moi-même mes richesses; mais je t'en dirai le compte exactement, comme je m'en suis assuré. En effet, je n'ai pas plus tôt appris que tu descendais vers la mer grecque, que voulant contribuer de mes biens pour cette guerre, j'ai fait l'inventaire de ma fortune, et j'ai trouvé que je possède en argent deux mille talents, et en or quatre millions de statères dariques, moins sept mille. Tout cela je te le donne. Ce qui me reste en esclaves et en terres cultivées suffit pour ma subsistance. — Ainsi parla Pythius. Xerxès en-

chanté de ce qu'il venait d'entendre, lui dit : Hôte Lydien, depuis que j'ai quitté la terre de Perse, je n'ai pas rencontré, excepté toi, un seul homme qui ait voulu donner l'hospitalité à mon armée, ou qui venant en ma présence m'ait volontairement offert de contribuer de ses biens pour la guerre. Pour toi, tu as traité grandement mon armée, et tu m'offres des richesses considérables. Voici donc ce que je te donne en retour. Je te fais mon hôte, et je te fournirai de quoi compléter les quatre millions de statères, en t'ajoutant les sept mille, afin que ces sept mille ne manquent plus, mais que tu aies un compte rond, et que ce soit à moi que tu le doives. Garde ce que tu as acquis, et sache être toujours le même. En agissant de la sorte, tu n'auras pas à t'en repentir ni présentement ni plus tard.

Là-dessus Xerxès ayant accompli sa parole, continua d'aller en avant; et après avoir dépassé une ville de Phrygie nommée Anava, et un lac d'où l'on tire du sel, il arriva à Colosses, grande ville de Phrygie. En cet endroit le fleuve Lycus s'engouffrant dans un abîme se perd sous terre; et ne reparaît qu'à cinq stades de là, pour se décharger aussi dans le Méandre. En partant de Colosses, l'armée gagna les frontières de la Phrygie et de la Lydie, et arriva dans la ville de Cydrara. Là est plantée une colonne érigée par Crésus, et qui indique par des lettres les limites des deux pays. Quand on entre de Phrygie en Lydie, la route se

partage en deux : l'une à gauche mène en Carie, l'autre à droite conduit à Sardes. En prenant celle-ci, il faut de toute nécessité traverser le fleuve Méandre, et passer par la ville de Callatèbos, dans laquelle on fabrique une espèce de miel tirée du tamaris et du froment. En suivant cette route, Xerxès trouva un platane, auquel à cause de sa beauté il fit présent d'une parure d'or, et en confia la garde à l'un de ces hommes qu'on appelle Immortels. Le second jour il entra dans la ville des Lydiens. Arrivé à Sardes, Xerxès envoya d'abord des hérauts en Grèce pour demander la terre et l'eau, et avertir d'avance de préparer des repas pour le roi. Athènes et Lacédémone furent les seules où il n'envoyât pas demander la terre et l'eau. Voici pour quelle raison il fit cette seconde demande. Il présumait que tous ceux qui avaient précédemment refusé à Darius cet hommage céderaient cette fois à la crainte; il voulait donc s'en assurer avec certitude, et c'est pourquoi il fit partir ses hérauts. Après cela il se prépara à partir pour Abydos.

Cependant on avait réuni les deux rives de l'Hellespont pour passer d'Asie en Europe. Dans la Chersonèse de l'Hellespont, entre la ville de Sestos et celle de Madytos, est une côte escarpée, qui s'avance dans la mer à l'opposite d'Abydos. C'est là que peu de temps après, Xanthippe fils d'Ariphron général des Athéniens, ayant pris le Perse Artayctès gouverneur de Sestos, le fit clouer vif sur une planche,

parce qu'il avait introduit des femmes dans le temple de Protésilas à Éléonte, et y avait commis des abominations. Entre cette côte et Abydos, ceux qui en avaient charge avaient établi deux ponts : l'un de lin blanc était l'ouvrage des Phéniciens, l'autre de papyrus était celui des Égyptiens. Or il y a sept stades entre Abydos et la côte opposée. Mais quand ces ponts furent jetés, il survint une grande tempête, qui les rompit et les dispersa entièrement. A cette nouvelle, Xerxès transporté de colère ordonna de frapper l'Hellespont de trois cents coups de fouet, et de jeter dans la mer une paire d'entraves. J'ai même ouï dire qu'il avait en outre envoyé des gens pour flétrir cette mer avec un fer rouge. Ceux qui la frappaient avaient ordre de prononcer ces paroles barbares et extravagantes : Onde amère, ton maître te fait subir ce châtement, pour l'offense que tu lui as faite, sans en avoir reçu aucune de lui. Le roi Xerxès te traversera mal gré que tu en aies. Et désormais, comme il est juste, nul ne t'offrira plus de sacrifices, car tu es un fleuve trompeur et d'eau salée. — Tel fut le châtement qu'il ordonna d'infliger à la mer ; en même temps il fit couper la tête à ceux qui avaient présidé à la construction des ponts. Ses ordres furent exécutés par ceux qui avaient cette désagréable charge ; puis d'autres architectes reconstruisirent les ponts. Voici de quelle manière ils s'y prirent. On mit deux à deux des galères et des pentécontores, trois cent

soixante du côté du Pont-Euxin , et trois cent quatorze du côté de l'autre mer , les premières ayant la proue tournée vers le Pont , les secondes suivant le sens du courant , afin de diminuer l'effort des cables . Puis on jeta dans l'eau de grosses ancrs , dont les unes , celles du premier pont , regardaient l'Euxin , à cause des vents qui soufflent de cette mer ; les autres , celles du second pont , regardaient le couchant et la mer Égée , à cause des vents du sud-est et du sud . En trois endroits différents on avait omis de placer une pentécontore entre deux galères , afin de laisser un passage libre aux légères embarcations qui allaient et venaient de l'une à l'autre mer . Cela fait , on tendit de terre les cables , en les tordant avec des moulinets de bois . On n'avait pas , comme précédemment , séparé les deux espèces de cables : à chaque pont il y en avait deux de lin blanc et quatre de papyrus ; ils avaient même épaisseur et même apparence , mais à proportion ceux de lin étaient plus lourds : car ils pesaient un talent la coudée . Quand les deux rives furent ainsi réunies , on scia des troncs d'arbres , qu'on fit égaux à la longueur du pont , et qu'on plaça régulièrement en travers des cables ; après quoi l'on tendit de nouvelles cordes par-dessus ; on garnit ce plancher de branches d'arbres , qu'on recouvrit de terre ; enfin l'on éleva de part et d'autre une barrière , de peur que les chevaux et les bêtes de somme ne s'épouventassent à la vue de la mer .

Lorsque les ponts furent terminés, ainsi que le percement du mont Athos, et que pour empêcher le flux de combler le canal on eut fait des levées à ses embouchures, lorsqu'enfin l'on reçut la nouvelle de l'entier achèvement de ces travaux, alors l'armée, après avoir passé l'hiver à Sardes, en partit au printemps en bel équipage, et prit le chemin d'Abydos. Au moment du départ, le soleil, quittant sa place accoutumée, disparut du ciel, sans qu'il y eût aucun nuage, mais par le temps le plus serein; et le jour fut changé en nuit. Xerxès ayant vu et remarqué ce prodige, en conçut de l'inquiétude, et interrogea les mages pour savoir ce qu'il présageait. Ceux-ci déclarèrent que le dieu annonçait aux Grecs la disparition de leurs villes, parce que le soleil indiquait l'avenir pour les Grecs, comme la lune pour les Perses. Xerxès très-satisfait de cette réponse donna le signal du départ.

L'armée se mettait en marche, lorsque Pythius le Lydien, effrayé du prodige céleste, et enhardi par les présents qu'il avait reçus, vint trouver Xerxès, et lui dit : O mon maître, pourrais-je te demander une grâce, légère pour toi, mais qui m'est d'une grande importance? — Xerxès qui s'attendait à une tout autre requête, répondit qu'il était disposé à le satisfaire, et lui ordonna de s'expliquer. Encouragé par ces paroles, Pythius lui dit : O mon maître, j'ai cinq fils, et tous les cinq sont appelés à marcher avec toi contre la Grèce. Je te supplie

donc, ô roi, d'avoir pitié de mon grand âge, et d'exempter de cette guerre l'aîné seulement, afin qu'il me soigne, moi et mes biens. Emmène avec toi les quatre autres, et puisses-tu revenir au comble de tes vœux.— Xerxès fort irrité de ce langage, répondit : O méchant homme, quoi ! lorsque je vais moi-même contre la Grèce, que j'y mène mes enfants, mes frères, mes parents, mes amis, tu as l'audace de songer à ton fils ! toi qui es mon esclave, et qui devrais me suivre avec ta femme et toute ta maison ! Sache bien une chose : c'est que l'esprit des hommes habite dans leur oreille ; entend-il de bonnes paroles, tout le corps se remplit de joie ; mais si le contraire arrive, il s'enfle de courroux. Lorsque naguère agissant bien tu m'as fait des offres louables, tu n'as pu te vanter de surpasser ton roi en générosité ; et maintenant que tu tournes à l'impudence, tu ne recevras pas le salaire que tu mériterais. L'hospitalité qui nous lie te sauvera toi et quatre de tes fils ; mais le cinquième, celui auquel tu tiens le plus, paiera de sa vie la faute de son père. — Là-dessus il donna ordre à ceux qui avaient charge de ces choses de chercher incontinent l'aîné des fils de Pythius, de le couper par le milieu du corps, et d'en placer une moitié à droite et l'autre à gauche du chemin par où l'armée devait passer.

● Après que ce commandement eut été exécuté, l'armée défila en cette ordonnance. A la tête mar-

chaient les bagages et les bêtes de somme. Ensuite venait une troupe composée de toutes sortes de nations pêle-mêle et sans distinction. Après la moitié de l'armée était un intervalle, afin que ces troupes ne se confondissent point avec le roi. Devant lui marchaient mille cavaliers choisis parmi tous les Perses; puis mille lanciers pareillement choisis, et qui tenaient le fer de leurs lances tourné vers la terre; après eux étaient les chevaux sacrés dits *Niséens*, au nombre de dix, magnifiquement harnachés. Voici pourquoi ces chevaux s'appellent *Niséens*. Il y a en Médie une grande plaine qui a le nom de *Nisée*; c'est cette plaine qui porte ces grands chevaux. Après ces dix chevaux était placé le char de Jupiter, traîné par huit chevaux blancs, et derrière les chevaux le cocher suivait à pied, car nul homme ne monte sur ce char. A la suite on voyait Xerxès sur un char traîné par des chevaux *Niséens*, et à ses côtés se tenait le cocher nommé *Patiramphès*, fils du Perse *Otane*. C'est ainsi que Xerxès sortit de Sardes. Quand il lui plaisait, il passait de son char dans un chariot couvert. Derrière lui marchaient des lanciers, les plus braves et les plus nobles des Perses, au nombre de mille, qui tenaient leurs lances de la manière ordinaire; ensuite venaient mille cavaliers perses choisis, et après cette cavalerie, un corps de dix mille hommes de pied, tous Perses d'élite, dont il y avait mille qui portaient à l'extrémité inférieure de leurs lances

des grenades d'or en place de pointes de fer. C'étaient eux qui enveloppaient le reste de la troupe; les neuf mille autres, qui étaient en dedans de ceux-ci, avaient des grenades d'argent. Ceux qui tenaient leurs lances tournées en terre avaient aussi des grenades d'or, et ceux qui suivaient du plus près Xerxès avaient des pommes d'or. Après ce corps de dix mille hommes, étaient rangés dix mille cavaliers perses; ensuite on avait laissé un intervalle de deux stades, après quoi venait le reste de la multitude péle-mêle.

De la Lydie l'armée prit sa route vers le fleuve Caique et la terre de Mysie; et du Caique, laissant à gauche la montagne de Cana, elle traversa l'Atarnée jusqu'à la ville de Carine. De là cheminant à travers la plaine de Thèbe, elle dépassa les villes d'Adramytte et d'Antandre la pélasgique; et tenant à main gauche le mont Ida, elle entra dans la terre d'Ilion. La première nuit que les Perses passèrent au pied de cette montagne, ils furent assaillis de tonnerres et d'éclairs, qui leur tuèrent sur la place bon nombre de soldats. L'armée étant arrivée au Scamandre, ce fleuve fut de tous ceux que l'armée avait trouvés sur son passage depuis son départ de Sardes, le premier dont les eaux ne suffirent pas pour abreuver les hommes et les animaux. Parvenu sur les bords de ce fleuve, Xerxès eut la curiosité de monter dans la Pergame de Priam. Après avoir visité ces lieux et s'être fait tout expliquer, il im-

mola mille bœufs à Minerve Iliade, et les mages firent des libations aux héros. La nuit suivante une terreur soudaine se répandit dans le camp; et au point du jour l'armée se remit en marche, serrant à gauche les villes de Rhétée, d'Ophrynion, et de Dardanos, limitrophe d'Abydos, et à droite les Gergithes Teucriens.

Lorsqu'on fut à Abydos, Xerxès voulut voir toute son armée. On lui avait préparé tout exprès en cet endroit sur une éminence un trône de marbre blanc. C'était l'ouvrage des Abydédiens, qui en avaient reçu du roi l'ordre à l'avance. Assis sur ce trône, Xerxès abaissant ses regards vers le rivage, contempla son armée de terre et ses vaisseaux; comme il considérait ce spectacle, il eut envie de voir un combat naval: on le donna, et les Phéniciens de Sidon furent vainqueurs. Le roi prit plaisir à l'aspect du combat et à celui de l'armée. En voyant tout l'Hellespont couvert de ses vaisseaux, toutes les côtes et toutes les plaines des Abydédiens remplies d'hommes, Xerxès exalta son bonheur; mais ensuite il se prit à pleurer. Ce qu'ayant aperçu, Artabane son oncle, celui qui avait d'abord exprimé librement son avis, et déconseillé au roi d'aller faire la guerre en Grèce, ce même Artabane, dis-je, ayant remarqué que Xerxès pleurait, lui adressa la parole en ces termes: O roi, comme tu viens de faire en peu de temps des choses opposées! tout à l'heure tu parlais de ton bonheur, et maintenant tu

verses des larmes. — Xerxès lui répondit : Je me suis pris à gémir en considérant combien est brève toute la vie humaine ; puisque de tant de milliers d'hommes, pas un ne restera dans cent ans. — A quoi l'autre répliqua : Ce n'est pas là ce que notre condition a de plus triste ; car parmi ceux-ci et parmi tous les autres il n'est aucun d'assez heureux, pour n'avoir plusieurs fois, durant une si courte carrière, souhaité de mourir plutôt que de vivre. En effet les malheurs qui nous assaillent, les maladies qui nous troublent, nous font trouver longue cette vie, quelque brève qu'elle soit. Ainsi la vie étant fâcheuse, la mort est pour l'homme un refuge à désirer ; et l'on peut dire que la divinité, après nous avoir fait goûter quelques douceurs dans la vie, se montre jalouse de notre bonheur. — Il est vrai, reprit Xerxès, la vie humaine est telle que tu dis ; mais n'en parlons pas davantage, et quand nous avons de bonnes choses entre les mains, n'allons pas songer aux mauvaises. Réponds-moi seulement. Si la vision du songe ne t'était pas apparue si claire, persisterais-tu dans ton ancienne opinion à me détourner de faire la guerre en Grèce, ou bien aurais-tu changé d'avis ? Parle en toute franchise. — O roi, répondit Artabane, puisse cette vision avoir l'issue que nous désirons tous les deux. Pour moi je suis encore tout rempli d'épouvante et de trouble, quand je pense qu'entre autres obstacles, tu as contre toi deux des plus redoutables ennemis.

— Xerxès repart : O le plus étrange des hommes, quels sont ces deux ennemis ? Est-ce que notre armée de terre ne te paraît pas assez nombreuse, et que celle des Grecs sera beaucoup plus forte ? Est-ce que notre marine doit le céder à la leur ? ou bien est-ce les deux choses réunies ? En ce cas, et si tu ne nous juges pas assez forts, il nous faudrait au plus tôt rassembler de nouvelles troupes. — O roi, répondit Artabane, il faudrait être insensé pour trouver à redire à ton armée ou au nombre de tes vaisseaux ; et quand tu en rassemblerais encore davantage, tu ne ferais que renforcer les deux ennemis dont j'ai parlé. Ces deux ennemis sont la terre et la mer. La mer, parce qu'il n'est, à ce que je présume, aucun port capable, en cas d'orage, de recevoir la flotte et de préserver tant de vaisseaux. Or il faudrait qu'il y en eût non pas un, mais tout le long du continent que tu vas côtoyer ; et dès qu'il n'y a pas de ports commodes, songe que les événements commandent aux hommes, et non pas les hommes aux événements. Voilà pour le premier danger ; maintenant je vais te dire l'autre. La terre ne t'est pas moins à craindre que la mer. En effet, supposé que rien ne te résiste, elle te deviendra de plus en plus ennemie à mesure que tu avanceras, te laissant entraîner toujours plus loin ; car les hommes ne sont jamais rassasiés de la prospérité. Ainsi, quand tu ne rencontrerais aucune résistance, je dis que la terre, en s'étendant sous tes pas, ne

peut manquer d'engendrer la famine. Or, à mon sens, l'homme le meilleur est celui qui, lorsqu'il délibère, appréhende en prévoyant tout ce qui peut lui arriver de mal, mais qui dans l'action est intrépide. — C'est parler sensément, lui répondit Xerxès; cependant il ne faut pas ainsi tout craindre et tout examiner; car si l'on voulait faire ces raisonnements à chaque cas qui se présente, on n'entreprendrait jamais rien. Mieux vaut user de confiance, dût-on souffrir la moitié des maux, plutôt que de tout appréhender sans courir aucun risque. Si tu ne sais que combattre l'opinion d'autrui, sans établir que la tienne soit infaillible, tu dois être sujet à l'erreur aussi bien que ton adversaire. C'est tout à fait égal. Et comment un homme pourrait-il connaître l'infaillible? Je ne le crois en aucune façon. Ce sont les gens entreprenants qui d'ordinaire obtiennent les succès; au contraire ceux qui sont tant circonspects et craintifs ne réussissent guère. Vois-tu à quel degré de puissance les Perses sont parvenus? Si les rois qui m'ont précédé avaient usé de pensées semblables aux tiennes, ou que, sans en user eux-mêmes, ils eussent eu des conseillers tels que toi, jamais ils ne se fussent élevés comme ils l'ont fait. C'est en se jetant au milieu des hasards qu'ils ont porté si haut leur puissance, car les grandes choses ne se font qu'avec de grands dangers. Nous donc, pour suivre leur exemple, nous nous sommes mis en campagne dans la plus belle saison de l'année;

et quand nous aurons subjugué toute l'Europe, nous reviendrons, sans avoir souffert ni de famine ni d'autre fâcheux accident. Nous portons avec nous des vivres en abondance; d'ailleurs nous aurons les productions de toutes les terres où nous mettrons le pied; et nous allons faire la guerre à des peuples laboureurs, et non pas à des nomades. — Artabane dit là-dessus : O roi, puisque tu ne permets pas de redouter aucune chose, reçois au moins un conseil de ma part. Qui parle sur ample matière doit nécessairement étendre son discours. Cyrus fils de Cambyse assujétit toute l'Ionie, sauf les Athéniens, à payer tribut aux Perses. Je te conseille donc de ne mener aucunement ces hommes contre leurs pères, puisque sans eux nous sommes capables de venir au-dessus de nos ennemis. En effet, il faut de deux choses l'une : ou qu'ils soient très-injustes, en nous suivant à l'asservissement de leur métropole, ou très-justes en l'aidant à défendre sa liberté. Or leur injustice ne nous serait d'aucun profit, tandis que leur justice peut causer un grand dommage à notre armée. Réfléchis à l'ancien adage, qu'en toute chose l'issue ne se voit pas dès le commencement. — Xerxès répond : Artabane, de toutes les opinions que tu viens d'énoncer, celle-ci est la plus erronée. Tu crains que les Ioniens ne changent de parti, eux qui nous ont donné une preuve bien grande dont tu fus toi-même témoin, ainsi que les autres qui firent avec Darius l'expédi-

tion contre les Scythes. Il ne tenait qu'à eux alors de perdre ou de sauver toute l'armée des Perses ; et ils se conduisirent avec justice et fidélité , loin de montrer aucune disposition fâcheuse. Outre cela, comme ils laissent chez nous leurs enfants, leurs femmes, et leurs biens, ils ne doivent pas même concevoir la pensée d'entreprendre quelques nouveautés. Ne crains donc rien de ce côté-là ; mais avec bonne espérance, conserve ma maison et mon autorité ; car à toi seul je confie mon sceptre.

A ces mots il renvoya Artabane à Suse ; puis il manda encore les plus grands personnages d'entre les Perses, et quand ils furent présents, il leur tint ce discours : O Perses, je vous ai réunis afin de vous exciter à vous montrer des hommes de courage, et à ne pas ternir la gloire que les Perses ont acquise par leurs nombreux et mémorables exploits. N'ayons tous, en commun et en particulier, qu'un même zèle ; car nous travaillons pour l'avantage de tous. C'est pourquoi je vous recommande de mettre la plus grande ardeur à cette guerre. J'apprends que nous allons combattre contre des hommes courageux. Si nous sommes vainqueurs, aucun peuple ne s'opposera plus à nos armes. Maintenant traversons, après avoir adressé nos vœux aux divinités tutélaires de la Perse. — Le même jour on fit les apprêts du passage. Le lendemain, en attendant que le soleil fût levé, on purifia les ponts avec des parfums de toute espèce, et la route

fut jonchée de branches de myrte. Quand le soleil parut, Xerxès répandit des libations dans la mer avec une coupe d'or, et demanda au soleil de ne rencontrer aucun obstacle capable de l'arrêter dans ses conquêtes, avant qu'il eût atteint les extrémités de l'Europe. Après cette prière, il jeta la coupe dans l'Hellespont, ainsi qu'un cratère d'or, et une épée perse, de celles qu'on nomme cimenterres. Je ne saurais décider avec certitude s'il jeta ces objets dans la mer pour faire offrande au soleil, ou s'il se repentait d'avoir fait fustiger l'Hellespont, et voulait par ces présents réparer cette injure. Quand cela fut achevé, passèrent sur l'un des ponts, celui qui regardait le Pont-Euxin, toute l'infanterie et la cavalerie; et sur celui qui regardait la mer Égée, les bêtes de somme et les valets. La marche s'ouvrait par les dix mille Perses, tous couronnés. Après eux venaient les troupes mélangées de toutes sortes de nations. Leur passage dura le premier jour. Le lendemain passèrent d'abord les cavaliers et ceux qui avaient la pointe de leurs lances tournées contre terre : ils étaient aussi couronnés. Ensuite les chevaux sacrés et le char sacré, puis Xerxès lui-même avec les lanciers, et les mille cavaliers; puis enfin le reste de l'armée. En même temps les vaisseaux gagnaient l'autre bord. J'ai ouï dire aussi que le roi avait passé le dernier de tous. Xerxès arrivé en Europe vit défiler l'armée qu'on faisait avancer à coups de fouet. Ce passage dura sept jours et sept

nuits sans interruption. C'est alors, et comme Xerxès venait de passer l'Hellespont, qu'un Hellespontien s'écria : O Jupiter, si tu voulais bouleverser la Grèce, qu'avais-tu besoin de prendre les traits d'un Perse, le nom de Xerxès, et de conduire contre elle tous les hommes ? Même sans cela tu pouvais accomplir tes desseins.

Quand tous eurent passé, et qu'on fut en route, il leur avint un grand prodige, dont Xerxès ne fit point d'état, bien que l'explication en fût aisée : Une jument enfanta un lièvre, d'où il était facile de conjecturer que ce Xerxès, qui menait contre la Grèce une si fière et si magnifique armée, reviendrait en péril de sa vie au même lieu d'où il était parti. Sans s'arrêter à ce prodige, Xerxès alla toujours en avant, et avec lui l'armée de terre. Quant à la flotte, elle naviguait pour sortir de l'Hellespont, et rangeait la côte dans une direction contraire à celle que tenait l'armée de terre ; car elle cinglait au couchant, et gagnait le cap Sarpédon, où elle avait ordre d'attendre, une fois arrivée ; et au contraire l'armée de terre, qui marchait sur le continent, faisait route par la Chersonèse, vers l'aurore et le soleil levant, ayant à droite le tombeau d'Hellé fille d'Athamas, et à gauche la ville de Cardie. Elle traversa une ville nommée Agora, et de là tournant le golfe Mélas, et passant le fleuve Mélas, qui donne son nom au golfe, et dont le cours fut mis à sec par l'armée ; elle marcha vers le cou-

chant, dépassa la ville éolienne d'Énos et le lac Stentoride, et arriva dans le Dorisque. Ce Dorisque est une vaste plaine située sur la côte de Thrace. A travers coule un grand fleuve, l'Hèbre. Là était construit un château royal, qui était occupé par une garnison perse établie par Darius depuis le temps de son expédition contre les Scythes. Cet endroit parut à Xerxès être convenable pour faire la revue et le dénombrement de ses troupes. Il ordonna à tous les commandants d'amener sur le rivage attenant au Dorisque tous les vaisseaux arrivés en ce lieu. Ce rivage contient la ville samothracienne de Salé, et celle de Zone; il se termine par le célèbre promontoire Serrion. Tout ce district appartenait jadis aux Cicones. On aborda donc sur cette plage, et l'on tira les navires à sec. Pendant ce temps Xerxès faisait dans le Dorisque le recensement de ses troupes. Quant au nombre de soldats que chaque peuple avait fourni, je ne saurais le dire avec exactitude, car personne ne l'a rapporté; mais la totalité de l'armée se trouva monter à 1,700,000 hommes. Pour les compter, on s'y prit de cette manière. On fit assembler en un lieu dix mille hommes, en les serrant le plus possible, et l'on traça un cercle alentour. Puis on fit sortir ces dix mille, et l'on éleva sur ce cercle une muraille à la hauteur de la ceinture d'un homme. Cela fait, on introduisit d'autres dans cette enceinte, et l'on continua de la sorte, jusqu'à ce qu'on les eût tous comptés. Quand

ce dénombrement fut achevé, on classa les troupes nation par nation.

Je vais dire maintenant quels étaient ceux qui prenaient part à cette guerre. Les Perses, qui étaient ainsi équipés. Ils portaient sur la tête un bonnet appelé tiare, et qui retombait en arrière; autour du corps, une tunique à longues manches, de diverses couleurs, et recouverte de lames de fer en forme d'écaillés de poisson; ils portaient des braies autour des jambes, et des targes en place de boucliers; au-dessous était suspendu leur carquois. Ils avaient des lances courtes, de grands arcs, et des flèches de roseaux; de plus un poignard attaché à la ceinture, et qui pendait le long de la cuisse droite. Leur général était Otane, père d'Amestris femme de Xerxès. Jadis les Perses étaient appelés Céphènes par les Grecs, et ils se donnaient eux-mêmes le nom d'Artéens, que les peuples voisins leur donnaient aussi. Mais lorsque Persée, fils de Danaé et de Jupiter, fut arrivé auprès de Céphée fils de Bélus, et eut épousé sa fille Andromède, il en eut un fils qu'il appela Persès, et qu'il laissa en ce lieu, attendu que Céphée se trouvait ne pas avoir d'enfant mâle. C'est de lui que les Perses ont tiré leur nom. Les Mèdes avaient le même équipage que les précédents; car ce costume vient des Mèdes et non pas des Perses. Le général des Mèdes était Tigrane, de la famille des Achéménides. Les Mèdes s'appelaient autrefois Ariens.

Mais la Colchidienne Médée étant venue d'Athènes chez ces peuples, ils changèrent aussi de nom ; c'est du moins ce que disent les Mèdes eux-mêmes. Les Cissiens avaient un habillement semblable à celui des Perses, excepté qu'au lieu de bonnets, ils portaient des mitres. Le commandant des Cissiens était Anaphès fils d'Otane. Les Hyrcaniens avaient le même équipage que les Perses ; leur général était Mégapane, qui fut plus tard gouverneur de Babylone. Les Assyriens avaient sur leurs têtes des casques d'airain, contournés d'une manière barbare et difficile à expliquer ; ils portaient des boucliers, des lances, et des poignards à peu près comme les Égyptiens ; de plus des massues de bois garnies de fer, et des cuirasses de lin. Ces peuples étaient appelés du nom de Syriens par les Grecs, celui d'Assyriens leur fut donné par les Barbares. Parmi eux étaient les Chaldéens. Leur général était Otaspe fils d'Artachée. Les Bactriens avaient une coiffure très-semblable à celle des Mèdes, mais des arcs de roseaux à la façon de leur pays, et des lances courtes. Les Saces de Scythie avaient sur la tête des bonnets droits et pointus ; ils étaient vêtus de braies ; ils étaient armés d'arcs à la mode de leur pays, de poignards, et de haches à deux tranchants. Ces peuples étaient les Scythes Amyrgiens ; mais on les appelait Saces, parce que les Perses désignent par ce nom tous les Scythes. Le général des Bactriens et des Saces était Hystaspe,

filz de Darius et d'Atossa fille de Cyrus. Les Indiens avaient des habits de coton; ils étaient armés d'arcs de roseaux, et de flèches de roseaux, mais garnies d'une pointe en fer. Tel était le costume des Indiens; ils étaient sous le commandement de Pharnazathrès filz d'Artabate. Les Ariens avaient des arcs médiques, et le reste de l'équipement comme les Bactriens. Leur général était Sisamnès filz d'Hydarnès. Les Parthes, les Chorasmiens, les Sogdiens, les Gandariens, et les Dadices avaient le même costume que les Bactriens. Leurs généraux étaient : pour les Parthes et les Chorasmiens, Artabaze filz de Pharnace; pour les Sogdiens, Azanès filz d'Artée; pour les Gandariens et les Dadices, Artyphios filz d'Artabane. Les Caspiens étaient vêtus d'une espèce de couverture velue; ils avaient des arcs de roseaux à la mode de leur pays. Tel était leur équipage; ils marchaient sous le commandement d'Ariomarde frère d'Artyphios. Les Saranges se faisaient remarquer par leurs vêtements colorés; ils avaient des sandales qui leur montaient jusqu'au genou; pour armes ils avaient l'arc et la lance médiques. Le général des Saranges était Phérendate filz de Mégabaze. Les Pactyes étaient aussi vêtus de couvertures velues; ils avaient des arcs à la façon de leur pays et des poignards. Leur général était Artyntès filz d'Ithamathrès. Les Utiens, les Myciens, et les Paricaniens étaient équipés comme les Pactyes. Leurs généraux étaient :

pour les Utiens et les Myciens, Arsamène fils de Darius, et pour les Paricaniens, Siromithrès fils d'Éobaze. Les Arabes étaient couverts d'une saie attachée au corps par une ceinture; ils avaient de grands arcs qui pouvaient se tendre dans les deux sens, et qu'ils portaient sur l'épaule droite. Les Éthiopiens étaient couverts de peaux de léopards et de lions; leurs armes étaient de grands arcs faits avec les nervures des feuilles de palmiers, et qui avaient au moins quatre coudées; les flèches, faites de roseaux et petites, avaient en guise de fer une pierre aigue, de la même espèce qui leur sert à graver leurs cachets. Ils avaient aussi des lances, surmontées par une corne aiguisée de gazelle, en forme de pointe; et enfin des massues garnies de nœuds. Quand ils vont à la guerre, ils se teignent la moitié du corps avec de la craie, et l'autre moitié avec du vermillon. Le général des Arabes et des Éthiopiens qui habitent au-dessus de l'Égypte était Arsame, fils de Darius et d'Artystone fille de Cyrus, celle de toutes ses femmes que Darius chérissait le plus, et dont il fit faire une image en or battu. Cet Arsame commandait les Arabes et les Éthiopiens d'au-dessus de l'Égypte. Quant aux Éthiopiens orientaux (car ces deux peuples avaient fourni des troupes), ils étaient rangés avec les Indiens. Ces Éthiopiens ne diffèrent pas des premiers pour l'apparence, mais seulement pour le langage et la chevelure, car les Éthiopiens du levant ont les cheveux

plats, tandis que ceux de la Libye sont de tous les hommes ceux dont les cheveux sont le plus crépus. Ces Éthiopiens d'Asie avaient en général le même équipage que les Indiens; mais ils portaient en place de casque la peau d'une tête de cheval détachée avec les oreilles et la crinière; la crinière servait en guise d'aigrette, et les oreilles de cheval étaient plantées toutes droites; pour armes défensives ils avaient des peaux de grues au lieu de boucliers. Les Libyens allaient vêtus de cuir, et se servaient de javelots dont la pointe était durcie au feu. Leur général était Massagès fils d'Oarize. Les Paphlagoniens avaient sur la tête des casques tressés, des boucliers petits, et des lances de moyenne grandeur, en outre des javelots et des poignards; ils portaient une chaussure qui leur montait jusqu'à mi-jambe. Les Ligyes, les Matiéniens, les Mariandyniens et les Syriens avaient le même costume que les Paphlagoniens. Ces Syriens sont appelés Capadociens par les Perses. Les Paphlagoniens et les Matiéniens avaient pour général Dotos fils de Mégasidre; les Mariandyniens, les Ligyes et les Syriens, Gobryas fils de Darius et d'Artystone. Les Phrygiens avaient à peu de chose près le même équipage que les Paphlagoniens. Les Phrygiens, à ce que disent les Macédoniens, s'appelaient Briges dans le temps qu'ils habitaient avec eux en Europe; mais lorsqu'ils passèrent en Asie, ils changèrent de nom ainsi que de pays, et furent appelés

**Phrygiens.** Les Arméniens étaient équipés comme les Phrygiens, dont ils sont une colonie. Ces deux peuples marchaient sous les ordres d'Artochmès, gendre de Darius. Les Lydiens avaient des armes très-semblables à celles des Grecs. Les Lydiens s'appelaient primitivement Méoniens; mais ils quittèrent ce nom pour prendre celui de Lydus fils d'Atys. Les Mysiens avaient des casques à la façon de leur pays, et de petits boucliers; ils faisaient usage de javelots à pointe durcie au feu. C'est une colonie de Lydiens; du mont Olympe ils prennent le surnom d'Olympiens. Le général des Lydiens et des Mysiens était Artapherne fils d'Artapherne, le même qui fit avec Datis la descente à Marathon. Les Thraces avaient sur leurs têtes des casques en peaux de renards; autour de leurs corps, des tuniques, et par-dessus, des saies de diverses couleurs; aux pieds et aux jambes, des chaussures en peau de faons; leurs armes consistaient en javelots, boucliers échancrés, et poignards courts. Ce peuple en passant en Asie prit le nom de Bithyniens; auparavant, à ce qu'ils disent eux-mêmes, ils s'appelaient Strymoniens, comme habitant sur les rives du Strymon. Ils prétendent avoir été chassés de leurs demeures par les Teucriens et les Mysiens. Les Thraces d'Asie avaient pour général Bassacès fils d'Artabane. (Les Chalybes): leurs armes étaient de petits boucliers en cuir de bœuf, et deux épieux faits pour la chasse des loups; sur leurs têtes, des

casques d'airain , surmontés d'oreilles et de cornes de bœufs du même métal , ainsi que d'aigrettes ; leurs jambes étaient enveloppées d'étoffes de pourpre. Il y a chez ce peuple un oracle de Mars. Les Cabèles Méoniens avaient le même costume que les Ciliciens ; je le décrirai quand je serai arrivé à ceux-ci. Les Milyens étaient armés de lances courtes , et leur vêtement était rattaché avec des agrafes ; quelques-uns d'entre eux avaient des arcs lyciens ; sur leurs têtes , ils portaient des casques en peau. Le général de tous ces peuples était Badrès fils d'Hystane. Les Mosques étaient coiffés de casques en bois ; ils avaient de petits boucliers et des lances courtes , mais armées d'un fer très-long. Les Tibaréniens , les Macrons , et les Mosynèques étaient vêtus comme les Mosques ; ils avaient pour commandants : les Mosques et les Tibaréniens , Ariomarde fils de Darius et de Parmys fille de Smerdis fils de Cyrus ; les Macrons et les Mosynèques , Artayctès fils de Chérasmis , qui était gouverneur de Sestos sur l'Hellespont. Les Mares portaient des casques tressés à la façon de leur pays , des petits boucliers de cuir , et des javelots. Les Colques avaient des casques de bois , de petits boucliers en cuir de bœuf , des lances courtes , et des épées. Le général des Mares et des Colques était Pharrandate fils de Téaspis. Les Alarodiens et les Saspis marchaient armés comme les Colques ; ils étaient commandés par Masistius fils de Siro-

mithrès. Les nations insulaires, des îles de la mer Érythrée, dans lesquelles le roi relègue ceux qu'on appelle déportés, avaient des vêtements et des armes à peu près comme les Mèdes. Le chef de ces insulaires était Mardontès fils de Bagée. le même qui, deux années après, périt au combat de Mycale, où il commandait.

Telles étaient les nations qui marchaient sur le continent et qui étaient placées dans l'infanterie; les commandants des divers corps étaient ceux que j'ai dits. C'étaient eux aussi qui les avaient rangés et dénombrés, qui avaient nommé les chefs de milliers et de dix milliers; ceux-ci à leur tour avaient nommé les chefs de centaines et de dixaines. Il y avait d'autres commandants pour les bandes et pour les tribus. Les généraux de toute l'infanterie étaient Mardonius fils de Gobryas, Tritantechmès fils de cet Artabane qui avait émis l'opinion de ne pas attaquer la Grèce, Smerdoménès fils d'Otane; ces deux derniers étaient neveux de Darius et cousins-germains de Xerxès; enfin Masistès fils de Darius et d'Atossa, Gergis fils d'Arize, et Méga-byze fils de Zopyre. Ces généraux avaient la conduite de toute l'infanterie, hormis le corps des dix mille Perses d'élite, qui était sous les ordres d'Hydarnès fils d'Hydarnès. On les appelait Immortels, par la raison que, à mesure qu'il en mourait un de maladie ou autrement, on en choisissait un autre à sa place, de sorte qu'ils n'étaient jamais ni plus ni

moins de dix mille. De tous les Perses c'étaient eux qui avaient le plus d'éclat et de vaillance. Leur costume, tel que je l'ai décrit, était en outre tout éclatant d'or. Ils menaient avec eux des chariots contenant leurs femmes et leurs nombreux valets richement vêtus. Des chameaux et des bêtes de somme conduisaient leurs vivres, qui n'étaient point mélangés avec ceux du reste de l'armée.

Ces divers peuples vont à cheval; tous pourtant ne fournissaient pas de cavalerie, mais seulement ceux-ci. Les Perses étaient équipés comme leur infanterie, excepté que quelques-uns portaient des casques d'airain et de fer forgé. Il y a des nomades appelés Sagartiens, peuple perse jusqu'au langage, mais dont l'habillement tient le milieu entre le perse et le pactyque; ils fournissaient huit mille cavaliers; ces peuples ne portent aucune arme ni d'airain ni de fer, à la réserve d'un poignard; ils se servent de cordes tressées de courroies, et viennent à la guerre munis de cette seule défense. Leur tactique est celle-ci. Dans la mêlée ils lancent leurs cordes, qui ont au bout un nœud-coulant; et quoi qu'ils rencontrent, homme ou cheval, ils le tirent à eux, et le tuent ainsi embarrassé dans ces lacets. Telle est leur manière de combattre. Ils étaient rangés parmi les Perses. Les Mèdes avaient le même costume que leur infanterie, et les Cissiens pareillement. Les Indiens, vêtus comme leurs gens de pied, montaient des chevaux et des chars; ces chars étaient

attelés de chevaux et d'ânes sauvages. Les Bactriens étaient équipés de la même manière que leur infanterie, et les Caspiens aussi. Il en était de même pour les Libyens, qui montaient tous des chars. Pareillement encore les Caspires et les Paricaniens avaient le même équipage que leur infanterie. Les Arabes, équipés aussi comme leurs gens de pied, montaient tous des chameaux, qui pour la vitesse ne le cèdent pas aux chevaux. Ces peuples étaient les seuls qui eussent fourni de la cavalerie. Le nombre s'en élevait à 80,000, non compris les chameaux et les chars. Toute cette cavalerie était rangée en bataillons; les Arabes marchaient les derniers, afin de ne pas effrayer les chevaux, qui ne peuvent soutenir la vue des chameaux. Les commandants de la cavalerie étaient Armamithrès et Tithée, tous deux fils de Datis. Le troisième commandant, nommé Pharnuque, était resté malade à Sardes. En sortant de cette ville, il avait éprouvé un funeste accident : comme il galopait, un chien se jeta sous les pieds de son cheval; celui-ci, qui ne l'avait pas aperçu d'avance, prit peur, se cabra, et renversa son cavalier; Pharnuque dans sa chute vomit du sang, et par suite tomba en étisie. Dès le premier moment, ses valets, d'après son ordre, conduisirent le cheval sur la place où il avait jeté son maître à bas, et lui coupèrent les jarrets. C'est ainsi que Pharnuque abandonna le commandement.

Le nombre des galères était de 1,207. Voici les

peuples qui les avaient fournies. Les Phéniciens et les Syriens de Palestine en avaient amené trois cents; ils avaient des casques à peu près faits à la grecque, des cuirasses de lin, des boucliers sans rebords, et des javelots. Ces Phéniciens, à ce qu'ils disent eux-mêmes, habitaient primitivement sur les bords de la mer Érythrée; de là ils vinrent se fixer sur la côte de Syrie. Ce district de la Syrie et tout le pays jusqu'à l'Égypte s'appelle Palestine. Les Égyptiens, qui avaient fourni deux cents vaisseaux, portaient des casques tressés, des boucliers creux à larges rebords, des piques d'abordage, de grandes haches d'armes, des cuirasses pour la plupart, et de longues épées. Telle était leur armure. Les Cypriens fournissaient cent cinquante vaisseaux. Leurs rois portaient sur la tête une mitre roulée; les autres avaient des tuniques; du reste ils étaient vêtus à la grecque. Les Cypriens forment diverses peuplades; les uns sont originaires de Salamine et d'Athènes, les autres d'Arcadie, de Cythnos, de Phénicie, et d'Éthiopie, à ce que disent les Cypriens eux-mêmes. Les Ciliciens qui avaient fourni cent vaisseaux, portaient des casques à la façon de leur pays, des pavois en peau de bœuf au lieu de boucliers, et des tuniques de laine. Ils étaient armés chacun de deux javelots et d'une épée assez semblable à l'épée égyptienne. Jadis ces peuples s'appelaient Hypachéens; ils doivent le nom qu'ils portent à Cilix, fils d'Agénor le Phénicien. Les Pamphyliens, qui avaient

fourni cinquante vaisseaux, étaient armés à la grecque. Ces Pamphyliens descendent de ceux qui, après la prise de Troie, furent dispersés avec Amphiloque et Calchas. Les Lyciens, qui avaient fourni cinquante vaisseaux, portaient des corsèlets et des jambarts; ils avaient des arcs en bois de cornouiller, des flèches de roseaux sans plumes, et des javelots; de plus, une peau de chèvre suspendue autour des épaules, et sur la tête un bonnet couronné de plumes; ils avaient aussi des poignards et des faux. Les Lyciens s'appelaient jadis Termiles, et sont originaires de Crète; c'est de Lycus, fils de Pandion l'Athénien, qu'ils ont reçu leur nom. Les Doriens d'Asie, qui avaient fourni trente vaisseaux, étaient armés à la grecque, étant originaires du Péloponèse. Les Cariens avaient fourni soixante-dix vaisseaux; ils étaient à peu près vêtus comme les Grecs, mais ils avaient pour armes des faux et des poignards. J'ai dit dans les premiers livres de cette histoire quel nom ils portaient jadis. Les Ioniens, qui avaient fourni cent vaisseaux, étaient armés à la grecque. Aussi longtemps qu'ils habitèrent cette partie du Péloponèse qui est actuellement appelée Achaïe, et avant que Danaüs et Xuthus arrivassent dans le Péloponèse, ces Ioniens, à ce que disent les Grecs, portaient le nom de Pélasges Égialéens; c'est d'Ion, fils de Xuthus, qu'ils reçurent celui d'Ioniens. Les insulaires qui avaient fourni dix-sept vaisseaux, étaient, armés à la

grecque. C'est encore un peuple pélasgique; plus tard il fut appelé Ionien par la même raison que les douze villes ioniennes, qui sont sorties d'Athènes. Les Éoliens, qui avaient fourni soixante vaisseaux, étaient vêtus à la grecque. Jadis, à ce que disent les Grecs, ils s'appelaient Pélasges. Les Hellespontiens, excepté les Abydéliens auxquels le roi avait donné l'ordre de rester en place pour garder les ponts, avaient fourni cent vaisseaux; ils étaient vêtus comme les Grecs. Ce sont des colonies des Ioniens et des Doriens.

Sur tous ces vaisseaux on avait embarqué des gens de guerre Perses, Mèdes, Saces. Les meilleurs voiliers étaient les vaisseaux phéniciens, et notamment ceux de Sidon. Les vaisseaux, ainsi que toutes les troupes de terre, avaient des chefs particuliers de leur propre nation; mais je ne les citerai pas, attendu que cela n'est pas nécessaire à l'histoire; car ces chefs particuliers étaient peu considérables; il y en avait dans chaque nation tout autant que de villes; enfin ils suivaient non pas en qualité de généraux, mais d'esclaves comme les autres soldats. Les généraux qui avaient toute la puissance, et sous les ordres desquels marchaient les diverses nations, étaient tous des Perses, dont j'ai dit les noms. Les commandants de la flotte étaient Ariabignès fils de Darius, Préxaspe fils d'Aspathinès, Mégabaze fils de Mégabate, et Achéménès fils de Darius. Les vaisseaux ioniens et ca-

riens étaient sous le commandement d'Ariabignès, fils de Darius et de la fille de Gobryas; les égyptiens sous celui d'Achéménès, frère de Xerxès de père et de mère; le reste obéissait aux deux autres. Les navires à trente et à cinquante rames, les fustes, et les longs bâtimens propres au transport des chevaux, se trouvèrent s'élever au nombre de trois mille. Parmi ceux qui montaient sur la flotte, les plus renommés après les généraux étaient le Sidonien Tétramneste fils d'Anyse, le Tyrien Mapen fils de Sirom, l'Aradien Merbal fils d'Agbal, le Cilicien Syennésis fils d'Oromédon, le Lycien Cybernisque fils de Sicas, les Cypriens Gorgus fils de Chersis, et Timonax fils de Timagore, les Cariens Histiée fils de Tymnès, Pigrès fils de Seldome, et Damasithyme fils de Candaule. Pour les autres capitaines, je ne les citerai pas, vu que rien ne m'y force; mais je ne puis résister à parler d'Artémise, attendu que c'est avec un extrême étonnement que je vois une femme porter les armes contre la Grèce. Après la mort de son mari, elle avait conservé la tyrannie, bien qu'elle eût un fils déjà grand, et elle était venue joindre l'armée, sans y être contrainte, mais uniquement par audace et valeur. Elle s'appelait donc Artémise; elle était fille de Lygdamis, originaire d'Halicarnasse par son père, et de Crète par sa mère; elle gouvernait Halicarnasse, Cos, Nisyros, et Calydnos; les cinq vaisseaux qu'elle fournit étaient les meilleurs de

toute la flotte, après ceux des Sidoniens; et ce fut elle qui de tous les alliés du roi lui donna les plus sages conseils. Les villes que j'ai comptées dans son empire étaient toutes de race dorienne; car les Halicarnassiens sont originaires de Trézène, et les autres sont Épidauriens. Voilà ce que j'avais à dire sur la composition de la flotte.

Xerxès, quand ses troupes furent comptées et mises en ordre, eut envie d'en faire lui-même la revue. En conséquence il monta sur un char, et passa devant chaque nation l'une après l'autre, en leur adressant des questions, et les secrétaires écrivaient les réponses, jusqu'à ce qu'il eût parcouru toute la cavalerie et toute l'infanterie d'un bout à l'autre. Après cela, les vaisseaux étant tirés à la mer, Xerxès descendit de son char pour entrer dans un navire sidonien, où il s'assit sous une tente d'or, et passant le long des proues des vaisseaux, il demandait à chacun les mêmes choses qu'à l'armée de terre, et les faisait mettre par écrit. Les capitaines avaient amené leurs navires à quatre plèthres du bord; là ils avaient fait halte, toutes les proues tournées vers la terre sur un seul front, et les équipages sous les armes comme pour le combat. Le roi les considéra en passant entre les proues et le rivage.

Quand il les eut tous examinés, et qu'il fut redescendu à terre, il fit appeler Démarate fils d'Ariston, qui le suivait à cette guerre, et lui parla ainsi :

Démarate, c'est maintenant qu'il m'est agréable de te demander ce que je veux. Tu es Grec, et à ce que j'apprends de toi et de ceux de tes compatriotes à qui j'ai parlé, ta ville n'est pas la moindre ni la plus faible. Dis-moi donc à cette heure si les Grecs oseront lever les mains contre moi; car lors même qu'ils se rassembleraient tous, et avec eux les autres hommes qui habitent l'occident, je ne crois pas que, désunis comme ils sont, ils fussent capables de me tenir tête. Je veux néanmoins entendre de ta bouche ce que tu en penses. — A cette question, Démarate prit la parole et dit: O roi, dois-je te parler selon la vérité ou selon ton plaisir? — Xerxès lui ordonna de dire la vérité, l'assurant qu'il ne lui serait pas pour cela moins agréable qu'auparavant. Là-dessus Démarate s'exprima en ces termes; O roi, puisque tu veux absolument que je te parle avec franchise sans dire aucune chose dont tu reconnaîtrais plus tard la fausseté, sache que la Grèce a eu de tout temps la pauvreté pour compagne; mais par son génie et par la force de ses lois elle s'est fait une vertu qui lui sert à se défendre et contre la pauvreté et contre le despotisme. Cette louange appartient à tous les Grecs qui habitent les contrées doriennes; mais ce que je vais dire ne concerne que les Lacédémoniens. D'abord sois assuré que jamais ils ne prêteront l'oreille à tes propositions qui tendent à l'esclavage de la Grèce; ensuite ils te résisteront en bataille, quand

même tout le reste des Grecs serait pour toi. Quant à leur nombre, ne demande pas combien sont-ils pour faire pareille chose; ne fussent-ils que mille, ou moins encore, ils ne laisseront pas de te combattre. — A ces mots Xerxès se mit à rire, et dit : Démarate, quelle parole as-tu prononcée? Mille hommes combattre une armée si nombreuse! Réponds-moi, je te prie; toi qui dis avoir été leur roi, voudrais-tu là sur-le-champ te battre seul contre dix? Or si tous vos citoyens sont tels que tu l'asurés, certes toi qui as été leur roi, tu devrais d'après vos institutions te mesurer contre un nombre double; et si chacun d'eux est capable de combattre dix de mes gens, tu devrais être homme à en combattre vingt; alors ton discours paraîtrait raisonnable. Mais si les Grecs ne sont ni plus forts ni plus grands que toi et que ceux d'entre eux que j'ai vus, prends garde que tous tes propos glorieux ne soient vaine forfanterie. Car à parler sensément, comment se ferait-il que mille, ou dix mille, ou même cinquante mille hommes, tous également libres et indépendants, tinsent tête à une si puissante armée? Fussent-ils cinquante mille, nous serions toujours plus de mille contre un. Encore s'ils étaient comme les nôtres sous l'empire d'un seul, il se pourrait que la crainte de ce chef leur donnât du courage outre nature, ou que, contraints à coups de fouet, ils allassent contre des ennemis plus nombreux; mais abandonnés à la liberté, ils se garde-

ront bien d'en rien faire. Pour moi je pense qu'à nombre égal les Grecs malaisément combattraient les seuls Perses. C'est plutôt chez nous que se rencontre, bien que rarement, ce que tu dis; car il y a tel Perse parmi mes satellites, qui défierait trois Grecs à la fois; mais tu ignores cela, et c'est pourquoi tu radotes. — O roi, répliqua Démarate, dès le commencement je savais bien que la vérité ne te serait pas agréable; mais comme tu m'as forcé de parler en toute franchise, j'ai dit ce qui concerne les Spartiates. Et cependant tu sais mieux que personne que je n'ai pas grand sujet de les aimer, eux qui m'ont dépouillé de mes charges et dignités héréditaires, et m'ont exilé et chassé de mon pays. Au contraire ton père m'a reçu et m'a donné asile et subsistance. Or il n'est pas naturel qu'un homme sensé méconnaisse les services qu'on lui a rendus, plutôt que d'en témoigner de la gratitude. Pour moi, je ne me fais pas fort de combattre dix hommes, ni même deux, puisque je ne combattrais pas de plein gré contre un seul; mais si la nécessité m'y forçait, ou qu'il y eût grand prix à la victoire, je me battrais volontiers contre un de ces hommes qui se prétendent égaux à trois Grecs. Au demeurant les Lacédémoniens corps à corps ne le cèdent à aucun peuple; mais réunis en troupe, ils sont les plus braves de tous les hommes. Bien que libres, ils ne le sont pas de tout point; car ils ont un maître, la loi, pour lequel ils ont encore plus de

crain<sup>t</sup>e, que les tiens n'ont pour toi. Aussi font-ils tout ce qu'elle leur commande. Or elle leur commande de ne jamais fuir devant un ennemi quelque nombreux qu'il soit, mais de rester à leur poste pour vaincre ou mourir. Si je te semble ra<sup>d</sup>oter en tenant ce langage, je veux dorénavant garder le silence; je n'ai parlé cette fois que par obligation. Au surplus puissent, ô roi, toutes choses tourner au gré de tes souhaits.

Telle fut la réponse de Démarate; le roi n'en fit que rire, et loin de montrer aucune colère, il le renvoya fort doucement. Là-dessus Xerxès, après avoir nommé gouverneur du Dorisque Mascame fils de Mégadoste, et déposé celui que Darius y avait mis, fit avancer son armée à travers la Thrace contre la Grèce. De tous les gouverneurs établis par Xerxès ou par Darius ce Mascame fut le seul à qui Xerxès fit des présents pour honorer sa vaillance. Il les lui envoyait chaque année, et Artaxerxe fils de Xerxès en fit autant pour les fils de Mascame. Antérieurement à cette guerre avaient été établis des gouverneurs dans la Thrace et par l'Hellespont; or tous ces gouverneurs, excepté celui du Dorisque, furent chassés par les Grecs à la suite de cette expédition. Mais pour celui du Dorisque, qui était ce Mascame, bien que plusieurs eussent entrepris de le chasser, nul ne put en venir à bout; et voilà pourquoi les rois de Perse lui envoyaient des présents. De tous ceux qui furent

chassés par les Grecs, aucun ne fut jugé homme de cœur par le roi Xerxès, si ce n'est Bogès seul, gouverneur d'Éion. Xerxès ne se lassait pas de le louer, et il honorait fort ceux de ses enfants qui restaient encore chez les Perses. Aussi Bogès avait-il bien mérité qu'on le louât; car étant assiégé par les Athéniens et Cimon fils de Miltiade, et pouvant sortir sous la foi des traités pour retourner en Asie, il ne le voulut pas, de peur d'être taxé de pusillanimité par le roi; mais il tint jusqu'à la dernière extrémité. Quand il n'y eut plus rien à manger dans la place, il éleva un grand bûcher, égorga ses enfants, sa femme, ses esclaves et ses valets, puis les jeta dans le feu; après cela, tout l'or et tout l'argent qui étaient dans la ville, il le sema du haut des murs dans le Strymon; enfin il se précipita lui-même dans les flammes. Aussi est-il justement loué par les Perses encore aujourd'hui.

Xerxès en quittant le Dorisque prit la route de la Grèce. Tous les peuples qu'il trouvait sur son passage, il les forçait de se joindre à lui. J'ai dit ci-dessus que tout le pays jusqu'à la Thessalie était asservi et tributaire du roi, ayant été subjugué d'abord par Mégabaze et ensuite par Mardonius. Parti du Dorisque, Xerxès dépassa d'abord les villes samothraciennes, dont la dernière à l'occident s'appelle Mésambrie, et confine à Strymé, ville des Thasiens. Entre deux coule le fleuve Lissus, dont les eaux furent épuisées, sans pouvoir

suffire à l'armée de Xerxès. Cette contrée portait jadis le nom de Gallaique; aujourd'hui elle se nomme Briantique; cependant à vrai dire elle appartient aux Cicones. Après avoir traversé le lit desséché du Lissus, Xerxès laissa derrière lui les villes grecques de Maronée, de Dicée, et d'Abdère, ainsi que les lacs célèbres qui se trouvent aux environs; ces lacs sont celui d'Ismaride situé entre Maronée et Strymé, et celui de Bistonide proche de Dicée; dans ce dernier deux rivières, la Trave et la Compate, déchargent leurs eaux. Près d'Abdère, Xerxès n'eut à côtoyer aucun lac de renom, mais il traversa le fleuve Nestus qui se rend à la mer. Après ces contrées, il trouva sur sa route les villes continentales, près de l'une desquelles, nommée Pistyre, est un lac poissonneux et fort salé, qui peut avoir trente stades de tour; ce lac fut mis à sec seulement pour aiguayer les bêtes de somme. Telles sont les villes grecques de la côte que Xerxès dépassa en les serrant à main gauche. Les peuples thraces dont il traversa le territoire sont les Pétiens, les Cicones, les Bistones, les Sapéens, les Derséens, les Édoniens, et les Satres. De ces gens, ceux qui habitaient au bord de la mer suivirent avec leurs vaisseaux, et ceux de l'intérieur que je viens d'énumérer, à part les Satres, furent tous obligés de se joindre à l'armée de terre. Pour les Satres, jamais que je sache ils n'ont été soumis; seuls d'entre les Thraces ils sont demeurés libres jusqu'à ce

jour. C'est qu'ils habitent de hautes montagnes toutes couvertes de forêts et de neige, et qu'ils sont fort belliqueux. Ils possèdent un oracle de Bacchus, situé sur la plus élevée de leurs montagnes. Les Besses sont les prêtres de ce temple, et c'est une femme qui rend les oracles, parfaitement comme à Delphes. Xerxès, après avoir traversé ces divers pays, dépassa les villes des Piériens, dont l'une s'appelle Phagrès et l'autre Pergame. Il passa sous les murs mêmes de celle-ci, serrant à droite le mont Pangée, qui est grand et fort élevé, et qui contient des mines d'or et d'argent exploitées par les Piériens, les Odomantes, et surtout les Satres; puis, longeant le pays des Péoniens, des Dobères, et des Péoples, qui habitent au nord au delà du Pangée, il prit sa route vers le couchant, et atteignit enfin les rives du Strymon et la ville Éïon, dont Bogès qui était encore en vie et de qui j'ai parlé plus haut, était alors gouverneur. Le pays qui est autour du mont Pangée s'appelle Phyllis; elle s'étend au couchant jusqu'à l'Angitès, rivière qui se jette dans le Strymon, et au midi jusqu'au Strymon lui-même. Dans ce fleuve les Mages, afin de se rendre les dieux propices, immolèrent des chevaux blancs. Après ce sacrifice qui fut accompagné de diverses cérémonies, ils se mirent en marche pour les Neuf-Voies des Édoniens, et passèrent les ponts qu'ils trouvèrent construits sur le Strymon. Quand ils apprirent que ce lieu se nom-

mais les Neuf-Voies, ils y enterrèrent vifs sept garçons et sept jeunes filles du pays. C'est une coutume perse que d'enterrer vif. J'ai ouï dire qu'Amestris femme de Xerxès avait sur ses vieux jours fait enterrer de la sorte deux fois sept enfants des meilleures familles de la Perse, afin de se racheter elle-même de la mort par ce sacrifice offert au dieu qu'ils disent être sous la terre.

A partir du Strymon, comme l'armée continuait sa route, là vers le couchant est une côte, sur laquelle est bâtie Argile, ville grecque qu'elle dépassa. Cette contrée, comme celle qui est au-dessus, s'appelle Bisalite. De là tenant à gauche le golfe où s'élève le temple de Neptune, elle traversa la plaine de Sylée, laissa de côté la ville grecque de Stagire, et atteignit Acanthe, menant avec elle les troupes de toutes ces nations, de celles qui habitent autour du mont Pangée, et enfin de tous les peuples énumérés ci-dessus. Ceux des bords de la mer suivaient dans leurs vaisseaux; ceux de l'intérieur des terres, à pied. Cette route par laquelle le roi Xerxès conduisit son armée, les Thraces ne la remuent ni ne la cultivent, mais ils l'ont en grande vénération encore de nos jours. Arrivé dans Acanthe, le Perse enjoignit aux Acanthiens de lui fournir l'hospitalité; il leur fit présent d'un vêtement médique, et les loua pour l'ardeur qu'ils montraient en cette guerre, et pour ce qu'on lui dit du canal. Pendant que Xerxès était à Acanthe, Artachée,

celui qui avait présidé à la construction du canal, vint à mourir de maladie. C'était un homme fort estimé auprès de Xerxès; il était de la famille des Achéménides, et surpassait en stature tous les Perses; car il avait cinq coudées royales moins quatre doigts; il avait aussi la voix plus forte qu'aucun autre homme. Xerxès eut un grand déplaisir de sa perte; il lui fit des funérailles magnifiques, et toute l'armée travailla à élever un tertre sur sa sépulture. Les Acanthiens, d'après l'avertissement d'un oracle sacrifient à cet Artachée comme à un héros, en l'invoquant par son nom.

C'est ainsi que Xerxès témoigna son chagrin de la mort d'Artachée. Cependant les Grecs qui recevaient l'armée, et qui donnaient des repas à Xerxès, furent réduits à une telle détresse, qu'ils se virent contraints d'abandonner leurs foyers. Ainsi lorsque les Thasiens, pour les villes qu'ils ont en terre-ferme, reçurent l'armée de Xerxès et lui firent festin, Antipater fils d'Argès, qui fut choisi pour cet office homme probe s'il en fut jamais, fit voir qu'il avait payé pour cet unique repas la somme de quatre cents talents d'argent; et dans les autres villes ceux qui eurent la même charge présentèrent des comptes semblables. En effet voici en quoi consistait ce repas. Comme l'ordre en avait été donné longtemps à l'avance, et qu'on en faisait grand état, sitôt que les hérauts envoyés sur toute la route eurent donné avis de la marche du roi, les citoyens avaient com-

mencé par se partager entre eux tout le grain qui était dans les villes, et avaient travaillé chacun durant plusieurs mois à en faire de la farine d'orge et de froment. Ensuite on avait engraisé des bêtes, en se procurant à grands frais les plus belles; on avait nourri des oiseaux terrestres ou aquatiques dans des cages ou dans des fosses, afin de recevoir l'armée. Enfin on avait fait fabriquer des coupes et des cratères d'or et d'argent, ainsi que tout ce qui sert à couvrir une table. Tout cela n'était que pour le roi et ceux qui mangeaient avec lui. Pour le reste de l'armée, on n'était tenu que de lui fournir des vivres. Aussitôt que l'armée arrivait, une tente se trouvait dressée et toute prête à recevoir le roi; l'armée couchait à la belle étoile. Quand venait l'heure du repas, ceux qui traitaient le roi prenaient toute la peine; les autres après s'être bien repus, et avoir passé la nuit en ce lieu, le lendemain enlevaient la tente, prenaient toute la vaisselle, et partaient, sans laisser aucune chose, mais emportant tout avec eux. A ce propos on cite un bon mot d'un citoyen d'Abdère, nommé Mégacrion: il conseilla aux Abdéritains de se rendre en corps, eux et leurs femmes, dans les temples, et de s'asseoir en suppliants, pour conjurer les dieux de leur épargner au moins la moitié des maux dont ils étaient menacés. Lorsque l'armée fut passée, ils eurent à leur rendre grâce de ce que le roi Xerxès n'avait pas l'habitude de faire deux repas par jour; car si

les Abdéritains avaient eu à lui fournir un dîner pareil au souper qu'ils lui donnèrent, ils eussent été dans le cas ou de ne pas attendre l'arrivée de Xerxès, ou autrement de devenir les plus misérables des hommes. — Ainsi ces gens, bien qu'à grand'peine, ne laissèrent pas d'exécuter les ordres qu'ils avaient reçus.

Cependant Xerxès, au départ d'Acanthe, se sépara de sa flotte, et commanda aux généraux de l'armée navale d'aller l'attendre à Therme, ville bâtie sur le golfe Thermaïque, auquel elle a donné son nom. Il avait ouï dire que c'était le chemin le plus court. Depuis le Dorisque jusqu'à Acanthe l'armée avait cheminé dans l'ordre suivant. Xerxès avait fait trois corps de son armée de terre : l'un devait suivre le rivage parallèlement à la flotte ; cette troupe était commandée par Mardonius et Masistès. Le second tiers de l'armée allait par l'intérieur des terres, sous la charge de Tritantechmès et de Gergis. Le troisième corps, avec lequel était Xerxès lui-même, marchait entre les deux premiers, sous la conduite de Smerdoménès et de Mégabyze. L'armée navale, détachée par Xerxès, traversa le canal pratiqué dans l'Athos, et aboutissant au golfe sur lequel sont les villes d'Assa, de Pilore, de Singos, et de Sarté. Delà, après avoir pris des troupes dans toutes ces villes, elle cingla en droiture vers le golfe Thermaïque, en doublant l'Ampélos, promontoire des Toronéens, et rangea les villes grecques

de Torone, Galepsos, Sermyle, Mécybérne, et Olynthe, où elle prit également des hommes et des vaisseaux. Cette contrée porte le nom de Sithonie. Puis la flotte navale de Xerxès, coupant du promontoire Ampélos à celui de Canastre, qui est la pointe la plus avancée de la Pallène, prit des vaisseaux et des troupes de Potidée, d'Aphytis, de Néapolis, d'Éges, de Thérambo, de Scione, de Mendé, et de Sané; toutes villes situées dans le pays appelé maintenant Pallène et jadis Phlégra. Après avoir côtoyé cette contrée, la flotte se dirigea vers le lieu assigné pour rendez-vous, en ramassant les troupes des villes qui font suite à la Pallène et qui avoisinent le golfe Thermaïque; ces villes sont Lipaxos, Combréa, Lises, Gigonos, Campsa, Smila, Énéa. Ce pays s'appelle encore aujourd'hui Crosée. A partir d'Énéa, la dernière des villes que je viens d'énumérer, l'armée navale entra dans le golfe Thermaïque et dans les parages de la Mygdonie; enfin elle arriva à Therme, lieu du rendez-vous, et aux villes de Sindos et de Chalestre, situées sur le fleuve Axius. Celui-ci fait la limite entre la Mygdonie et la Bottiëide, dont une lisière sur le bord de la mer appartient aux villes d'Ichnes et de Pella.

Parvenue en ce lieu, l'armée navale campa aux environs du fleuve Axius, de Therme, et des autres villes situées dans cet intervalle, en attendant le roi. Cependant l'armée de terre partie d'Acanthe,

coupa par l'intérieur, afin d'arriver à Therme. Elle traversa la Péonie et la Crestonie, et passa le fleuve Échidore, qui prend sa source chez les Crestoniens, arrose la Mygdonie, et se décharge près des marais de l'Axius. Pendant cette route, des lions assaillirent les chameaux qui portaient les vivres. Ils sortaient la nuit de leurs repaires, et sans toucher ni aux bêtes de charge ni aux hommes, ils n'enlevaient que les chameaux. Je m'étonne quelle pouvait être la cause pour laquelle les lions, s'abstenant de toute autre proie, s'attaquaient de préférence au chameau, animal qu'ils n'avaient jamais vu ni éprouvé.

Il y a dans ces contrées beaucoup de lions et de bœufs sauvages; ces derniers ont des cornes d'une grandeur démesurée, qu'on apporte en Grèce. La limite des lions est le fleuve Nestus qui passe par Abdère, et l'Achéloüs qui traverse l'Acarmanie. En effet à l'orient du Nestus on ne rencontre nulle part des lions en Europe, non plus qu'à l'ouest de l'Achéloüs dans tout le reste du continent; mais il s'en trouve entre ces deux fleuves.

Arrivé à Therme, Xerxès y logea son armée. L'espace qu'elle occupait le long de la mer commençait à la ville de Therme et à la Mygdonie, et s'étendait jusqu'au fleuve Lydiás et à l'Haliacmon, qui séparent la Bottiéide de la Macédoine, et confondent leurs eaux dans le même lit. Les Barbares campèrent donc en ces lieux. De tous les fleuves que je viens de citer, l'Échidore seul, qui sort de

la Crestonie, ne suffit pas pour désaltérer l'armée, mais il fut mis à sec.

Xerxès, qui de Therme voyait les montagnes de Thessalie, l'Olympe et l'Ossa, d'une hauteur prodigieuse, apprenant qu'entre deux était un étroit vallon, par lequel coule le Pénée, et qu'il y avait là une route conduisant en Thessalie, prit fantaisie de s'embarquer pour aller visiter l'embouchure du Pénée; car il devait passer avec l'armée par le chemin d'en haut, à travers la Macédoine qui est derrière ces montagnes, et se rendre chez les Per-rhèbes près de la ville de Gonnus; c'était, lui avait-on dit, la voie la plus sûre. Sitôt qu'il eut ce désir, il le satisfit. Étant donc monté sur le navire sidonien, dont il usait toujours en pareille circonstance, il fit signe au reste de la flotte de mettre en mer, laissant au même endroit l'armée de terre. Quand il fut arrivé, et qu'il eut contemplé l'embouchure du Pénée, Xerxès demeura tout à fait surpris, et appelant les guides de la route, il leur demanda s'il y avait moyen de détourner le fleuve, pour qu'il se jetât par une autre place à la mer. On dit que la Thessalie n'était autrefois qu'un lac, étant de tous côtés environnée de hautes montagnes. En effet au levant elle est fermée par le Pélion et l'Ossa, qui se joignent par le pied, au septentrion par l'Olympe, au couchant par le Pinde, et au midi par l'Othrys. Le pays compris entre ces montagnes est la Thessalie, qui est creuse, et arrosée

par un grand nombre de fleuves, dont les cinq principaux sont le Pénée, l'Apidanus, l'Onochonus, l'Énipée, et le Pamise. Ces fleuves descendent des montagnes qui entourent la Thessalie, se réunissent dans la plaine, et après avoir confondu tous ensemble leurs eaux, ils n'ont d'écoulement à la mer que par un seul vallon fort étroit. Depuis leur réunion, le nom de Pénée prend le dessus, et fait disparaître tous les autres. On dit qu'autrefois, avant qu'existât ce vallon qui leur sert d'issue, ces fleuves, et de plus le lac Bébéis, n'avaient pas de noms, mais ils ne laissaient pas de s'épandre comme aujourd'hui, ce qui faisait de la Thessalie une mer. Les Thessaliens prétendent que c'est Neptune qui fit ce vallon par où passe le Pénée, et cela n'est pas hors de raison; en effet quiconque estime que c'est Neptune qui ébranle la terre, et que les crevasses produites par les secousses sont l'ouvrage de ce dieu, à l'aspect de ce vallon du Pénée, dira que c'est Neptune qui l'a fait; car cette séparation de montagnes m'a tout l'air d'être l'effet d'un tremblement de terre. Mais pour en revenir aux guides, lorsque Xerxès leur demanda s'il y avait pour le Pénée quelque autre issue à la mer, comme ils savaient fort bien l'état des choses, ils répondirent: O roi, ce fleuve n'a point d'autre embouchure pour se rendre à la mer; celle que tu vois est la seule, car toute la Thessalie est couronnée de montagnes. — Sur quoi Xerxès repartit: Les Thessaliens sont

gens bien avisés, et qui ont fait prudemment de se mettre dès longtemps à couvert, pour plusieurs causes, et surtout parce qu'ils ont un pays des plus faciles à prendre; en effet il n'y aurait qu'à lâcher le fleuve sur leurs terres, en obstruant son embouchure et en le détournant de son lit actuel, pour submerger toute la Thessalie, à la réserve des montagnes. — Ces paroles avaient trait aux fils d'Alévas, Thessaliens qui les premiers des Grecs s'étaient donnés au roi, et Xerxès croyait qu'ils lui promettaient l'amitié de leur nation tout entière. Là-dessus et après avoir tout considéré, il s'en retourna à Therme.

Il séjourna bien des jours dans la Piérie, tandis qu'un tiers de l'armée frayait à travers la montagne de Macédoine un chemin pour arriver chez les Perrhèbes. Cependant les hérauts envoyés en Grèce pour demander la terre et l'eau revinrent les uns les mains vides, les autres les apportant. Ceux qui les avaient données étaient les Thessaliens, les Dolopes, les Éniens, les Perrhèbes, les Locriens, les Magnètes, les Maliens, les Achéens-Phthiotes, les Thébains et le reste de la Béotie, excepté les Thespiens et les Platéens. A ce propos les Grecs qui entreprirent la guerre contre ce Barbaré, se lièrent par un serment ainsi conçu: Tous ceux des Grecs qui se seront donnés aux Perses, sans y être contraints et sans que leurs affaires fussent en mauvais termes, paieront au dieu de Delphes la dime de leurs biens.

Pour Athènes et Sparte, le Barbare n'y envoya point de hérauts pour demander la terre, et voici pourquoi. Lorsque précédemment Darius en avait dépêché d'autres dans le même but, les uns avaient été jetés dans le Barathre, les autres dans un puits, pour y prendre, leur dit-on, la terre et l'eau à porter au roi. Ce fut la raison pour laquelle Xerxès n'en renvoya pas d'autres. Au reste je ne saurais dire ce qui advint aux Athéniens pour cette action, si ce n'est que leur pays et leur ville furent désolés; toutefois je ne crois pas que ce soit arrivé pour cette cause. Quant aux Lacédémoniens, ils subirent le courroux de Talthybius héraut d'Agamemnon. Il existe à Sparte un temple de Talthybius; il y a aussi de ses descendants, appelés Talthybiades, auxquels est réservé le privilège de faire à Sparte les fonctions de hérauts. Lors donc que les Spartiates eurent agi de la sorte, il leur fut impossible d'obtenir des victimes favorables. Cela dura fort longtemps, et ils en eurent un grand déplaisir, à tel point qu'après avoir tenu à ce sujet mainte et mainte assemblée, ils arrêterent de demander par cri public, si quelqu'un des Lacédémoniens voulait mourir pour Sparte. Sperthias fils d'Anériste et Bulis fils de Nicolas, tous deux Spartiates et des premiers de la ville par leur naissance et leurs richesses, s'offrirent volontairement pour payer à Xerxès la peine de ses hérauts mis à mort à Sparte. Ainsi les Spartiates les envoyèrent chez les Mèdes,

Comme pour y périr. Le courage que montrèrent ces deux hommes est vraiment admirable, ainsi que les discours qu'ils tinrent à cette occasion. Comme ils se rendaient à Suse, ils arrivèrent auprès d'Hydarnès, lequel était Perse de race et commandant de toute la côte maritime de l'Asie. Celui-ci les reçut comme des hôtes, leur fit grand accueil, et pendant qu'ils étaient à table, s'avisa de leur dire : Hommes Lacédémoniens, pourquoi donc fuyez-vous l'amitié du roi ? Vous n'avez qu'à jeter les yeux sur moi et sur ma puissance, pour voir comment il sait honorer les gens de bien. Ainsi donc, si vous vous donniez au roi, qui a grande opinion de votre mérite, il ferait chacun de vous gouverneur d'une partie de la Grèce. — A quoi les Spartiates répondirent : Hydarnès, l'avis que tu nous donnes n'a pas les mêmes raisons pour nous que pour toi ; car tu n'as éprouvé qu'une des choses que tu nous conseilles. Tu sais bien ce que c'est que la servitude, mais tu n'as pas encore goûté combien est douce la liberté. Si tu en avais fait l'épreuve, tu nous conseillerais de combattre pour elle non-seulement avec la lance, mais encore avec la hache. — Telle fut la réponse qu'ils firent à Hydarnès. De là, quand ils furent montés à Suse, et qu'ils furent venus en présence du roi, les gardes leur ordonnèrent et les voulurent contraindre de se prosterner la face contre terre pour l'adorer ; mais eux refusèrent d'en rien faire, dût-on les jeter sur la tête,

disant qu'ils n'avaient pas coutume d'adorer un homme, et qu'ils n'étaient pas venus pour cela. Après s'être ainsi défendus, ils tinrent ce langage : O roi des Mèdes, les Lacédémoniens nous ont envoyés en retour des hérauts mis à mort à Sparte, afin que nous portions la peine de leur trépas. — A ces mots Xerxès répondit avec générosité qu'il n'imiterait pas les Spartiates, qui confondaient les lois de tous les hommes en tuant des hérauts; qu'il se garderait bien d'user de représailles et de faire lui-même ce qu'il leur reprochait, mais qu'il tiendrait les Lacédémoniens quittes de cette offense. — Ainsi la colère de Talthybius, après cette action des Spartiates, cessa pour le moment, bien que Sperthias et Bulis fussent revenus à Sparte; mais longtemps après, si l'on en croit les Lacédémoniens, elle se réveilla, lors de la guerre des Péloponésiens et des Athéniens. Cela me semble une chose des plus divines. En effet, que le courroux de Talthybius eût fondu sur les délégués, et n'eût pris terme qu'à son entier accomplissement, c'est ce qui était tout à fait juste; mais qu'il soit retombé sur les fils de ces hommes qui montèrent vers le roi en cette occasion, sur Nicolas fils de Bulis, et sur Anériste fils de Sperthias (le même qui prit les pêcheurs de Tyrinthe en leur courant sus avec une galiote pleine d'hommes armés), c'est ce qui me paraît évidemment un effet de la vengeance divine. Ces gens, députés en Asie par les Lacédémoniens, trahis par Sitalcès fils

de Térés roi de Thrace et par Nymphodore fils de Pythès Abdéritain, furent pris à Bisantse sur l'Hellespont et conduits en Attique, où les Athéniens les firent mourir, et avec eux Aristée fils d'Adimante Corinthien. Mais cela n'arriva que bien des années après cette guerre; je reprends maintenant le fil de mon discours.

L'expédition du roi, dirigée en apparence contre Athènes, avait en effet pour but toute la Grèce. Avertis de longue main, les Grecs n'en furent pas également affectés. Les uns, qui avaient donné au Perse la terre et l'eau, avaient assurance de n'éprouver de sa part aucune chose fâcheuse; les autres, qui avaient refusé, étaient dans une grande frayeur, attendu qu'il n'y avait pas en toute la Grèce assez de vaisseaux pour s'opposer à l'agression, et que la populace, peu disposée à faire la guerre, inclinait ouvertement en faveur des Mèdes. Ici la nécessité me force d'énoncer une opinion qui doit déplaire à bien du monde; néanmoins je ne dissimulerai pas ce qui me paraît être la vérité. Si les Athéniens effrayés à l'approche du danger eussent abandonné leur patrie, ou que sans l'abandonner ils se fussent rendus à Xercès, personne ne lui résistant sur mer voici ce qui ne pouvait manquer de se passer sur terre. Les Péloponésiens auraient eu beau tirer muraille sur muraille à travers l'isthme, les Lacédémoniens délaissés par leurs alliés, non pas volontairement, mais par nécessité,

parce qu'ils eussent vu leurs villes prises l'une après l'autre par l'armée navale des Perses, les Lacédémoniens, dis-je, se seraient trouvés isolés, et après les plus beaux faits d'armes, ils auraient péri généreusement. Voilà quel eût été leur sort, à moins que sans l'attendre, et voyant des autres Grecs dans le parti des Mèdes, ils n'eussent fait accommodement avec Xerxès. Ainsi dans les deux cas la Grèce serait tombée au pouvoir du Barbare. Car pour moi je ne peux comprendre à quoi servaient des murs tirés à travers l'isthme, du moment que le roi était maître de la mer. Ainsi donc en disant que les Athéniens furent les sauveurs de la Grèce on ne s'éloignerait pas de la vérité, car ils devaient nécessairement faire pencher la balance du côté où ils se seraient mis. En se rangeant pour la liberté de la Grèce, ils donnèrent le branle à tous ceux des Grecs qui ne tenaient pas pour les Mèdes, et l'on peut dire qu'après les dieux, c'est aux Athéniens que la Grèce dut sa délivrance. Même les effroyables prédictions qui leur vinrent de Delphes, et qui étaient bien faites pour les intimider, ne les décidèrent pas à abandonner la Grèce; mais ils demeurèrent fermes, et endurent de soutenir en leur contrée la rencontre des ennemis.

Les Athéniens envoyèrent donc à Delphes pour consulter l'oracle d'Apollon. Les députés, après avoir accompli dans le temple les cérémonies accoutumées, allèrent s'asseoir dans le sanctuaire,

et la pythie , qui se nommait Aristonice , prononça ces paroles : *O malheureux ! pourquoi vous asseoir ? Quittez vos demeures et les hauts sommets de la ville circulaire , fuyez aux extrémités de la terre ; car il ne subsistera ni la terre , ni le corps , ni les pieds , ni les mains , ni rien de ce qui est au centre ; mais tout sera détruit , tout deviendra la proie des flammes et du terrible Mars , monté sur un char syrien . Mainte citadelle sera dévastée , et non pas seulement la vôtre , maint temple d'immortels livré au feu dévorant ; déjà ils dégouttent de sueur et palpitent de crainte . De leurs fâtes élevés découle un sang noir , avant-coureur d'inévitables calamités . Mais sortez du sanctuaire , et à tant de maux opposez votre courage .* A ces mots les députés d'Athènes furent fort affligés ; comme ils se désolaient d'un si funeste présage , Timon fils d'Androbule , un des plus apparens de la ville de Delphes , leur conseilla de prendre en main le rameau des supplians , et d'aller ainsi consulter une seconde fois l'oracle . Les Athéniens suivirent ce conseil , et parlèrent en ces termes : O dieu , donne à notre patrie une réponse plus favorable , eu égard à ces rameaux de supplians que nous portons à la main ; autrement nous ne sortirons point du sanctuaire , mais nous y resterons jusqu'à la mort . — Là-dessus la prophétesse fit cette seconde réponse : *Pallas ne peut , malgré ses instances et sa profonde sagesse , fléchir Jupiter Olympien . A toi , je te dirai de rechef*

*cette parole ferme comme le diamant. Quand tout ce qui habite entre la montagne de Cécrops et les vallons du divin Cithéron sera pris, Jupiter au vaste regard octroie à Minerve que le mur de bois demeure seul à l'abri du ravage, et te préserve toi et tes fils. Mais garde-toi d'attendre la cavalerie, les gens de pied et la nombreuse armée qui vient du continent. Cède et tourne le dos. Un jour viendra où tu pourras faire face. O divine Salamine, tu seras funeste aux enfants des femmes, soit qu'on épande, soit qu'on serre les dons de Cérès.* Les députés ayant mis par écrit cette réponse qui leur parut, comme elle était en effet, plus douce que la première, s'en retournèrent à Athènes. Mais quand ils l'eurent exposée au peuple, diverses opinions s'élevèrent sur la manière de l'interpréter, et entre autres ces deux-ci. Quelques-uns des vieillards disaient que le dieu leur semblait indiquer que la citadelle ne serait pas prise; car autrefois la citadelle d'Athènes était fortifiée d'une palissade, qu'ils présumaient être le mur de bois dont l'oracle parlait. Les autres soutenaient que le dieu désignait les vaisseaux, et ils voulaient qu'on les tint prêts, sans se mettre en peine du reste. Mais ceux-là mêmes qui dans les vaisseaux voyaient le mur de bois, ne savaient comment expliquer les deux derniers vers de la prophétie : *O divine Salamine, que tu seras funeste aux enfants des femmes, soit qu'on épande, soit qu'on serre les dons de Cérès.* Ces

paroles confondaient ceux qui prenaient les vaisseaux pour le mur de bois; car les devins l'entendaient ainsi, disant que les Athéniens seraient vaincus autour de Salamine, s'ils livraient un combat naval. Or il y avait en ce temps à Athènes un homme qui s'était depuis peu élevé jusqu'aux premières dignités. Son nom était Thémistocle, fils de Néoclès. Il soutint que l'interprétation des devins n'était pas du tout véritable. Si ces paroles, dit-il, s'adressaient aux Athéniens, le dieu n'eût pas fait une réponse si douce; il aurait dit : O malheureuse Salamine, et non pas : O divine Salamine, vu que les citoyens devaient périr alentour. Mais c'est aux ennemis que s'adresse cet oracle bien interprété, et non pas aux Athéniens. Il conseilla donc de monter sur les vaisseaux pour combattre, attendu que c'était-là le mur de bois. Après ce discours de Thémistocle, les Athéniens décidèrent de s'en tenir à l'explication qu'il avait donnée, plutôt qu'à celle des devins. Ceux-ci voulaient qu'on ne fit aucuns préparatifs maritimes, ni même la moindre résistance, mais qu'on abandonnât l'Attique pour aller habiter en quelque autre pays. Déjà auparavant un autre avis de Thémistocle avait triomphé fort à propos. Les Athéniens ayant dans leur épargne beaucoup d'argent, étaient sur le point de se partager entre eux, à raison de dix drachmes par tête, les revenus des mines de Laurion; mais Thémistocle leur persuada de renoncer à ce partage, et de

faire construire avec cet argent deux cents navires pour la guerre contre les Éginètes. Ainsi cette guerre sauva la Grèce, en forçant les Athéniens de s'adonner à la marine. Ces vaisseaux ne servirent pas au but pour lequel ils furent construits, mais ils arrivèrent fort à point pour le salut de la Grèce; et comme ils étaient déjà tout prêts, il ne resta plus qu'à en augmenter le nombre. Il fut donc résolu en conséquence de l'oracle que tout le peuple d'Athènes, pour obéir au dieu, monterait sur la flotte, et de concert avec ceux des Grecs qui voudraient se joindre à lui, attendrait l'arrivée de l'ennemi qui menaçait la Grèce. Voilà ce qui se passa dans Athènes à l'occasion des oracles.

Cependant ceux des Grecs qui tenaient pour la bonne cause s'étant réunis en assemblée pour délibérer et se donner la foi, convinrent avant toutes choses de mettre fin aux inimitiés et aux guerres qu'ils avaient entre eux; car il y avait alors quelques guerres engagées, et notamment celle des Athéniens et des Éginètes. Puis, comme ils avaient avis que Xerxès avec son armée était à Sardes, ils décidèrent d'envoyer en Asie des espions pour reconnaître les forces du roi, à Argos des députés pour faire alliance contre le Perse, et d'autres en Sicile auprès de Gélon fils de Dinomène, ainsi qu'à Corcyre et en Crète, pour demander assistance contre les Barbares. Ils voulaient essayer s'il était possible que tout ce qui portait le nom grec se

réunit d'un accord unanime contre l'ennemi commun. Or la puissance de Gélon passait pour être grande et bien au-dessus de tout ce qu'il y avait en Grèce. Cette résolution prise et les inimitiés apaisées, ils envoyèrent premièrement en Asie trois espions. Ceux-ci arrivés à Sardes examinèrent toute l'armée du roi; mais ayant été découverts et appliqués à la torture par les généraux de l'armée, ils furent condamnés à mort. Comme on les menait au supplice, Xerxès en fut informé, et désapprouvant la conduite de ses généraux, il envoya quelques-uns de ses gardes avec ordre, s'ils trouvaient les espions encore en vie, de les amener vers lui. Ils les trouvèrent en effet, et les conduisirent en présence du roi. Xerxès instruit du motif de leur venue, enjoignit à ses gardes de leur faire faire le tour du camp, en leur montrant toute l'armée de pied et toute la cavalerie, et après qu'ils seraient rassasiés de cette vue, de les laisser aller où ils voudraient, sans leur faire aucun mal. En donnant ces ordres le roi ajouta que si les espions eussent péri, les Grecs n'eussent pas été instruits de la grandeur de ses forces, qui surpassaient tout ce qu'on en pouvait dire. Que la mort de trois hommes serait une petite perte pour les ennemis, tandis que par leur retour les Grecs, venant à connaître sa grande puissance, pourraient bien lui faire hommage de leur propre liberté, sans attendre l'arrivée de l'armée, et qu'ainsi l'on n'aurait pas même la peine d'aller à eux. — Cette opi-

nion de Xerxès est conforme à ce qu'il fit en une autre occasion. Étant à Abydos, il vit des bâtimens chargés de blé, qui venaient du Pont-Euxin et qui traversaient l'Hellespont pour se rendre à Égine et au Péloponèse. Ceux qui l'entouraient, apprenant que c'étaient des vaisseaux ennemis, se disposaient à les prendre, et les yeux tournés vers le roi, n'attendaient qu'un signal de sa part. Xerxès leur demanda où allaient ces navires. — Chez tes ennemis, répondirent-ils, ô maître, et ils sont chargés de blé. — Xerxès répliqua : Eh ! n'y allons-nous pas nous-mêmes, pourvus de toutes choses et de blé aussi ? Quel mal nous font-ils donc en nous apportant un surcroît de subsistances ?

C'est ainsi que les espions, après avoir tout vu, furent renvoyés et revinrent en Europe. Cependant les Grecs conjurés contre le Perse avaient, aussitôt après l'envoi des espions, fait partir des députés pour Argos. Or voici comment les Argiens content ce qui les concerne. Ils disent que dès l'origine ils eurent vent des projets du Barbare contre la Grèce, et que prévoyant que les Grecs chercheraient à les attirer dans leur ligue contre le Perse, ils envoyèrent à Delphes consulter le dieu pour savoir ce qu'ils devaient faire, eux à qui les Lacédémoniens et Cléomène fils d'Anaxandride venaient de tuer six mille citoyens. A cette question la pythie répondit en ces termes : *Haï de tes voisins, mais cher aux dieux immortels, demeure sur tes gardes*

*sans avancer l'épieu. Surtout préserve la tête : le chef sauvera le corps.* C'est ainsi que les Argiens rapportent l'oracle qu'ils avaient précédemment reçu. Lors donc que les députés arrivés à Argos se présentèrent au conseil et exposèrent leur charge, les Argiens répondirent qu'ils étaient prêts à faire cela, sous condition que les Lacédémoniens traiteraient avec eux une paix de trente ans, et qu'ils partageraient ensemble le commandement des alliés. Bien que de droit la suprématie leur appartînt tout entière, ils se contenteraient d'en avoir la moitié. — Telle fut la réponse du conseil, quoique l'oracle eût défendu de faire alliance avec les Grecs; mais encore que les Argiens le craignissent, toutefois ils mettaient un grand prix à faire une trêve de trente ans, afin que leurs enfants devinssent des hommes pendant cet intervalle; tandis que s'ils n'avaient pas ce traité, et qu'après leur échec précédent ils vinssent à en essayer un second de la part du Perse, ils avaient à craindre de tomber entièrement sous la domination des Lacédémoniens. A cette proposition du conseil, les Spartiates qui étaient parmi les députés répondirent que pour ce qui était de la trêve, ils en rapporteraient à leurs concitoyens, mais que pour la suprématie, ils avaient ordre de répondre et de dire qu'ils avaient deux rois, au lieu que les Argiens n'en avaient qu'un; qu'il n'était pas possible d'ôter à l'un des deux le commandement, mais que rien ne s'oppo-

sait à ce que le roi d'Argos eût le même droit de suffrage que chacun des rois de Sparte. Sur quoi les Argiens ne pouvant supporter l'ambition des Lacédémoniens, et plutôt que de leur céder, préférant se soumettre aux Barbares, enjoignirent aux députés qu'ils eussent à quitter le territoire d'Argos avant le soleil couché, sinon qu'ils seraient traités en ennemis. C'est ainsi que les Argiens racontent eux-mêmes cette aventure. Il y a une autre version répandue en Grèce, et qui porte que Xerxès envoya un héraut à Argos avant de se mettre en marche pour la Grèce, lequel étant arrivé, parla, dit-on, en ces termes : Hommes Argiens, le roi Xerxès vous dit ces paroles. Nous croyons que Persès, le premier de nos ancêtres, eut pour père Persée fils de Danaë; et pour mère Andromède fille de Céphée. Ainsi nous tirons de vous notre origine, et partant il n'est pas raisonnable ni que nous fassions la guerre à nos pères, ni que pour une cause étrangère vous tourniez vos armes contre nous. Restez plutôt tranquilles en vos demeures; car s'il arrive selon mes vœux, nul ne sera auprès de moi plus grand que vous. — Quoique cela parût aux Argiens être chose de conséquence, ils ne firent sur-le-champ ni promesse ni demande; mais quand les Grecs voulurent se les adjoindre, et que les Lacédémoniens eurent formellement refusé de partager avec eux le commandement, alors ils firent leur demande, afin d'avoir un prétexte

pour rester en repos. Quelques-uns des Grecs ajoutent un trait qui viendrait à l'appui de cette histoire. Bien des années après, disent-ils, il se trouva pour quelque autre objet à Suse ville de Memnon des ambassadeurs d'Athènes, Callias fils d'Hipponique, et d'autres qui étaient montés avec lui. Les Argiens ayant dans le même temps envoyé des députés à Suse, demandèrent à Artaxerxe fils de Xerxès, s'il persistait dans l'amitié qu'ils avaient traitée avec son père, ou s'il les tenait pour ennemis. A quoi le roi Artaxerxe répondit qu'il y persistait sans aucun doute, et qu'il n'y avait pas une ville qu'il estimât plus amie qu'Argos. Au reste je ne saurais dire avec certitude si Xerxès envoya effectivement à Argos le héraut, et si les députés argiens montés à Suse interrogèrent Artaxerxe touchant son amitié; je ne puis dire autre chose que ce que disent les Argiens eux-mêmes. Mais ce que je sais bien, c'est que si tous les hommes apportaient en un même lieu leurs maux domestiques, afin de les échanger contre ceux de leurs voisins, chacun après avoir jeté un coup d'œil sur les maux des autres, se trouverait fort aise de rapporter les siens propres chez lui. Ainsi les Argiens n'agirent pas si mal qu'on pourrait se l'imaginer. Cela soit dit une fois pour toutes. On va même jusqu'à dire que ce furent eux qui appelèrent le Perse en Grèce, après le mauvais succès de leurs armes contre les Lacédémoniens, préférant toute chose au chagrin.

où ils se trouvaient. Voilà ce qu'on met sur le compte des Argiens.

Cependant des ambassadeurs étaient allés en Sicile de la part des alliés trouver Gélon; parmi eux était Syagrius député de Lacédémone. Un des ancêtres de ce Gélon habitait Géla; il était de l'île de Téos, située près du Triopion; mais lorsque les Lindiens de Rhode et Antiphème fondèrent Géla, il ne demeura point en arrière. Par succession de temps ses descendants devinrent prêtres des dieux infernaux, et conservèrent cette charge depuis qu'un de leurs devanciers, nommé Télinès, l'eut acquise, comme je le dirai ci-après. Des hommes de Géla, ayant eu le dessous dans une sédition, s'étaient enfuis dans la ville de Mactorion située au-dessus de Géla. Télinès les ramena dans leur patrie, non point à force d'armes, mais seulement par des sacrifices aux dieux. D'où tenait-il ces sacrifices, ou les découvrit-il lui-même, c'est ce que je ne saurais indiquer. Ainsi donc plein de confiance en leur efficace, il ramena les fugitifs, sous condition que ses descendants seraient prêtres des dieux. Pour moi je m'étonne que Télinès ait exécuté une si grande entreprise; car de telles choses ne sont pas le fait du commun des hommes, elles demandent un esprit supérieur et une force extraordinaire. Or à entendre les habitants de la Sicile, ce Télinès était au contraire homme de cœur lâche et efféminé. Quoi qu'il en soit, il obtint cet

honneur, ainsi que je l'ai dit. A la mort de Cléandre fils de Pantarès, qui eut durant sept ans la domination de Géla, et qui fut tué par un Gélois nommé Sabyllé, l'autorité passa à son frère Hippocrate. Or pendant que celui-ci régnait, Gélon issu de Télinès le prêtre servait avec Énésidème fils de Pataïque et beaucoup d'autres encore en qualité de satellite du tyran. Bientôt son courage lui mérita la charge de capitaine général de toute la cavalerie. En effet dans les guerres qu'Hippocrate avait eues contre ceux de Callipolis, de Naxos, de Zanclé, contre les Léontins, les Syracusains, et beaucoup de Barbares, Gélon s'était signalé par les plus brillants exploits. De toutes les villes que j'ai nommées, aucune excepté Syracuse n'échappa au joug d'Hippocrate. Les Syracusains vaincus en bataille auprès du fleuve Hélore, furent préservés par les Corinthiens et les Corcyréens, qui les remirent en paix avec Hippocrate, sous condition que les Syracusains lui céderaient Camarine, ville qui leur appartenait de toute ancienneté. Lorsque Hippocrate, après un règne de la même durée que celui de son frère Cléandre, vint à mourir sous les murs d'Hybla, dans une guerre qu'il faisait aux Sicules, alors Gélon sous couleur de défendre les fils d'Hippocrate, Euclide et Cléandre, à qui les citoyens ne voulaient plus obéir, défit les Gélois dans un combat, et s'empara de l'autorité, dont il frustra les fils d'Hippocrate. Après ce succès imprévu, comme ceux des

Syracusains qu'on appelle Gamores (*possesseurs des terres*) avaient été chassés par le peuple et par leurs propres esclaves nommés Cillyriens, Gélon les ramena de Casmène à Syracuse, et c'est ce qui lui fut cause de s'emparer de celle-ci. En effet, comme il s'avançait contre elle, le peuple de Syracuse se remit lui et la ville entre ses mains. Devenu maître de Syracuse, Gélon fit moins de compte de la domination de Géla, dont il donna le gouvernement à Hiéron son frère, mais il se mit à corroborer Syracuse qui devint tout pour lui; aussi elle s'accrut incontinent et devint très-florissante. En premier lieu Gélon transporta à Syracuse tous les Camarinéens, leur en donna la bourgeoisie, et rasa la ville de Camarine; puis il fit pour la moitié des habitants de Géla la même chose que pour les Camarinéens. Les Mégariens de Sicile assiégés par lui s'étant rendus à composition, les plus gros personnages de la ville qui étaient ceux qui avaient suscité la guerre, s'attendaient à périr pour cela: Gélon les emmena à Syracuse, et les en fit citoyens. Quant au peuple de Mégare, qui était innocent de cette guerre, et se croyait à l'abri de tout mauvais traitement, il le fit pareillement venir à Syracuse, où il le vendit comme esclave pour être emmené hors de la Sicile. Il fit subir le même sort aux Eubéens de Sicile, qu'il divisa en deux parts comme les Mégariens. Il en usa de la sorte envers les uns et les autres par la raison que le peuple lui parais-

sait un fâcheux surcroît de population. C'est de cette manière que Gélon acquit une très-grande puissance.

Lors donc que les députés des Grecs furent arrivés en Sicile, et eurent reçu audience de Gélon, ils lui dirent : « Les Lacédémoniens, les Athéniens, et leurs alliés, nous ont envoyés afin de te demander aide et assistance contre le Barbare qui menace la Grèce. A coup sûr tu n'ignores pas qu'un Perse qui a joint l'Hellespont et amène de l'orient tout ce qu'il y a de gens de guerre en Asie, est à la veille de fondre sur la Grèce. Tout en prétendant n'en vouloir qu'à Athènes, il a l'intention d'assujétir tous les Grecs. Or tu disposes d'une grande puissance, et tu as une portion notable de la Grèce, puisque tu gouvernes la Sicile. Viens donc à l'aide de ceux qui tiennent pour la liberté de la Grèce, et fais cause commune avec eux. Réunie en un seul tout, la Grèce peut mettre sur pied une grosse armée, et faire tête aux agresseurs. Mais si parmi nous les uns trahissent, les autres refusent leur secours, et que la partie saine de la nation soit faible, il est à redouter que la Grèce entière ne succombe. Car n'espère pas que le Perse, s'il vient à bout de nous vaincre et de nous subjuguier, ne tourne pas ses armes contre toi; avant de l'éprouver, tiens-toi plutôt sur tes gardes. En nous secourant, tu t'aides toi-même, et bonne fin suit d'ordinaire un bon conseil ». — Ainsi parlèrent les députés

de la Grèce; Gélon leur répondit avec vivacité : « Hommes Grecs, c'est par vues ambitieuses que vous êtes venus me proposer alliance contre les Perses. Car vous-mêmes, lorsque naguère, dans mes démêlés avec les Carthaginois, je vous pressai de vous joindre à moi pour combattre une armée barbare, venger Doriée assassiné par les Égestains, et affranchir les places de commerce dont vous tirez grand avantage et grande commodité, vous ne vintes point à mon aide, ni par égard pour moi, ni pour venger le meurtre de Doriée, et il n'a pas dépendu de vous que tout ce pays ne fût au pouvoir des Barbares. Mais heureusement tout nous a succédé à bonne fin. Or à cette heure que la guerre a tourné, et qu'elle est arrivée jusqu'à vous, le nom de Gélon vous revient en mémoire. Toutefois, bien que vous m'ayez fait affront, je ne vous rendrai pas la pareille. Je suis prêt à vous secourir en fournissant deux cents galères, vingt mille hoplites, deux mille chevaux, deux mille archers, deux mille frondeurs, et deux mille cavaliers armés à la légère. Je m'engage de plus à fournir des vivres à toute l'armée des Grecs, tant que durera la guerre. A ces promesses je ne mets qu'une condition, c'est que je serai déclaré général en chef des Grecs contre les Barbares. Autrement je n'irai pas moi-même, et je ne vous enverrai aucun secours ». — Syagrius entendant ces paroles, ne put se contenir, et s'écria : « Certes le descendant de Pélops, Aga-

memnon, serait bien affligé d'apprendre que les Spartiates se sont laissé ravir le commandement par Gélon et les Syracusains. Ne nous parle plus de te céder la suprématie; mais si tu veux aider la Grèce, sache que ce sera sous l'autorité des Lacédémoniens. Si tu prétends n'obéir à personne, nous n'avons que faire de tes secours ». — Gélon voyant que Syagrius allait rompre l'entretien, fit une dernière tentative: « Étranger Spartiate, lui dit-il, des propos injurieux excitent volontiers la colère. Cependant, quoique tu m'aies outragé par ton discours, tu ne me porteras point à mettre à mon tour en oubli la bienséance. Si vous tenez si fort au commandement, il est naturel que j'y tienne encore davantage, étant chef d'une armée et d'une flotte beaucoup plus nombreuse. Mais puisque vous êtes si peu traitables, nous nous relâcherons de nos premières prétentions. Commandez l'armée de terre, pourvu que je commande l'armée de mer; ou si vous aimez mieux commander sur mer, je consens à commander sur terre. Voilà de quoi il vous faut contenter, ou sinon vous priver d'un si puissant allié ». — A cette proposition de Gélon, l'ambassadeur d'Athènes, prévenant celui de Lacédémone, prit la parole en ces termes: « O roi des Syracusains, si la Grèce nous a députés vers toi, ce n'est pas qu'elle eût besoin d'un capitaine, mais de soldats. Pour toi, tu ne te montres pas disposé à envoyer des troupes, à moins que tu n'aies le

commandement de la Grèce, commandement qui te tient fort au cœur. Quand tu as demandé d'avoir l'autorité générale, nous Athéniens nous avons gardé le silence, sachant que le Lacédémonien suffisait à te répondre, soit pour lui, soit pour nous. Mais puisque, après le refus que tu en as éprouvé, tu prétends maintenant commander à la flotte, voici ce que nous avons à te dire. Lors même que les Lacédémoniens te céderaient cette autorité, nous ne le ferions point, car elle nous appartient de droit, du moment qu'ils y renoncent. S'ils veulent commander, nous n'y mettons aucun empêchement; mais nous ne céderons à aucun autre la conduite de l'armée navale. En effet ce serait en vain que nous aurions mis en mer la flotte la plus considérable de tous les Grecs, si Athéniens nous abandonnions à des Syracusains la prééminence, nous qui sommes le peuple le plus ancien, les seuls des Grecs qui n'ayons jamais émigré, nous enfin que le poète Homère a dit avoir envoyé à Troie l'homme le plus entendu à disposer l'ordonnance d'une armée. Aussi n'y a-t-il pour nous aucune honte à tenir ce discours. — « Étranger Athénien, répliqua Gélon, il paraît que vous êtes amplement pourvus de chefs, mais qu'il vous manquera des gens qui leur obéissent. Puis donc que vous ne voulez rien céder, mais tout avoir, que ne vous hâtez-vous de retourner en diligence, et de rapporter à la Grèce que pour elle l'année a perdu

son printemps ». — Par quoi il voulait dire que de même que dans l'année la plus belle saison est le printemps, de même ses troupes auraient été la fleur de l'armée grecque; et il comparait la Grèce privée de son alliance à une année sans printemps.

Après ces pourparlers, les députés de la Grèce se remirent en mer. Cependant Gélon qui craignait que les Grecs ne pussent pas venir au-dessus du Barbare, et qui ne pouvait souffrir, s'il venait dans le Péloponèse, d'être commandé, lui tyran de Sicile, par des Lacédémoniens, abandonna cette voie pour s'attacher à une autre. Sitôt qu'il eut avis que le Perse avait passé l'Hellespont, il envoya à Delphes trois galères à cinquante rames et Cadmus fils de Scythès, de l'île de Cos, avec une bonne somme de deniers et des paroles amicales; il devait attendre l'événement de la guerre, et si le Barbare était victorieux, lui donner l'argent, ainsi que la terre et l'eau de la domination de Gélon; si au contraire c'étaient les Grecs, il devait tout rapporter. Ce Cadmus avant cette époque avait reçu de son père la tyrannie de Cos, laquelle était bien affermie; mais de son propre mouvement, sans qu'aucun danger le menaçât, et par pure justice, il déposa l'autorité entre les mains des citoyens, et s'en fut en Sicile. Là, de concert avec des Samiens, il occupa et habita la ville de Zanclé, celle qui changea son nom en celui de Messène. Ce même Cadmus étant arrivé de cette manière en Sicile, fut envoyé

à Delphes par Gélon qui connaissait sa parfaite probité en toutes choses; et entre autres preuves qu'il laissa de son intégrité celle-ci n'est pas la moindre. Maître de grandes richesses que lui avait confiées Gélon, et pouvant les garder pour lui, il ne le fit pas, mais sitôt que les Grecs eurent gagné la bataille navale, et que Xerxès s'en fut allé fuyant, Cadmus de son côté revint en Sicile, rapportant tout l'argent.

Les habitants de la Sicile disent encore que Gélon, quoiqu'il dût être sous les ordres des Lacédémoniens, n'eût cependant pas laissé de venir au secours de la Grèce, si dans le même temps Térille fils de Crinippe, tyran d'Himère, qui en avait été chassé par Théron fils d'Énésidème, souverain d'Aggrigente, n'eût pas appelé en Sicile une armée de trois cent mille combattants, Phéniciens, Libyens, Ibériens, Ligyens, Hélicyziens, Sardoniens, et Cyrniens, sous la conduite d'Amilcar fils d'Annon, roi de Carthage. Térille l'induisit à attaquer la Sicile en considération de l'hospitalité qui l'unissait à lui, et des instances d'Anaxilas fils de Crétiņas, tyran de Rhége, qui avait donné ses enfants en otages à Amilcar, afin de l'engager à secourir son beau-père; en effet Anaxilas avait épousé une fille de Térille, nommée Cydippe. A raison de quoi Gélon s'était vu hors d'état de secourir les Grecs, et avait envoyé l'argent à Delphes. Ils ajoutent que la victoire remportée en Sicile par Gélon et

Théron sur Amilcar et les Carthaginois, eut lieu le même jour que celle des Grecs sur les Perses à Salamine. Cet Amilcar, qui était Carthaginois par son père, mais Syracusain du côté de sa mère, était devenu roi de Carthage à cause de sa valeur. Dès que la bataille fut engagée, et qu'il vit les siens avoir le dessous, il disparut, dit-on, sans qu'on l'ait jamais retrouvé sur terre ni vivant ni mort, et quoique Gélon eût tout fait pour le découvrir. A ce sujet les Carthaginois eux-mêmes font un récit qui est fort vraisemblable. Ils disent que le combat des Barbares contre les Grecs en Sicile commença à la pointe du jour et se prolongea jusqu'au soir. Que pendant ce temps Amilcar était resté au camp, où il offrait des sacrifices et consultait les victimes en faisant des holocaustes sur un grand bûcher. Mais que voyant la déroute de son armée, au moment où il répandait les libations, il se lança lui-même dans le feu, et disparut au milieu des flammes. Du reste qu'Amilcar ait fini d'une manière ou de l'autre, suivant le récit des Carthaginois ou celui des Syracusains, il n'en est pas moins vrai que les Carthaginois lui font des sacrifices, et lui ont élevé des monuments dans toutes leurs colonies, et le plus grand de tous à Carthage.

Voilà ce qui se passa en Sicile. En partant de cette île, les députés étant passés chez les Corcyréens pour leur demander assistance, leur tinrent le même langage qu'à Gélon. Les Corcyréens pro-

mirent sur l'heure d'envoyer des secours, disant qu'ils ne pouvaient voir d'un œil indifférent périr la Grèce; que si elle venait à succomber, ils n'avaient autre chose à attendre eux-mêmes que d'être esclaves au premier jour; qu'aussi prendraient-ils de tout leur pouvoir sa défense. Cette réponse était belle en apparence; mais quand ce vint au fait et au prendre, comme ils avaient d'autres pensées, ils armèrent soixante vaisseaux, ne partirent qu'à grand'peine, et lorsqu'ils eurent joint la côte du Péloponèse, ils s'arrêtèrent aux environs de Pylos et de Ténare en Laconie, afin d'attendre aussi l'événement de la guerre. Ils étaient loin de prévoir que les Grecs auraient le dessus; ils pensaient au contraire que le Perse bien supérieur en forces subjuguerait toute la Grèce. Ils agirent donc de la sorte, afin de pouvoir dire à Xerxès: O roi, bien que sollicités par les Grecs de les aider en cette guerre, nous qui ne sommes pas les moins puissants, et dont la marine n'eût pas été la moindre, mais au contraire la plus forte après celle des Athéniens, nous n'avons pas voulu te venir à l'encontre, ni faire aucune chose qui fût loin de ton cœur.—Ils espéraient à la faveur de ce langage être mieux traités que les autres, et il me paraît vraisemblable qu'il en eût été ainsi. A l'égard des Grecs, ils avaient une excuse toute prête, dont ils usèrent en effet. Lorsque ceux-ci leur firent des reproches sur ce qu'ils n'étaient pas venus à leur

secours, ils répondirent qu'ils avaient mis en mer soixante galères, mais que n'ayant pu doubler le Malée à raison des vents étésiens, ils n'étaient pas arrivés à Salamine, et sans qu'il y eût de leur faute, ne s'étaient pas trouvés au combat naval. C'est ainsi qu'ils leur donnèrent le change.

Pour les Crétois, quand ceux des Grecs qui en avaient charge leur furent venus demander secours, ils dépêchèrent en commun des délégués en la ville de Delphes, afin d'apprendre de l'oracle s'il leur était avantageux de secourir la Grèce. La pythie leur répondit: *O insensés ! vous vous plaignez de toutes les larmes que Minos en sa colère vous fit verser pour avoir pris la défense de Ménélas, et aidé les Grecs à venger une femme grecque enlevée par un Barbare, tandis qu'eux au contraire ne vous aidèrent point à venger Minos mis à mort à Camique.* Ce que les Crétois ayant entendu s'abstinrent d'envoyer le secours demandé. L'histoire porte que Minos cherchant Dédale arriva dans la Sicanie, aujourd'hui la Sicile, et qu'il y mourut de mort violente. Quelque temps après, les Crétois à l'instigation du dieu s'en vinrent tous, à part les Polichnites et les Présiens, avec une grande flotte en Sicile, où ils assiégèrent durant cinq ans la ville de Camique, la même que tenaient de mon temps les Agrigentins. A la fin ne pouvant ni la prendre ni séjourner davantage, attendu qu'ils étaient en proie à la famine, ils levèrent le siège et partirent.

Mais parvenus dans les parages d'Iapygie, ils furent assaillis par une violente tempête qui les rejeta contre la terre, où leurs vaisseaux s'étant brisés, et n'ayant plus moyen de retourner en Crète, ils demeurèrent en cet endroit, où ils bâtirent la ville d'Hyrie, changèrent leur nom de Crétois en celui d'Iapyges Messapiens, et d'insulaires qu'ils étaient devinrent habitants de la terre-ferme. De cette ville d'Hyrie il sortit d'autres colonies, que dans la suite les Tarentins entreprirent de renverser; mais ils essayèrent une grande défaite, tellement qu'il n'est point de mémoire que jamais il ait péri tant de Grecs en une seule action. Les Rhégiens, que Miccythus fils de Chérus avait forcés à venir au secours de Tarente, laissèrent sur la place trois mille de leurs citoyens. Quant aux Tarentins, on ne sait pas au juste le nombre de leurs morts. Ce Miccythus était valet d'Anaxilas qui l'avait laissé pour gouverneur de Rhége. C'est lui qui, chassé de cette ville, vint habiter à Tégée en Arcadie, et dédia dans Olympie cette grande quantité de statues qu'on y voit. Or donc, pour reprendre le fil de mon discours, si l'on en croit les Présiens, après que la Crète eut été rendue toute déserte, il vint s'y établir divers peuples, et principalement des Grecs. La troisième génération après la mort de Minos, eut lieu la guerre de Troie, dans laquelle les Crétois ne se montrèrent pas les moins ardents à poursuivre la vengeance de Ménélas. A l'occasion de quoi,

lorsqu'ils furent de retour en Crète, la peste et la famine se mirent parmi eux et leurs troupeaux, de sorte que la Crète étant devenue de rechef toute dépeuplée, demeura finalement à ceux qui survécurent et aux Crétois qui l'habitent encore aujourd'hui. Ce que la pythie leur ayant remis en mémoire, les détourna du dessein de prêter secours aux Grecs.

Les Thessaliens ne prirent d'abord le parti des Mèdes que par nécessité, comme ils firent bien voir qu'ils ne se plaisaient pas aux menées des Alévades. En effet sitôt qu'ils eurent avis que le Perse était près de passer en Europe, ils dépêchèrent des envoyés à l'isthme où s'étaient réunis les députés des villes qui tenaient pour la bonne cause, et quand ils furent arrivés, ils parlèrent en ces termes : « Hommes Grecs, il faut garder le pas du mont Olympe, afin que la Thessalie et toute la Grèce soient à l'abri de la guerre. Nous sommes prêts à le garder avec vous; mais il vous faut envoyer une grande puissance, autrement sachez que nous ferons appointement avec le Perse. Car il ne serait pas juste qu'étant placés si fort en avant de la Grèce, nous périssions seuls pour vous. Si vous ne voulez pas nous secourir, vous ne pouvez user envers nous d'aucune contrainte, car la contrainte ne peut rien contre l'impuissance, et ce sera à nous de chercher quelque moyen de salut ». Ainsi parlèrent les Thessaliens; sur quoi les Grecs décidèrent d'en-

voyer par mer en Thessalie des gens de pied , pour défendre le passage. Dès que cette armée fut réunie, elle mit à la voile , et traversant l'Éuripe, alla prendre terre à Alos en Achaïe, où elle laissa ses vaisseaux. De là faisant route à travers la Thessalie, elle gagna Tempé, où est le passage qui de la Basse-Macédoine conduit en Thessalie, le long du fleuve Pénée, entre le mont Olympe et l'Ossa. C'est là que les Grecs se campèrent au nombre de dix mille hoplites, et la cavalerie thessalienne se joignit à eux. Le chef des Lacédémoniens était Événète fils de Caranus, qui avait été pris parmi les Polémarques, encore qu'il ne fût pas du sang royal; et celui des Athéniens était Thémistocle fils de Néoclès. Mais ils ne demeurèrent que peu de jours en ces lieux; car des envoyés d'Alexandre fils d'Amintas le Macédonien vinrent leur conseiller de se tirer en arrière, et de ne pas attendre dans le passage d'être écrasés par l'armée qui s'avavançait. En même temps ils leur disaient le nombre des hommes et des vaisseaux. Cet avis leur ayant paru salutaire, et dicté par la bienveillance du Macédonien, ils le suivirent. Quant à moi, je pense que ce qui les décida ce fut l'effroi où ils entrèrent en apprenant qu'il y avait un autre chemin pour pénétrer en Thessalie, en passant par la Haute-Macédoine, à travers le pays des Perrhèbes et par la ville de Gonnus, ce qui fut en effet la route que prit l'armée des Perses. Les Grecs étant donc redescendus à leurs vaisseaux,

s'en retournèrent à l'isthme. Telle fut l'expédition de Thessalie, qui eut lieu dans le même temps que le roi se disposait à passer d'Asie en Europe, alors même qu'il était à Abydos. Les Thessaliens dépourvus d'alliés, se tournèrent avec empressement et sans plus d'hésitation du côté des Mèdes, et rendirent les plus grands services à l'armée du roi.

Cependant les Grecs de retour à l'isthme tinrent conseil sur le message d'Alexandre, pour savoir de quelle manière ils devaient faire la guerre et en quels lieux. L'avis qui l'emporta fut de garder le pas des Thermopyles, qui paraissait plus étroit que celui de Thessalie, et aussi plus près de chez eux. Quant au sentier par lequel furent pris ceux des Grecs qui périrent en ce passage, ils ne savaient pas seulement qu'il existât, jusqu'à ce qu'arrivés sur les lieux mêmes ils l'apprirent de ceux de Trachis. Il fut donc résolu qu'on garderait les Thermopyles, afin d'empêcher le Barbare de pénétrer dans la Grèce, et qu'en même temps l'armée navale cinglerait à l'Artémision dans la terre d'Hestiee; car entre ces deux endroits il n'y a qu'une courte distance, de sorte qu'on peut aisément s'entre-donner nouvelles de ce qui se passe dans l'un et dans l'autre. Au surplus voici quelle est la situation de ces lieux. L'Artémision, partant de la mer large de Thrace, se resserre petit à petit de manière à former un étroit canal entre l'île de Sciathos et le continent de la Magnésie. A ce détroit fait suite le

rivage d'Artémision en Eubée, sur lequel s'élève un temple de Diane. Quant au défilé qui de Trachis donne entrée dans la Grèce, il n'a pas plus d'un demi-plèthre (50 *pieds*) de largeur. Ce n'est pas même aux Thermopyles qu'il est le plus étroit, car il l'est encore davantage devant et derrière ce passage; en effet près d'Alpènes qui est derrière il n'y a d'espace que pour un char, et en avant sur la rivière de Phénix joignant la ville d'Anthéla, un autre passage pour un seul char. D'ailleurs les Thermopyles ont au couchant une montagne inaccessible, coupée à pic et très-élevée, qui s'étend jusqu'à l'Œta, et au levant la mer et des bas-fonds. Dans le défilé même sont des bains chauds, que les gens du pays appellent *Étuves*, près desquels est un autel consacré à Hercule. Jadis la route était fermée d'un mur, où était une porte. C'étaient les Phocéens qui l'avaient construit par la crainte qu'ils eurent, lorsque les Thessaliens sortis de Thesprotie vinrent habiter en la terre d'Éolide qu'ils possèdent encore aujourd'hui, et tentèrent de subjuguier les Phocéens eux-mêmes. C'est alors que ceux-ci bâtirent ce mur pour leur défense; ils lâchèrent aussi les sources chaudes sur le chemin pour qu'il se remplit de fondrières, essayant et pratiquant toutes choses afin d'empêcher les Thessaliens d'envahir leur pays. Pour lors ce mur, étant construit de vieille date, était en grande partie tombé de vétusté; mais les Grecs jugèrent

à propos de le relever, et de s'opposer en cet endroit à l'invasion des Barbares. Tout près de la route est un village nommé Alpènes, d'où les Grecs comptaient tirer leurs subsistances. Ainsi donc ces lieux leur paraissaient fort commodes, de sorte qu'après avoir tout considéré, et fait réflexion que les Barbares ne pourraient faire usage ni de leur multitude ni de leur cavalerie, ils résolurent d'y attendre l'armée qui s'en venait contre la Grèce; et dès qu'ils eurent avis que le Perse était en Piérie, ils quittèrent l'isthme pour se rendre les uns à pied aux Thermopyles, les autres par mer à l'Artémision.

Tandis que les Grecs se rendaient ainsi en diligence au poste qui leur était assigné, les Delphiens épouvantés pour eux et pour la Grèce, avaient recours à l'oracle du dieu. Il leur fut répondu d'adresser des vœux aux vents, parce que la Grèce n'aurait pas de meilleurs auxiliaires. Aussitôt que les Delphiens eurent reçu cet oracle, ils le communiquèrent à ceux des Grecs qui voulaient être libres, et par cet avis donné alors qu'on était dans le plus grand effroi du Barbare, ils méritèrent une reconnaissance éternelle. Ensuite ils dressèrent un autel aux vents à Thya, où se trouve le pourpris de Thya fille de Céphise, de laquelle ce lieu a tiré son nom, et ils leur offrirent des sacrifices. C'est par suite de cet oracle que les Delphiens font encore aujourd'hui des sacrifices aux vents.

Cependant l'armée navale de Xerxès au départ de la ville de Therme envoya dix des meilleurs navires en droite ligne vers l'île de Sciathos, où était une garde avancée de trois vaisseaux grecs, dont un de Trézène, un d'Égine, et un d'Athènes. Ceux-ci n'eurent pas plus tôt aperçu les Barbares qu'ils se mirent en fuite. Les Barbares leur donnèrent la chasse, et prirent incontinent le vaisseau de Trézène, qui était commandé par Praxinus. Ensuite ils firent monter sur la proue le plus bel homme de l'équipage, et l'égorchèrent, prenant à bon augure de traiter ainsi le premier et le plus beau des Grecs tombé entre leurs mains. Celui qui fut immolé de la sorte s'appelait Léon (*lion*), et ce fut peut-être à son nom qu'il dut sa mésaventure. Le vaisseau d'Égine, commandé par Ésonide, leur donna plus de peine, à cause de Pythéas fils d'Ischénoüs qui se trouvait dedans, et qui en ce jour montra la plus grande vaillance. Bien que le vaisseau fût pris, il ne laissa pas de faire ferme et de combattre, jusqu'à ce qu'étant tout tailladé il tombât; mais comme il avait encore un souffle, les Perses embarqués sur les vaisseaux firent tout leur possible pour lui conserver la vie à raison de sa valeur; ils pansèrent ses blessures avec de la myrrhe, les lièrent avec des bandelettes de byssus, en prirent toute espèce de soins, et quand ils furent de retour au camp, ils le montrèrent comme une merveille à toute l'armée, tandis qu'ils traitèrent en esclaves

les autres prisonniers qu'ils avaient faits dans ce vaisseau. Ainsi furent pris ces deux navires : le troisième, qui avait pour capitaine Phormos l'Athénien, alla dans sa fuite s'échouer à l'embouchure du Pénée. Le bâtiment tomba au pouvoir des Barbares, mais non pas les hommes qui le montaient ; car sitôt qu'ils eurent échoué leur vaisseau, les Athéniens sautèrent au rivage, et traversant la Thessalie, ils regagnèrent Athènes. Les Grecs qui étaient à l'Artémision furent instruits de cette aventure par les signaux allumés à Sciathos. Épouvantés à cette nouvelle, ils se retirèrent de l'Artémision à Chalcis, afin de garder l'Euripe, après avoir laissé des gens pour faire le guet sur les hauteurs de l'Eubée. Des dix vaisseaux barbares, trois poussèrent jusqu'à l'écueil appelé Myrmex, qui est entre Sciathos et la Magnésie ; ils avaient apporté une colonne de pierre qu'ils élevèrent sur cet écueil. Ensuite, rien ne s'opposant plus à leur navigation, les Barbares avec tous leurs vaisseaux levèrent l'ancre de la ville de Therme, onze jours après que le roi en fut parti. Or cet écueil, situé au beau milieu du passage, leur avait été signalé par Pammon de Scyros. Après avoir vogué tout le jour, ils joignirent la terre de Magnésie au Sépias et au rivage qui s'étend entre la ville de Casthanée et ce promontoire.

Jusqu'à cet endroit et aux Thermopyles, l'armée n'avait encore éprouvé aucun échec, et la multitude

qui la composait à cette époque montait au nombre que je vais indiquer par calcul approximatif. Il était parti d'Asie 1,207 vaisseaux, dans lesquels étaient 241,400 hommes fournis d'origine par les diverses nations, à raison de deux cents hommes par vaisseau; à quoi il faut ajouter les trente combattants Perses, Mèdes ou Saces, embarqués sur chaque navire en sus de l'équipage particulier; cette nouvelle troupe formait 36,210 hommes. Ajoutez encore à ce nombre et au précédent ceux des galiotes à cinquante rames, que je mets, l'un portant l'autre, à quatre-vingts hommes; or ces bâtimens, comme je l'ai dit ci-dessus, avaient été ramassés au nombre de trois mille : cela ferait donc 240,000 hommes. Telle était la marine de l'Asie, qui se montait en somme à 517,640 hommes d'équipage. L'armée de terre comptait 1,700,000 gens de pied et 80,000 chevaux, non compris les chameaux conduits par les Arabes et les chars montés par les Libyens, ce qui ne faisait pas moins de 20,000 hommes. Mettant donc ensemble la multitude de l'armée navale et celle de l'armée de terre, on trouve 2,317,610. Tel était le nombre de l'armée tirée de l'Asie même, sans compter les valets qui suivaient, les barques qui portaient des vivres, et les gens qui étaient dedans. A quoi il faut encore joindre la multitude amenée de l'Europe, que j'évaluerai par approximation. Les Grecs de la Thrace et des îles adjacentes à la Thrace avaient fourni

cent vingt vaisseaux, ce qui fait 24,000 hommes. Quant aux troupes de terre fournies par les Thraces, les Péoniens, les Éordes, les Bottiéens, la nation Chalcidique, les Bryges, les Piériens, les Macédoniens, les Perrhèbes, les Éniens, les Dolopes, les Magnètes, les Achéens, et tous ceux qui habitent les rivages de la Thrace, j'estime que ces nations avaient fourni 300,000 combattants. Tous ces milliers ajoutés à ceux de l'Asie, il se trouve que la somme totale des hommes de guerre s'élevait à 2,641,610. Et encore que les hommes de guerre fussent en si grand nombre, néanmoins j'estime que les valets qui les suivaient, les gens qui étaient dans les bateaux portant les subsistances, et dans toutes les autres embarcations qui voguaient à la suite de l'armée, ne leur étaient pas inférieurs en multitude, si même ils ne les surpassaient. Mais je mets qu'il n'y en eût pas plus d'un côté que de l'autre, et qu'ils fussent en nombre pareil aux gens de guerre, cela fait encore une fois autant de milliers. Ainsi donc l'armée de Xerxès fils de Darius, quand elle arriva au Sépias et aux Thermopyles, se montait, tout compris, à 5,283,220 hommes. Quant aux femmes cuisinières ou esclaves et aux eunuques, personne n'en saurait dire le nombre exact, non plus que des bêtes de trait ou de somme, et des chiens indiens que les soldats menaient avec eux. Ce n'est donc pas merveille si le courant de certains fleuves vint à leur faillir; je m'étonne bien

davantage qu'il y ait eu des vivres en suffisance pour tant et tant de milliers d'hommes. Car à ne compter par tête qu'un chénice de froment par jour, il s'en consommait journellement 110,340 boisseaux, non compris ce qu'il en fallait pour les femmes, les eunuques, les bêtes de charge et les chiens. Or parmi toute cette multitude d'hommes, il n'y en avait pas un qui, pour sa taille et bonne mine, parût plus digne que Xerxès de cette grande autorité.

Lorsque l'armée navale, après son départ de Therme, eut pris terre au rivage de la Magnésie qui est entre la ville de Casthanée et la côte de Sépias, les premiers vaisseaux furent tirés à terre, et comme le rivage n'était pas assez grand, les autres restèrent sur leurs ancres, rangés derrière les premiers, sur huit de hauteur et la proue tournée à la mer. C'est ainsi qu'ils passèrent la nuit. A l'aube du jour, après un temps serein et calme, la mer grossit, et il se leva une grande tempête par un vent d'est impétueux, que les habitants de ces contrées appellent Hellespontias. Ceux qui prirent garde que le vent s'enflait, et à qui le permettait le mouillage, prévinrent la tourmente, et se sauvèrent eux et leurs vaisseaux. Mais tous ceux qui furent surpris en mer furent jetés les uns vers les endroits dits *les Fours*, dans le Pélion, d'autres au rivage, d'autres allèrent se briser contre le Sépias, d'autres enfin furent poussés vers la ville de Mclibée ou

celle de Casthanée, tant était grand l'effort de la tempête. On dit que les Athéniens avaient invoqué Borée d'après un oracle, autre que celui que j'ai cité, et qui portait d'appeler en aide leur beau-frère. Or Borée, selon la tradition des Grecs, a pour femme une Athénienne, Orithye fille d'Érechthée. En vertu de cette parenté, les Athéniens, à ce qu'on dit, estimèrent que ce beau-frère était Borée, et sitôt qu'ils eurent appris, à Chalcis en Eubée, que la tempête allait croissant, ou même auparavant encore, ils firent un sacrifice et des invocations à Borée et à Orithye, afin qu'ils prissent leur défense en détruisant les vaisseaux des Barbares, comme jadis à l'Athos. Si ce fut pour ce motif que Borée assaillit les Barbares en rade, c'est ce que je ne saurais affirmer; toujours est-il que les Athéniens attestent qu'une autre fois déjà Borée les avait secourus, comme il fit en cette occurrence. Aussi dès qu'ils furent de retour, ils érigèrent à Borée un temple sur la rive de l'Illissus. En ce désastre ceux qui mettent le plus bas la perte des Barbares disent qu'il périt quatre cents vaisseaux et une infinité d'hommes et de richesses; en sorte que ce naufrage fut grandement profitable à Aminoclès, fils de Cratinus, homme de Magnésie qui possédait des terres aux environs du Sépias. Quelque temps après il ramassa beaucoup de vases d'or et d'argent jetés par les flots sur le rivage; il trouva les trésors des Perses, et s'appropriâ des

sommes d'or incalculables. Aussi par ces trouvailles cet homme devint-il puissamment riche; mais avec tout cela il n'était pas heureux, car il avait été lui-même affligé par le trépas prématuré d'un fils. Quant aux galiotes portant les vivres et aux autres embarcations qui périrent en la tourmente, on n'en sait pas le nombre; mais ce qui est certain, c'est que les généraux de l'armée navale, craignant d'être attaqués par les Thessaliens, entourèrent leur camp d'une haute palissade faite avec des débris de vaisseaux. La tempête dura trois jours. Enfin les mages ayant immolé des victimes au vent, pratiqué certains exorcismes, et de plus sacrifié à Thétis et aux Néréides, parvinrent le quatrième jour à faire cesser l'orage, à moins qu'on ne veuille dire qu'il s'apaisa de lui-même. Ils sacrifièrent à Thétis, parce qu'ils apprirent des Ioniens qu'elle avait été ravie en ce lieu par Pélée, et que toute la côte de Sépias était consacrée à elle et aux autres Néréides. Quoi qu'il en soit, l'orage cessa le quatrième jour. Cependant ceux qui faisaient le guet sur les hauteurs de l'Eubée en descendirent deux jours après que la tempête eut commencé, et donnèrent avis aux Grecs de ce naufrage. A cette nouvelle ceux-ci firent des vœux et des libations à Neptune Sauveur, et retournèrent en diligence à l'Artémision, espérant n'avoir plus affaire qu'à un petit nombre de navires. C'est ainsi qu'ils vinrent de rechef se camper à l'Artémision,

et depuis cette époque, on a conservé à Neptune le surnom de Sauveur.

Dès que le vent fut calmé et la vague apaisée, les Barbares, après avoir tiré leurs vaisseaux à la mer, cinglèrent au long de la terre-ferme, et quand ils eurent doublé la pointe de Magnésie, ils voguèrent en droite ligne dans le golfe qui mène à Pagase. En ce golfe de Magnésie est un endroit où l'on dit qu'Hercule, étant sorti de l'Argo pour chercher de l'eau, fut abandonné par Jason et ses compagnons qui allaient à Éa en Colchide à la conquête de la toison d'or, et qui voulaient remettre en mer aussitôt après avoir fait leur provision d'eau; à l'occasion de quoi ce lieu a reçu le nom d'Aphètes (*point de départ*). C'est là que la flotte de Xerxès se mit en rade. Quinze de ses vaisseaux, étant restés fort en arrière, perdirent la route, et apercevant les bâtimens grecs à l'Artémision, les Barbares crurent que c'étaient des leurs, en sorte qu'ils vinrent donner au beau milieu des ennemis. Ces quinze vaisseaux avaient pour chef Sandocès fils de Thamasius, gouverneur de Cymé en Éolide. C'est le même Sandocès que le roi Darius avait anciennement fait prendre et mettre en croix, parce qu'étant un des juges royaux, il avait rendu pour de l'argent une sentence inique. Mais quand il fut suspendu à la croix, Darius fit réflexion que le bien que Sandocès avait fait à la maison du roi surpassait sa faute; jugeant donc

avoir agi avec plus de hâte que de sagesse, il le fit détacher. C'est ainsi que Sandocès trouva grâce devant le roi Darius, et conserva sa vie; mais pour cette fois étant tombé entre les mains des Grecs il n'en fut pas quitte à si bon compte, car ceux-ci ne les virent pas plus tôt approcher que, reconnaissant leur faute, ils allèrent à leur rencontre, et s'en emparèrent aisément. Dans l'un de ces navires fut pris Aridolis tyran d'Alabande en Carie; dans un autre, le général des Paphiens Penthyle fils de Démonoüs, qui avait amené douze vaisseaux de Paphos, mais qui en ayant perdu onze dans la tempête de Sépias, fut pris avec le dernier en faisant voile vers l'Artémision. Les Grecs, après s'être enquis auprès d'eux de ce qu'ils voulaient savoir de l'armée de Xerxès, les envoyèrent chargés de fers à l'isthme.

Cependant l'armée navale des Barbares, excepté les quinze vaisseaux dont j'ai dit que Sandocès était chef, arriva aux Aphètes. Xerxès et l'armée de terre avaient fait route à travers la Thessalie et l'Achaïe, et étaient entrés depuis trois jours déjà chez les Maliens. En Thessalie il fit lutter de vitesse sa cavalerie contre celle des Thessaliens, qu'on lui avait dit être la meilleure de la Grèce, et dans cette épreuve les chevaux grecs furent inférieurs de beaucoup. De tous les fleuves de Thessalie le seul que l'armée avait tari pour se désaltérer avait été l'Onochonus; mais de ceux qui coulent en

Achaïe, il n'y en eut pas un, non pas même le plus grand de tous, l'Apidanus, qui pût suffire, si ce n'est faiblement.

Lorsque Xerxès fut arrivé à Alos en Achaïe, les guides de la route voulant lui tout expliquer, lui racontèrent une tradition locale, au sujet du temple de Jupiter Laphystien. Athamas fils d'Éolus avait, lui dirent-ils, tramé avec Ino la mort de Phrixus. Depuis, en vertu d'un oracle, les Achéens ont imposé pour peine aux descendants d'Athamas, que l'aîné de cette famille ne pourrait entrer dans le prytanée, qu'eux-mêmes appellent *léiton*. Les Achéens veillent à l'exécution de cette ordonnance; et s'il arrive à cet homme d'entrer au prytanée, il n'y a pas moyen qu'il en sorte, sinon pour être immolé. En conséquence plusieurs de ceux qui étaient ainsi destinés à périr avaient pris peur, et s'étaient enfuis dans une autre contrée. Mais quel que fût l'espace de temps qu'ils eussent laissé écouler, s'ils revenaient et qu'ils fussent pris mettant le pied au prytanée, on les immolait tout couverts de guirlandes, et conduits en grande pompe. La même condition était appliquée aux descendants de Cytissore fils de Phrixus, parce qu'au moment où les Achéens, pour purifier leur pays d'après l'oracle, se disposaient à immoler Athamas fils d'Éolus, ce Cytissore, qui arrivait d'Éa en Colchide, l'avait délivré de leurs mains, et attiré par là sur toute sa race le tourroux du dieu. Sur ce récit, dès que

Xerxès fut près du bocage, il s'abstint d'y entrer, l'interdit à toute son armée, et vénéra pareillement le pourpris et la maison d'Athamas.

Voilà ce qui se passa en Thessalie et en Achaïe. De là Xerxès gagna le pays des Maliens, situé le long d'un golfe de la mer où il y a flux et reflux chaque jour. Au fond de ce golfe est une plaine, ici large, là fort étroite, et tout alentour s'élèvent des monts impraticables, nommés Roches Trachiniennes, qui enferment le pays des Maliens. La première ville qu'on rencontre au bord du golfe en venant d'Achaïe est celle d'Anticyre, près de laquelle le fleuve Sperchius, qui prend sa source chez les Éniens, se décharge à la mer. Environ vingt stades plus loin est un autre fleuve, qui porte le nom de Dyras, et qui, dit-on, sortit de terre pour soulager Hercule consumé par le feu. Après vingt autres stades, on trouve un troisième fleuve appelé Mélas. La ville de Trachis n'en est distante que de cinq stades. Cette ville est bâtie à l'endroit le plus large qui soit là, entre les montagnes et la mer, car il y a 22,000 plèthres de plaine. La montagne qui enferme le territoire de Trachis forme, au midi de cette ville, une gorge d'où descend le fleuve Asope, qui suit le pied de la montagne. Enfin il y a une autre rivière nommée Phénix, qui est petite et coule au midi de l'Asope, où elle se jette en sortant des montagnes. C'est près du fleuve Phénix que le défilé est le plus étroit, car il n'a d'espace que

pour laisser passer un char. A partir du Phénix, on compte quinze stades jusqu'aux Thermopyles. Dans cet intervalle est un village, nommé Anthéla, près duquel coule l'Asope avant de se rendre à la mer, et alentour est une petite plaine, où l'on voit le temple de Cérés Amphictyonique, les sièges des Amphictyons, et le temple d'Amphictyon lui-même. Le roi Xerxès s'alla loger en la Trachinie au pays des Maliens, tandis que les Grecs campaient dans le passage à l'endroit appelé Thermopyles par la plupart d'entre eux, et Pyles par ceux du voisinage. Telle était la position des deux armées. Xerxès tenait tout ce qui est au septentrion jusqu'à Trachis, et les Grecs toute la partie du continent qui est située au midi.

Ceux des Grecs qui attendaient le Perse en ce lieu étaient trois cents Spartiates hoplites, cinq cents Tégéates et autant de Mantinéens, cent vingt d'Orchomène en Arcadie, mille du reste de l'Arcadie, quatre cents de Corinthe, deux cents de Phlionte, quatre-vingts de Mycènes. C'était là tout ce qui était venu du Péloponèse. D'entre les Béotiens il y avait sept cents Thespiens et quatre cents Thébains. Outre cela étaient venus comme auxiliaires les Locriens Opontiens en corps de nation, ainsi que mille Phocéens. Les Grecs les avaient appelés à leur aide, leur faisant dire par envoyés qu'ils venaient comme avant-coureurs des autres en attendant de jour en jour le reste des alliés; que

la mer se trouvait en état de défense, étant gardée par les Athéniens, les Éginètes, et autres peuples chargés de fournir des vaisseaux; qu'enfin ils n'avaient pas de quoi s'effrayer pour eux-mêmes, attendu que ce n'était pas un dieu qui menaçait la Grèce, mais un simple homme, et que jamais mortel n'avait été ni ne serait exempt de tout mal dès sa naissance, qu'au contraire les plus grands étaient sujets aux plus grands maux; qu'il était donc à présumer que celui qui s'avançait contre eux, étant mortel, serait déçu dans son attente. — Les Phocéens et les Locriens furent persuadés par ce langage, et se rendirent en armes à Trachis. Les troupes de chaque ville avaient leurs chefs particuliers, mais celui qui était en la plus grande considération, et qui avait la conduite de toute l'armée, était le Lacédémonien Léonidas fils d'Anaxandride, fils de Léon, fils d'Eurycratidas, fils d'Anaxandre, fils d'Eurycrate, fils de Polydore, fils d'Alcamène, fils de Télècle, fils d'Archélas, fils d'Agésilas, fils de Dorysse, fils de Léobotas, fils d'Échestratè, fils d'Agis, fils d'Eurysthène, fils d'Aristodème, fils d'Aristomaque, fils de Cléodée, fils d'Hyllus, fils d'Hercule. Il avait acquis la royauté de Sparte par une circonstance inopinée. En effet, comme il avait deux frères plus âgés que lui, Cléomène et Doriée, il avait quitté toute idée de royauté. Mais Cléomène étant mort sans postérité masculine, et Doriée n'étant plus, car il avait péri en Sicile, la royauté

revint à Léonidas, et parce qu'il était l'ainé de Cléombrote (celui-ci était le plus jeune des fils d'Anaxandride), et parce qu'il avait épousé la fille de Cléomène. C'est lui qui se rendit alors aux Thermopyles avec les trois cents qu'il avait choisis, tous hommes faits et qui avaient des enfants. Il prit également avec lui les Thébains dont j'ai indiqué le nombre, et qui étaient commandés par Léontiade fils d'Eurymaque. Ce furent les seuls Grecs que Léonidas prit avec lui, et cela par la raison qu'on les accusait fortement d'incliner au parti des Mèdes; il les sollicita donc à la guerre, afin de savoir s'ils joindraient leurs armes aux siennes, ou s'ils renonceraient ouvertement à l'alliance des Grecs. Mais bien que les Thébains eussent d'autres pensées, ils ne laissèrent pas d'octroyer ce secours. Les Spartiates avaient envoyé devant Léonidas avec sa troupe, afin que les voyant les autres alliés se missent en campagne, et n'allassent pas se ranger au parti des Mèdes, s'ils venaient à savoir qu'eux-mêmes usaient de délais. Ensuite, car ils étaient retenus par la solennité des Carnies, ils se proposaient de se mettre en marche avec toutes leurs forces, après avoir célébré la fête et laissé garnison à Sparte. Les alliés étaient pareillement empêchés ailleurs; car les jeux olympiques tombaient précisément à cette époque, et puis ils étaient loin d'imaginer que les affaires seraient sitôt décidées aux Thermopyles. Ils se contentè-

rent donc d'envoyer les avant-coureurs. C'est ainsi qu'ils pensaient faire.

Cependant les Grecs campés aux Thermopyles, quand le Barbare fut près de l'entrée, effrayés délibérèrent de la retraite. La plupart des Péloponésiens se voulaient retirer au Péloponèse et défendre l'isthme; mais Léonidas, chaudement appuyé par les Phocéens et les Locriens, fut d'avis de demeurer en ce lieu et d'envoyer des messagers par toutes les villes requérir du secours, vu qu'ils étaient trop faibles pour repousser l'armée des Mèdes. Pendant qu'ils tenaient ainsi conseil, Xerxès dépêcha un espion à cheval, pour voir combien étaient les Grecs et ce qu'ils faisaient, car il avait ouï dire, étant encore en Thessalie, qu'une petite armée était rassemblée en ces lieux, et que les chefs étaient les Lacédémoniens et Léonidas l'Héraclide. Le cavalier s'étant approché du camp, regarda et considéra, non pas toute l'armée, car il ne pouvait apercevoir les hommes placés en dedans du mur qu'ils avaient relevé et qu'ils avaient en garde, mais il observa ceux qui étaient en dehors et dont les armes étaient posées devant le mur. En ce moment c'étaient les Lacédémoniens qui se trouvaient en cette place; il les vit donc occupés les uns à s'exercer, les autres à peigner leur chevelure. Ce que voyant il fut bien étonné. Après qu'il eut compté leur nombre et tout examiné par le menu, il se retira tout à son aise sans que personne sou-

geât à le poursuivre ou prit seulement garde à lui. A son retour il dit au roi tout ce qu'il avait vu. Xerxès l'ayant ouï ne pouvait s'imaginer ce qui était en effet, c'est-à-dire que ces gens se préparaient à mourir en ôtant la vie au plus grand nombre possible d'ennemis; mais ils lui semblaient faire chose risible. Là-dessus il fit quérir Démarate fils d'Ariston, qui était en son armée, et sitôt qu'il fut venu, il s'enquit à lui de tout ce qu'il venait d'apprendre, voulant savoir ce que signifiait le fait des Lacédémoniens. L'autre lui dit : « Tu as entendu déjà auparavant, à notre départ pour la Grèce, ce qu'il me semble de ces gens : mais tu as ri de mes paroles, bien que je visse dès lors ce qui devait avenir de tout ceci. Certes je n'ai rien plus à cœur que de pratiquer la vérité devant toi. Écoute donc encore à présent. Ces gens sont venus pour te disputer le passage, et c'est à quoi ils se préparent; car telle est leur coutume, de se parer la tête toutes les fois qu'ils doivent courir danger de mort. Au reste sache que si tu les surmontes eux et le demeurant de ceux qui sont à Sparte, il n'est nation d'hommes qui osera lever le bras contre toi; car tu as présentement affaire à la plus belle ville et royauté qui soit en Grèce, et aux hommes les plus vaillants. » Xerxès malaisément pouvait ajouter foi à ce langage, en sorte qu'il demanda de nouveau à Démarate comment il se pourrait faire qu'étant si peu nombreux, ils tinssent tête à son armée. —

L'autre repartit : O roi , traite-moi comme un menteur , s'il n'arrive ainsi que j'ai dit.

Xerxès ne fut pas convaincu par ces paroles. Il laissa donc quatre jours s'écouler , espérant toujours que les Grecs délogeraient. Le cinquième comme ils ne partaient pas , mais lui semblaient user d'impudence et de folie , courroucé il envoie contre eux les Mèdes et les Cissiens , avec ordre de les amener en sa présence. Les Mèdes étant venus charger les Grecs , tombèrent en grand nombre , mais d'autres succédèrent , et ils ne se retiraient point , quoiqu'ayant une rude besogne. Enfin ils firent connaître à tous et principalement au roi qu'ils étaient beaucoup d'hommes , mais peu de soldats. La bataille dura tout le jour. Comme les Mèdes étaient fort maltraités , ils se retirèrent et furent remplacés par les Perses , ceux que le roi appelait ses Immortels , et dont Hydarnès était capitaine. On croyait que ceux-ci en viendraient aisément à bout ; mais quand ils eurent joint les Grecs , ils n'eurent pas plus de succès que les Mèdes : ce fut la même chose , par la raison qu'ils combattaient dans un étroit espace , que leurs lances étaient plus courtes que celles des Grecs , et qu'ils ne pouvaient faire usage de leur multitude. De leur côté les Lacédémoniens firent des prodiges de vaillance , montrant leur habileté au fait des armes , au milieu de l'inexpérience des ennemis : quelquefois ils tournaient le dos et fuyaient tous ensemble , ce que voyant les

Barbares s'élançaient avec grands cris et grand fracas; mais eux, au moment d'être atteints, se tournaient tout court contre les Barbares, dont ils portaient en terre un nombre infini. En cet endroit il périt aussi quelques Spartiates. Or comme les Perses ne pouvaient rien gagner du passage, en attaquant par escadrons et de toutes les façons, ils se tirèrent en arrière. On dit que le roi, spectateur de ces combats, s'élança trois fois de son trône, craignant pour son armée. Ainsi se passa le premier jour : le lendemain les Barbares ne réussirent pas mieux. Ils s'avancèrent dans l'espérance que les Grecs, vu leur petit nombre, seraient tous couverts de blessures, et n'auraient plus la force de lever les mains contre eux. Mais les Grecs étaient rangés par escadrons et par nations, en sorte que chacun combattait tour à tour, excepté les Phocéens qui étaient postés sur la montagne, où ils gardaient le sentier. Les Perses voyant qu'il n'y avait aucune différence d'avec la veille, se retirèrent.

Tandis que Xerxès était en grande perplexité sur le parti qu'il devait prendre, un Malien nommé Éphialte fils d'Eurydème vint le trouver dans l'espérance de quelque grand salaire, et lui indiqua le sentier qui par la montagne conduit aux Thermopyles, ce qui perdit les Grecs demeurés en ce lieu. Depuis, craignant les Lacédémoniens, il s'enfuit en Thessalie; mais sa tête fut mise à prix par les Pylagores ou Amphictyons siégeant aux Thermo-

pyles. Par succession de temps il revint à Anticyre, et fut tué par Athénade Trachinien; et quoique ce fût pour un autre sujet que je dirai plus tard, celui-ci n'en reçut pas moins des Lacédémoniens la récompense promise. Ainsi mourut Éphialte longtemps après ces événements. Selon un autre récit, ce fut Onétès fils de Phanagore de Carystos, et Corydallus d'Anticyre qui vinrent parler au roi et guidèrent les Perses par la montagne. Mais c'est à mon avis chose controuvée, et la preuve c'est que les Pylagores, qui devaient être bien informés, mirent à prix non pas les têtes d'Onétès et de Corydallus, mais celle d'Éphialte le Trachinien. De plus nous savons que celui-ci prit la fuite pour cette cause. Il se peut qu'Onétès, sans être Malien, eût connaissance du sentier, s'il avait beaucoup fréquenté la contrée, mais d'autant que c'est Éphialte qui a montré aux Perses le chemin, c'est lui que je tiens pour coupable.

Xerxès fort aise de ce que lui promettait Éphialte, envoya incontinent Hydarnès et ceux qu'il commandait, lesquels partirent du camp environ l'heure d'allumer les lampes. Or ce sentier avait été découvert jadis par les Maliens du voisinage, qui l'indiquèrent aux Thessaliens marchant contre les Phocéens, alors que ceux-ci ayant fermé d'un mur le pas des Thermopyles, se croyaient à l'abri de la guerre. Ainsi même alors les Maliens se servirent de leur découverte à mauvaise fin. Au reste voici

la description de ce sentier. Il commence au fleuve Asope qui coule par la crevasse. Un même nom désigne la montagne et le sentier : c'est celui d'Anopée. Or donc ce sentier d'Anopée prend par le col de la montagne, et aboutit aux Alpènes, première ville locrienne du côté des Maliens, en passant par la roche dite Mélampyge et les sièges des Cercopes ; c'est en ce lieu qu'il est le plus étroit. Ce fut donc par ce sentier, tel que je viens de le décrire, que les Perses, après avoir passé l'Asope, cheminèrent toute la nuit, ayant à droite les monts Cétéens et à gauche les monts Trachiniens. L'aurore paraissait comme ils étaient sur la crête de la montagne. En cet endroit, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, étaient postés mille Phocéens pesamment armés, qui en gardant le sentier gardaient leur propre territoire. Le passage d'en bas était défendu par ceux que j'ai dits ; mais Léonidas avait commis à la garde du sentier les Phocéens qui s'en étaient volontairement chargés. Ces derniers ne s'aperçurent pas d'abord que les Perses gravissaient la montagne, d'autant qu'elle était toute couverte de chênes ; toutefois comme l'air était fort tranquille, et que les Perses, ainsi qu'on peut croire, faisaient assez de bruit en marchant sur les feuilles, les Phocéens coururent aux armes, et les Barbares parurent au même instant. Ceux-ci voyant des hommes qui s'armaient furent dans une grande surprise ; car ils avaient cru ne pas trouver le moindre obstacle, et

voilà qu'ils rencontraient une armée. En ce moment Hydarnès craignant que ce ne fussent des Lacédémoniens, demanda à Éphialte quels gens c'étaient que ceux-ci, et quand il sut la vérité, il rangea les Perses en bataille. Les Phocéens exposés à une grêle de traits, s'enfuirent au sommet de la montagne, persuadés qu'on n'en voulait qu'à eux, et résolus à perdre la vie. Mais les Perses, sans faire état des Phocéens, descendirent promptement la montagne.

Quant aux Grecs qui étaient aux Thermopyles, d'abord le devin Mégistias par l'inspection des victimes leur prédit la mort qui les attendait au point du jour; en second lieu il arriva des transfuges qui annoncèrent le détour que les Perses avaient pris. Quand ces deux avis leur furent donnés, il était encore nuit. Enfin ceux qui faisaient le guet accoururent des hauteurs que le jour avait déjà paru. Là-dessus les Grecs délibérèrent, et les sentiments furent partagés, les uns voulant demeurer au même lieu, les autres étant d'opinion contraire. En cette diversité d'avis ils se séparèrent; les uns reprirent le chemin de leurs villes, les autres restèrent avec Léonidas. On dit que ce fut lui-même qui renvoya ceux qui partirent, afin de les préserver de leur perte, assurant d'ailleurs que pour lui et les Spartiates ils ne pouvaient honnêtement désertir le poste qu'ils étaient venus occuper les premiers. Quant à moi, j'incline fort à croire que

Léonidas, quand il vit les alliés découragés et peu disposés à partager le péril, les congédia lui-même, ajoutant que pour lui il ne lui était pas convenable de partir. En demeurant il acquérait pour lui un grand renom et pour Sparte une félicité durable. En effet la pythie interrogée par les Lacédémoniens dès l'origine de la guerre, avait déclaré que Sparte serait détruite par les Barbares ou que son roi périrait. Cette réponse était en vers hexamètres et ainsi conçue : *Pour vous qui habitez la spacieuse Sparte, ou bien une grande et illustre cité sera détruite par des descendants de Persée ; ou bien cela ne sera pas, mais le mont de Lacédémone pleurera le trépas d'un roi issu de la race d'Hercule. Car il n'arrêtera pas la force des taureaux et des lions par sa résistance, quoiqu'il ait le courage de Jupiter. Mais je dis qu'il ne faillira pas, avant d'avoir obtenu l'un de ces deux sorts.* Je pense donc que Léonidas réfléchissant sur cet oracle, et voulant faire à lui seul la gloire de Sparte, renvoya les alliés, plutôt que si divisés d'opinions ils se fussent dispersés d'une façon si honteuse. Une preuve qui vient encore à l'appui de mon sentiment, c'est qu'il est constant que Léonidas en congédiant les autres renvoya aussi le devin Mégistias l'Acarνανien, qui suivait cette armée et qu'on disait descendant de Mélampe, celui-là même qui d'après les victimes prédit aux Grecs le sort qui les menaçait; mais lui, quoique ce fût pour sauver sa vie, ne voulut

pas quitter Léonidas, et se contenta de renvoyer son fils unique qui faisait partie de l'armée. Quoiqu'il en soit les alliés congédiés par Léonidas obéirent et s'en allèrent; il ne resta avec les Spartiates que les Thespiens et les Thébains, ces derniers malgré eux et bien à contre-cœur, mais Léonidas les retint comme otages; les Thespiens de leur plein gré refusèrent d'abandonner Léonidas et ses compagnons; ils restèrent donc et périrent avec eux. Leur capitaine était Démophile fils de Diadromas.

Xerxès après avoir fait des libations au lever du soleil, attendit quelque temps, et ne fit avancer son armée qu'environ l'heure du marché. Ainsi l'avait recommandé Éphialte; car à la descente de la montagne le chemin est plus direct et plus court qu'au circuit et à la montée. Les Barbares avec Xerxès s'approchèrent donc, et les Grecs avec Léonidas, sentant qu'ils allaient à la mort, s'avancèrent plus loin qu'ils n'avaient fait encore, et dans la partie plus large du défilé. Jusque-là ils avaient défendu la muraille, et ne s'étaient avancés pour combattre qu'à l'endroit le plus resserré. Mais cette fois ils en vinrent au mains en dehors de l'étroit passage, et une multitude de Barbares y trouvèrent la mort. En effet les chefs d'escadrons se tenant par derrière les frappaient à grands coups de fouet, et les poussaient toujours en avant; de sorte que plusieurs tombèrent dans la mer où ils se noyèrent, d'autres plus nombreux encore furent écrasés

vivants sous les pieds de leurs compagnons, sans qu'on fit nul état de ce qui périssait. Certains de la mort que leur apprêtaient ceux qui tournaient la montagne, ils déployèrent contre les Barbares tout ce qu'ils avaient de vigueur, combattant sans se ménager et à la désespérée. La plupart avaient déjà leurs lances rompues, et s'aidaient de leurs épées pour tailler en pièces les Perses. En cette mêlée tomba Léonidas, après des prodiges de valeur, et avec lui d'autres Spartiates de marque. J'ai voulu savoir les noms de ces héros : je connais même ceux de tous les trois cents. Du côté des Perses, il périt aussi en ce lieu plusieurs personnages considérables, et notamment deux fils de Darius, Abrocomas et Hypéranthès, que ce prince avait eus de Phratagune fille d'Artanès. Ce dernier était frère du roi Darius et fils d'Hystaspe fils d'Arsame; en donnant à Darius sa fille unique, il lui avait aussi donné toute sa maison. Ainsi moururent en ce combat deux frères de Xerxès. Cependant autour du corps de Léonidas il y avait une furieuse presse entre les Perses et les Lacédémoniens; enfin les Grecs le retirèrent à force de vaillance, et repoussèrent quatre fois les ennemis. Cela dura jusqu'à la venue de ceux d'Éphialte. Quand les Grecs les virent arrivés, ils changèrent de contenance : se repliant au plus étroit du chemin, ils franchirent la muraille, et vinrent se poster sur l'éminence, serrés tous ensemble, hormis les Thébains. Cette émi-

nence est à l'entrée du passage, là où maintenant on voit le lion de marbre érigé en l'honneur de Léonidas. C'est là que s'aidant de leurs épées, ceux qui en avaient encore, ou des mains et des dents, ils furent couverts de traits par les Barbares, dont les uns les avaient suivis par le droit chemin en renversant la muraille, les autres les avaient tournés et enveloppés de toutes parts.

Quoique les Spartiates et les Théspiens aient montré tant de courage, néanmoins parmi les Spartiates nul ne se signala, dit-on, plus que Diénécès. C'est de lui qu'on rapporte un propos tenu avant la bataille. Comme un Trachinien disait devant lui que lorsque les Barbares décocheraient leurs flèches, la multitude de leurs traits cacherait le soleil, Diénécès sans s'étonner et témoignant du mépris pour l'armée des Barbares, dit que leur hôte de Trachis leur donnait là une bonne nouvelle, attendu que les Mèdes venant à cacher le soleil, on aurait à se battre à l'ombre. On cite de ce Diénécès plusieurs autres bons mots de la même espèce. Après lui ceux qui se signalèrent le plus furent deux Lacédémoniens frères, Alphée et Maron, fils d'Orsiphanté. Parmi les Théspiens le plus vaillant fut Di-thyrambe fils d'Amartidas. Ils furent enterrés dans le lieu même où ils tombèrent, de même que ceux qui moururent avant que Léonidas eût renvoyé les alliés. Sur leur tombeau l'on grava l'inscription suivante : *Quatre mille Péloponésiens combattirent ici*

*jadis trois millions de Barbares.* Cette épitaphe était pour tous en général; mais celle-ci était particulièrement pour les Spartiates : *Étranger, annonce aux Lacédémoniens que nous sommes ici couchés, pour avoir obéi à leurs commandements.* Telle était l'épitaphe des Lacédémoniens; voici celle du devin Mégistias : *C'est ici le tombeau de l'illustre Mégistias, que tuèrent jadis les Mèdes après avoir passé le fleuve Sperchius; quoiqu'en devin il prévît bien le trépas qui le menaçait, il ne voulut pas abandonner les chefs de Sparte.* Ces épitaphes et les colonnes, hormis celle du devin, furent décernées par les Amphictyons. Quant à celle du devin Mégistias, elle est l'ouvrage de Simonide fils de Léoprépès, qui la fit graver en mémoire de l'hospitalité qui l'unissait à lui.

On dit que deux de ces trois cents, Euryte et Aristodème, pouvant, s'ils avaient su s'entendre, ou se sauver ensemble à Sparte, comme renvoyés du camp par Léonidas, et laissés aux Alpes où ils souffraient d'une violente ophthalmie, ou s'ils ne voulaient pas retourner à Sparte, mourir du moins avec leurs compagnons, pouvant, dis-je, prendre l'un ou l'autre de ces deux partis, ne surent pas s'accorder, et s'étant divisés d'opinion, Euryte informé du détour qu'avaient pris les Perses demanda ses armes, s'en revêtit, et ordonna à son hilote de le conduire à l'ennemi; l'esclave l'ayant fait se sauver de vitesse, tandis que lui se jeta dans la mêlée et

reçut la mort. Pour Aristodème, le cœur lui faillit et il resta. S'il eût été seul à revenir à Sparte pour cause de maladie, ou que tous deux y fussent revenus à la fois, je pense que les Spartiates n'eussent montré aucune colère; mais comme l'un d'entre eux était mort, et que l'autre alléguait le même prétexte et n'avait pas voulu mourir, ils devaient être grandement courroucés contre Aristodème. C'est ainsi et sur ce prétexte que, suivant les uns, ce dernier se sauva à Sparte. D'autres disent qu'envoyé en message hors du camp, il aurait pu revenir à temps pour prendre part à l'action; mais qu'il ne le voulut pas, et resta en chemin pour conserver ses jours, tandis que son compagnon revint au combat et fut tué. De retour à Lacédémone, Aristodème y fut couvert d'opprobre et d'infamie, à tel point que nul des Spartiates ne voulait ni lui donner du feu ni lui parler: il fut même flétri du nom d'Aristodème le lâche. Mais à la bataille de Platée il fit cesser tous ces reproches. On rapporte aussi qu'un autre des trois cents, nommé Pantitès, fut sauvé parce qu'il avait été envoyé en Thessalie pour porter un message; mais de retour à Sparte, se voyant déshonoré, il s'étrangla.

Quant aux Thébains que commandait Léontiade, ils furent d'abord dans la nécessité de combattre avec les Grecs contre l'armée du roi; mais sitôt qu'ils virent les Perses prendre le dessus, pendant que les compagnons de Léonidas se retiraient sur

la colline, ils se détachèrent d'eux, tendirent les mains, et s'approchèrent des Barbares, en disant, ce qui était bien vrai, qu'ils tenaient pour les Mèdes, qu'ils avaient les premiers donné au roi la terre et l'eau, qu'ils étaient venus par contrainte aux Thermopyles, et qu'ils étaient innocents de la perte éprouvée par le roi. Ils se sauvèrent par ce langage, d'autant qu'ils avaient les Thessaliens pour garants de leur sincérité. Cependant ils ne s'en tirèrent pas tout à fait à leur fantaisie; car les Barbares à leur approche en tuèrent plusieurs, et Xerxès fit imprimer aux autres la marque des esclaves royaux, à commencer par Léontiade. C'est le même dont le fils Eurymaque fut longtemps après tué par les Platéens, lorsqu'à la tête de quatre cents Thébains il avait occupé la ville de Platée.

C'est ainsi que les Grecs se battirent aux Thermopyles. Là-dessus Xerxès appela Démarate et lui dit: Démarate, tu es un homme de bien; j'en juge par la vérité, car tout ce que tu m'as prédit est arrivé de la sorte. Maintenant donc dis-moi combien sont les Lacédémoniens restants, et dans le nombre combien y en a-t-il d'aussi braves que ceux-ci, ou bien le sont-ils tous? — O roi, répondit Démarate, la multitude de tous les Lacédémoniens est grande, et leurs villes nombreuses; mais ce que tu veux apprendre, tu le sauras. Il est en Laconie une ville de Sparte, qui peut avoir huit mille citoyens. Eux tous sont pareils à ceux qui ont ici

combattu. Quant aux autres Lacédémoniens, ils ne leur sont pas égaux, bien qu'ils soient braves.— Là-dessus Xerxès dit : Démarate, de quelle façon viendrons-nous avec le moins de peine au-dessus de ces gens ? Parle ; car tu possèdes les issues de leurs conseils, ayant été leur roi.— Démarate répondit : « O roi, puisque tu me consultes avec tant de confiance, il est juste que je te dise ce qui est le meilleur pour toi. Détache de ton armée navale trois cents vaisseaux, et envoie-les contre la Laconie. Il est une île adjacente à ses côtes : c'est Cythère, de laquelle Chilon, le premier de nos sages, disait que mieux vaudrait pour Sparte qu'elle fût au fond de la mer, plutôt qu'à sa surface. C'est qu'il redoutait toujours de ce côté quelque chose de pareil à ce que je te propose ; non pas qu'il prévît ton expédition, mais il craignait les attaques d'un ennemi quel qu'il fût. Établis dans cette île, tes gens effraieront par leurs courses les Lacédémoniens, qui ayant à leurs portes une guerre domestique, se garderont bien d'aller au secours du reste de la Grèce attaquée par ton armée de terre ; et le reste de la Grèce une fois asservi, les Lacédémoniens demeurés seuls deviendront faibles. Si tu ne prends ce parti, je vais te dire à quoi tu peux t'attendre. Le Péloponèse a un isthme étroit. En ce lieu tous les Péloponésiens conjurés contre toi te livreront des combats plus furieux encore que les précédents ; tandis que si tu fais ce que je dis,

tu te trouveras , sans coup férir , maître de l'isthme et de leurs villes. »

Après lui Achéménès , frère de Xerxès et commandant de l'armée navale , comme il se trouvait présent à ce discours , et craignait que Xerxès ne se laissât persuader de suivre le conseil de Démarate , prit la parole et dit : « O roi , je te vois accueillir les propos d'un homme qui porte envie à ta prospérité , ou qui même trahit ta cause. Car c'est la coutume des Grecs d'être jaloux du bonheur d'autrui et de haïr l'autorité. Si après le malheur récent dans lequel quatre cents vaisseaux ont fait naufrage , tu en détaches encore trois cents pour les envoyer autour du Péloponèse , nos ennemis seront égaux en forces à nous ; au lieu que réunie , l'armée navale est invincible , et ils ne sauraient se mesurer avec elle. D'ailleurs la flotte protège l'armée de terre , comme celle-ci protège la flotte , tant qu'elles tiennent le même chemin ; si tu les sépares , tu ne seras plus d'aucune utilité à ta flotte , ni elle à toi. Dispose convenablement tes voies , sans t'embarrasser de celles des ennemis , et sans rechercher où ils porteront la guerre , ce qu'ils projettent , ni combien ils sont : qu'ils s'occupent de leurs affaires , et nous des nôtres. Pour les Lacédémoniens , quand même ils marcheraient contre les Perses , ils ne pourront guérir la plaie qu'ils viennent de recevoir. » — Xerxès répondit : « Achéménès , tu me parais avoir raison , et je ferai ainsi. Cependant , quoique

ton avis l'emporte sur celui de Démarate, j'estime néanmoins qu'il m'a parlé comme il croyait m'être le plus avantageux. Je ne puis croire qu'il veuille du mal à mes affaires, et j'en juge d'après ses précédents conseils. En effet, qu'un citoyen soit jaloux du bonheur d'un autre citoyen, qu'il lui porte une haine secrète, et qu'étant consulté par lui il ne lui suggère pas les meilleurs desseins, je le conçois, s'il n'est pas fort avancé dans la vertu, ce qui est chose rare; mais un hôte voit toujours de bon œil la prospérité de son hôte, et lui donne les meilleurs avis. Ainsi donc Démarate étant mon hôte, qu'on cesse à l'avenir de mal parler de lui. » Là-dessus Xerxès passa au milieu des cadavres, et comme il savait que Léonidas avait été le roi et le capitaine des Lacédémoniens, il commanda qu'on lui coupât la tête, et qu'on la plantât sur un pal. Cette action, jointe à d'autres indices, me prouve que Léonidas fut pendant sa vie l'homme pour lequel Xerxès eut le plus de courroux. Autrement il n'eût pas ainsi outragé son cadavre; car les Perses sont de tous les peuples à ma connaissance celui qui honore le plus la valeur dans ses ennemis. Ceux qui en avaient charge exécutèrent cet ordre de Xerxès.

Je reviens maintenant à l'endroit où je m'étais arrêté plus haut. Les Lacédémoniens furent les premiers qui eurent avis des projets du roi contre la Grèce; et ce fut d'après cela qu'ils envoyèrent à Delphes, où ils reçurent l'oracle que j'ai rapporté

ci-dessus. Cet avis leur parvint par une voie singulière. Démarate fils d'Ariston réfugié chez les Médes n'avait pas, comme je pense et comme il est vraisemblable, beaucoup d'affection pour les Lacédémoniens. Toutefois je laisse à conjecturer si ce que je vais dire, il le fit par bienveillance ou par insulte pour eux. Dès que Xerxès fut résolu à porter ses armes contre la Grèce, Démarate qui était à Suse, informé de ce projet, voulut le faire savoir aux Lacédémoniens. A cet effet, comme il risquait d'être découvert, il ne trouva pas d'autre expédient que celui-ci. Il prit des tablettes doubles, et en ayant enlevé la cire, il grava sur le bois le projet de Xerxès; après quoi il étendit de nouveau la cire par-dessus les lettres, afin que les tablettes paraissant vides, les gardes des routes n'inquiétassent point celui qui les portait. Quand celui-ci fut arrivé à Sparte, les Lacédémoniens ne pouvaient imaginer le sens d'un pareil message; mais à la fin Gorgo, fille de Cléomène et femme de Léonidas, le devina, dit-on. Elle conseilla de râcler la cire, pensant qu'on trouverait quelque chose de gravé sur le bois. Les Lacédémoniens la crurent, et ayant pris connaissance de ce qui était écrit, ils en donnèrent avis au reste de la Grèce. C'est ainsi, à ce qu'on prétend, que la chose se passa.



## LIVRE HUITIÈME.

---

### URANIE.

---

LES Grecs rangés dans l'armée navale étaient les 1  
suivants. Les Athéniens fournissaient cent vingt-  
sept vaisseaux, que par valeur et par zèle les Pla-  
téens, encore qu'ils n'eussent pas l'habitude de la  
mer, les avaient aidés à remplir. Les Corinthiens  
en avaient donné quarante, les Mégariens vingt;  
les Chalcidiens remplissaient vingt vaisseaux que  
les Athéniens leur avaient prêtés, les Éginètes dix-  
huit, les Sicyoniens douze, les Lacédémoniens dix,  
les Epidauriens huit, les Érétriens sept, les Trézé-  
niens cinq, les Styréens deux, ceux de Géos deux  
vaisseaux et deux pentécontores; enfin les Lo-  
criens-Opontiens amenèrent un renfort de sept pen-  
técontores. Tels étaient ceux qui allèrent à l'Arté- 2  
mision, et la quantité de navires que chacun avait  
fournie. Le nombre des vaisseaux rassemblés à  
l'Artémision, non compris les pentécontores, était

de deux cent soixante et onze. Le général en chef était le Spartiate Eurybiade fils d'Euryclide. Les alliés avaient déclaré que si le commandement n'était pas au Lacédémonien, ils ne marcheraient pas sous les ordres d'un Athénien, et qu'ainsi l'armée qu'on avait préparée se dissoudrait. Dès le commencement, et même avant qu'on envoyât en Sicile demander alliance, il avait été question de mettre la flotte sous la conduite des Athéniens; mais les alliés s'y étant opposés, les Athéniens cédèrent, parce qu'ils voulaient avant tout le salut de la Grèce, et sentaient bien qu'elle était perdue, sitôt qu'ils se diviseraient pour le commandement. Ce fut sagement avisé; car autant la paix est préférable à la guerre, autant la discorde civile est un mal pire qu'une guerre faite d'un commun accord. Sachant cela, ils ne s'opiniâtrèrent point, mais ils cédèrent pour autant qu'ils avaient besoin des alliés, comme ils le firent voir après qu'ils eurent chassé le Perse et commencé à l'attaquer sur son territoire; alors avançant pour prétexte l'insolence de Pausanias, ils enlevèrent aux Lacédémoniens la prééminence; mais cela n'arriva que plus tard.

Pour lors les Grecs étant arrivés à l'Artémision, quand ils virent la multitude des vaisseaux amarrés aux Aphètes, tout le pays couvert de troupes, et les affaires des Barbares prendre une autre tournure qu'ils ne s'y attendaient, entrèrent en grand effroi, et délibérèrent de quitter l'Artémision pour

se retirer plus au-dedans de la Grèce. Les Eubiens apprenant de quoi il était question, prièrent Eurybiade de rester quelques jours, jusqu'à ce qu'ils eussent mis en lieu de sûreté leurs enfants et leurs esclaves; mais lui ne voulant rien entendre, ils s'adressèrent au général des Athéniens, qu'ils gagnèrent, moyennant trente talents, afin que la flotte restât et livrât bataille en avant de l'Eubée. Or voici comment s'y prit Thémistocle pour retenir les Grecs. De cette somme il remit à Eurybiade cinq talents, comme venant de lui-même. Celui-ci gagné, il n'y avait plus qu'Adimante fils d'Ocyte, général des Corinthiens, qui voulait à toute force abandonner l'Artémision. Thémistocle alla le trouver et lui dit avec serment: Tu ne nous quitteras point, car je te donnerai plus de richesses que ne t'enverrait le roi des Mèdes lui-même pour te détacher des alliés.— Là-dessus il fit porter sur le vaisseau d'Adimante trois talents d'argent. Ainsi ces deux capitaines séduits par les dons furent persuadés, et les Eubiens satisfaits. Thémistocle eut encore un profit pour lui-même, car il se garda bien de parler du reste de la somme, et laissa croire à ceux qui en avaient reçu leur part que c'étaient les Athéniens qui l'avaient donnée dans ce but.

C'est ainsi que les Grecs restèrent en Eubée et livrèrent bataille. Je vais dire ce qui se passa. Arrivés aux Aphètes environ l'aube du jour, les Barbares déjà auparavant instruits qu'autour de

l'Artémision étaient stationnés quelques vaisseaux grecs, alors qu'ils les virent eux-mêmes, se mirent en devoir de les attaquer, afin de s'en rendre maîtres; mais ils ne jugèrent pas à propos d'aller à eux en droite ligne, de peur que les Grecs en les voyant approcher ne prissent la fuite et n'échappassent à la faveur de la nuit. Or les Perses disaient que pas même le porte-feu ne devait rester en vie. En conséquence ils s'avisèrent d'un stratagème. Ils détachèrent de leur flotte deux cents vaisseaux, qu'il firent passer par derrière Sciathos, afin de cacher leur marche aux ennemis. Ils devaient faire le tour de l'Eubée par les caps Capharée et Gériste, et entrer dans l'Euripe, afin d'envelopper les Grecs en leur fermant la retraite, tandis que le reste de la flotte les assaillirait de front. C'est dans ce but qu'ils dépêchèrent les vaisseaux désignés. Eux-mêmes n'avaient pas intention d'attaquer les Grecs dans la journée, ni avant qu'un signal leur eût fait savoir l'arrivée de ceux qui devaient tourner l'île. Après le départ de ces vaisseaux, on fit le dénombrement de ceux qui étaient restés aux Aphètes.

Sur la flotte des Perses était un certain Scyllias de Scione, le meilleur plongeur qui fût alors, lequel dans le naufrage du mont Pélion avait sauvé pour les Perses grande quantité d'objets précieux, et n'en avait pas moins gardé pour lui-même. Ce Scyllias avait dès longtemps le projet de désertir à l'ennemi, mais il n'en avait pas encore trouvé

d'occasion plus opportune. De quelle façon parvint-il à passer chez les Grecs, c'est ce que je ne saurais dire avec certitude. On prétend, mais j'ai peine à le croire, qu'il plongea dans la mer aux Aphètes, et ne reparut qu'à l'Artémision, ayant fait ainsi non moins de quatre-vingts stades sous l'eau. On raconte encore de cet homme plusieurs traits, qui m'ont tout l'air de choses controuvées, mais dont quelques-uns cependant sont véritables. Pour moi il m'est avis que cette fois il se rendit à l'Artémision sur une barque de passage. Il ne fut pas plus tôt arrivé qu'il annonça aux généraux les détails du naufrage et le circuit que faisaient les Barbares. A cette nouvelle les Grecs tinrent conseil. Après maints discours, l'avis qui l'emporta fut de rester campés tout le jour en ce lieu, et sur le minuit de partir pour aller à la rencontre des vaisseaux qui faisaient le tour de l'Eubée.

Ensuite, comme aucun ennemi ne s'avancait, ils attendirent jusqu'au soir, et revinrent attaquer eux-mêmes les Barbares; dans le désir d'éprouver leur combat et leur manœuvre. Quand les soldats et les généraux de Xerxès les virent s'approcher en si petit nombre, ils les crurent insensés, et mirent eux-mêmes en mer, faisant compte de s'en emparer sans peine; en quoi il y avait grande apparence, leurs vaisseaux étant beaucoup plus nombreux et plus légers. Ainsi pleins de mépris pour un ennemi si faible, ils se disposèrent à l'envelopper

de toutes parts. Ceux des Ioniens qui s'intéressaient à la Grèce et qui marchaient à regret contre elle, étaient fort attristés de voir les Grecs investis, et pensaient qu'il n'en échapperait pas un, tant leurs affaires paraissaient en mauvais termes. Au contraire ceux qui en étaient bien aises faisaient à qui s'emparerait le premier d'un vaisseau athénien, pour recevoir du roi une récompense, car dans les armées les Athéniens étaient tenus en grand renom. Cependant les Grecs, à un premier signal, se rangèrent en cercle, les proues en avant et les poupes au milieu; à un second signal ils mirent la main à l'œuvre, quoique resserrés dans un étroit espace, et front contre front. Là ils prirent trente vaisseaux des Barbares, ainsi que Philaon fils de Chersis, et frère de Gorgus roi des Salaminiens, un des personnages les plus marquants de l'armée. Le premier Grec qui s'empara d'un navire ennemi fut un Athénien nommé Lycomède fils d'Eschrée, et ce fut lui qui remporta le prix de la valeur. Au reste l'avantage de cette journée était encore douteux, lorsque la nuit vint séparer les combattants. Les Grecs s'en retournèrent à l'Artémision et les Barbares aux Aphètes, avec un succès tout autre qu'ils ne s'étaient promis. De tous les Grecs de l'armée du roi, Antidore de Lemnos fut le seul qui pendant l'action passa aux alliés; en récompense de quoi les Athéniens lui donnèrent des terres à Salamine.

Quand il fit noir (on était alors au milieu de l'été), il survint une pluie abondante, qui dura toute la nuit, avec des tonnerres épouvantables du côté du Pélion. Les cadavres et les débris furent poussés aux Aphètes, et là roulant autour des proues des navires, ils s'engageaient dans les pales des avirons. A ce bruit les soldats effrayés se croyaient perdus sans ressource, vu les maux où ils étaient plongés. En effet à peine avaient-ils respiré après le naufrage et la tempête du Pélion, qu'ils avaient eu à soutenir un âpre combat, et après ce combat, une pluie violente, des courants impétueux qui les entraînaient à la mer, et des tonnerres épouvantables. Telle fut la nuit qu'ils passèrent. Elle fut encore plus affreuse pour ceux qui avaient charge de tourner l'Eubée, d'autant qu'elle les surprit en pleine mer, et l'issue leur en fut déplaisante. Assaillis par l'orage et la pluie, comme ils étaient vis-à-vis des Creux de l'Eubée, emportés par les vents sans savoir de quel côté, ils allèrent donner contre les écueils. Une divinité faisait tout pour appârier les forces des Grecs et celles des Perses, afin qu'il n'y eût plus entre elles une si grande inégalité. Ainsi périrent ces vaisseaux près des Creux de l'Eubée. Les Barbares qui étaient aux Aphètes, lorsqu'enfin le jour tant désiré reparut, restèrent tranquilles avec leurs navires, satisfaits d'avoir quelque relâche après tant de maux. Cependant les Grecs reçurent un

12

13

14

renfort de cinquante-trois vaisseaux athéniens, et reprirent bon courage par leur arrivée, et par la nouvelle que les Barbares qui faisaient le tour de l'Eubée avaient tous été détruits par la tempête. Ils attendirent donc la même heure que la veille, et allèrent attaquer les vaisseaux ciliciens; ils les mirent en déroute, et quand la nuit fut venue, ils retournèrent encore à l'Artémision.

Le troisième jour les chefs des Barbares indignés<sup>15</sup> qu'une si petite armée leur fit tant de mal, et redoutant d'ailleurs la colère de Xerxès, résolurent de ne plus attendre que les Grecs vinssent les attaquer, mais s'entrejoignant courage, ils mirent en mer sur le midi. Au reste ces combats sur mer eurent lieu les mêmes jours où sur terre on se battait aux Thermopyles; l'armée navale défendait l'Euripe, comme la troupe de Léonidas gardait le défilé. Ainsi les Grecs s'exhortaient à ne pas laisser les Barbares pénétrer dans leur pays, et ceux-ci à détruire l'armée des alliés et à s'emparer du passage. Les vaisseaux de Xerxès s'approchaient en bon ordre, et les Grecs restaient immobiles devant l'Artémision. Déjà les Barbares rangés en croissant se disposaient à les envelopper, lorsque les Grecs s'avancèrent, et la mêlée s'engagea. En cette occasion l'avantage fut égal, car l'armée de Xerxès s'incommodait elle-même par sa grandeur et par sa multitude, d'où les vaisseaux s'embarrassaient et se heurtaient les uns les autres. Cependant elle

<sup>16</sup>

ne laissait pas de faire ferme et ne reculait point, ne pouvant se résoudre à fuir devant un ennemi si peu nombreux. Cette fois les Grecs perdirent plusieurs vaisseaux et beaucoup d'hommes, mais les Barbares encore bien plus des uns et des autres. Après avoir combattu de la sorte, ils se séparèrent et chacun se retira de son côté. Dans ce combat naval ceux des soldats du roi qui se signalèrent davantage furent les Égyptiens : entre autres actions d'éclat, ils prirent cinq vaisseaux grecs avec leurs équipages. Du côté des Grecs ce furent les Athéniens qui firent le mieux en cette journée, et parmi les Athéniens Clinias fils d'Aleibiade, lequel entretenait à ses frais deux cents hommes, et montait un vaisseau qui lui appartenait.

Les flottes s'étant séparées, chacune d'elles regagna volontiers sa station. Bien qu'après s'être retirés les Grecs fussent maîtres des débris et des cadavres, néanmoins comme ils étaient fort maltraités, surtout les Athéniens qui avaient la moitié de leurs vaisseaux endommagés, ils délibérèrent de se retirer plus au dedans de la Grèce. Alors Thémistocle estimant que si l'on détachait de l'armée des Barbares les Ioniens et les Cariens, il serait possible de venir au-dessus du reste, comme les Eubéens conduisaient leurs troupeaux vers la mer, il rassembla les capitaines et leur dit qu'il avait un expédient par lequel il espérait enlever au roi ses meilleurs alliés. Pour lors il ne leur en

découvrit pas davantage, et leur dit qu'à cet effet il fallait faire main basse sur les troupeaux des Eubéens, car il valait mieux que l'armée en profitât plutôt que les ennemis. Il leur recommanda aussi d'ordonner chacun à leurs gens d'allumer du feu; quant au moment de la retraite, il y aviserait lui-même, et aurait soin de les ramener en Grèce sains et saufs. On résolut de faire ainsi. Aussitôt donc on alluma du feu, et l'on courut aux troupeaux. Les Eubéens, nonobstant un oracle de Bacis dont ils n'avaient tenu compte, n'avaient rien emporté ni rien mis en lieu sûr, comme si la guerre ne dût jamais les atteindre, ensorte qu'ils furent eux-mêmes la cause de leur perte. Cet oracle de Bacis était ainsi conçu: *Songe, lorsque le Barbare aura jeté sur la mer un joug de papyrus, à éloigner de l'Eubée les chèvres bélantes.* Comme ils ne surent faire usage de ces paroles ni dans les maux alors présents ni dans ceux qui les menaçaient, ils se mirent dans le cas d'éprouver les plus grands désastres.

Pendant il arriva de Trachis un homme qui faisait le guet, comme il y en avait un à l'Artémision, qui était Polyas d'Anticyre, lequel tenait un bateau à rames tout prêt, avec ordre, si l'armée de mer avait du pire, d'en donner avis à ceux des Thermopyles; et pareillement auprès de Léonidas était l'Athénien Abronychus fils de Lysiclès avec une pentécontore, lequel avait charge, s'il arrivait

quelque chose à l'armée de terre, d'en avertir ceux de l'Artémision. Cet Abronychus étant donc arrivé leur annonça l'aventure de Léonidas et de son armée. A cette nouvelle les Grecs, sans plus tarder, effectuèrent leur retraite, chacun à son rang, les Corinthiens en tête et les Athéniens à la queue. Mais Thémistocle ayant choisi les vaisseaux athéniens les plus légers, se rendit aux lieux où il y avait des sources d'eau douce, et grava sur des pierres ces paroles, dont les Ioniens firent lecture, étant venus le lendemain à l'Artémision : « Hommes Ioniens, vous ne faites pas justement de porter les armes contre vos pères et d'asservir la Grèce. Tournez-vous plutôt de notre côté; ou si cela ne vous est pas possible, demeurez dès à présent neutres, et priez les Cariens d'en faire autant. Que si vous ne pouvez ni l'un ni l'autre, et qu'une puissante nécessité vous lie aux Perses et vous empêche de quitter leur parti, tout au moins quand nous en viendrons à combattre, faites mal à dessein, vous souvenant que nous sommes vos ancêtres, et que vous êtes la première cause de la haine que les Barbares ont pour nous. » — Thémistocle en écrivant ces paroles se proposait apparemment deux fins : pensant que, si elles ne venaient pas à la connaissance du roi, elles détermineraient les Ioniens à quitter son parti, ou que si elles lui étaient rapportées, elles le mettraient en défiance et l'engageraient à éloigner les Ioniens du combat.

Thémistocle avait à peine achevé cette besogne , qu'un habitant d'Histiée vint dans un bateau annoncer aux Barbares que les Grecs étaient partis de l'Artémision. D'abord ils ne le voulurent pas croire , et retinrent sous garde le messager , pendant qu'ils envoyaient des vaisseaux rapides pour s'assurer de la vérité. Leur retour ayant confirmé la nouvelle , aux premiers rayons du soleil toute l'armée réunie fit voile vers l'Artémision ; et après y avoir fait halte jusqu'au milieu du jour , elle en repartit pour gagner Histiée. Les Barbares occupèrent cette ville qui fait partie du district d'Ellopie , et coururent tous les villages de la côte appartenant aux Histiéens.

Pendant qu'ils étaient en ce lieu , Xerxès après avoir disposé ce qui concernait les morts , envoya un héraut à l'armée navale. Or voici ce qu'il avait disposé. De tous ceux de ses gens qui étaient morts aux Thermopyles (et il y en avait bien vingt mille) , il n'en laissa qu'un millier , et fit enterrer les autres dans de grandes fosses recouvertes de feuilles et de terre , afin que l'armée navale ne les aperçût pas. Quand le héraut fut passé à Histiée , il fit assembler toute l'armée et dit : Hommes alliés , le roi Xerxès permet à qui veut d'entre vous de quitter son poste pour aller voir comment il traite les insensés qui ont espéré venir au-dessus de sa puissance. — Après cette proclamation , rien ne fut plus rare que les bateaux , tant il y eut de gens empressés

à traverser le détroit pour aller contempler les morts et le champ de bataille. Chacun crut que tous ceux qu'on voyait couchés étaient Lacédémoniens ou Thespiens, quoique dans le nombre il y eût beaucoup d'Hilotes. Mais ils ne prirent pas le change sur l'artifice de Xerxès. En effet c'était chose risible: d'un côté paraissaient mille morts, et de l'autre quatre mille tous étendus ensemble en un même lieu. Ainsi le jour entier fut employé à ce spectacle. Le lendemain les uns regagnèrent Histiée et leurs vaisseaux, et ceux qui étaient avec Xerxès se remirent en marche.

Il vint à eux quelques Arcadiens déserteurs, qui n'avaient pas de quoi vivre, et demandaient du travail. Les Perses les conduisirent en présence du roi, et s'enquirent à eux de ce que faisaient les Grecs. C'était un seul qui leur adressait la parole pour tous les autres. Ils célèbrent, répondirent-ils, les jeux olympiques, et regardent les combats de la lutte et des chars. — Et quel est, poursuivit-on, le prix de ces combats? — Une couronne d'olivier. — A ces mots Tritantechmès fils d'Artabane proféra une parole très-généreuse, qui pourtant le fit accuser de pusillanimité par le roi. Apprenant que le prix n'était point de l'argent, mais une simple couronne, il ne put garder le silence et s'écria: Ah! Mardonius, contre quelles gens nous as-tu menés faire la guerre, s'ils ne combattent pas pour des richesses, mais seulement pour la valeur!

Pendant ce temps, aussitôt après le revers des Thermopyles, les Thessaliens envoyèrent un héraut aux Phocéens, auxquels ils voulaient un mal extrême, surtout depuis la dernière défaite que ceux-ci leur avaient fait essuyer. En effet les Thessaliens et leurs alliés étant entrés en Phocide peu d'années avant cette expédition du roi, avaient été mis en déroute et fort mal menés par les Phocéens. Comme ces derniers étaient déjà enfermés sur le Parnasse, le devin Tellias l'Éléen qu'ils avaient avec eux s'avisa d'un stratagème. Il prit six cents hommes les plus braves des Phocéens, les fit blanchir de craie eux et leurs armes, et les mena de nuit contre les Thessaliens, avec ordre de tuer tous ceux qu'ils ne verraient pas blancs comme eux. A leur approche les premières gardes thessaliennes prirent peur, s'imaginant que c'étaient des fantômes, et pareillement l'armée elle-même, à tel point que les Phocéens restèrent maîtres de quatre mille morts et d'autant de boucliers, dont ils consacrèrent la moitié à Abes et l'autre à Delphes. De la dîme du butin furent faites ces grandes statues qui sont autour du trépied devant le temple de Delphes, et d'autres semblables qu'on voit encore à Abes. C'est ainsi que les Phocéens traitèrent l'infanterie thessalienne qui les assiégeait; quant à la cavalerie qui avait pénétré dans leurs pays, ils lui firent un mal sans remède. Dans le défilé qui est près d'Hyampolis ils creusèrent un large fossé, où ils placèrent des amphores

27

28

vides, et après les avoir recouvertes de terre afin qu'il n'y parût pas, ils attendirent le choc des Thessaliens; aussi lorsque ceux-ci fondirent sur les Phocéens qu'ils croyaient enlever sans peine, ils tombèrent dans les amphores, et leurs chevaux se rompèrent les jambes. Ces deux défaites étaient la cause de la rancune des Thessaliens, quand ils envoyèrent un héraut porteur de ce message: « O Phocéens, vous devez désormais être convaincus que vous n'êtes point nos égaux. En effet précédemment parmi les Grecs, dans le temps où il nous plaisait de suivre leur alliance, nous l'avons toujours emporté sur vous, et maintenant nous jouissons d'un tel pouvoir auprès du Barbare, qu'il dépend de nous de vous priver de votre territoire, et même de vous réduire en esclavage. Mais encore que nous soyons tout-puissants, nous mettons en oubli les injures que vous nous avez faites; payez-nous seulement cinquante talents, et nous nous engageons à détourner les malheurs qui vous menacent. » — Telles furent les propositions des Thessaliens. Or il faut savoir que les Phocéens étaient dans ces contrées les seuls qui ne tinssent pas pour les Mèdes, et cela, je présume, par nulle autre raison que par haine pour les Thessaliens; mais si ces derniers eussent fait cause commune avec les Grecs, les Phocéens apparemment auraient pris le parti des Perses. A la proposition qu'on leur faisait ils répondirent qu'ils ne donneraient point d'argent,

29

30

qu'ils pouvaient à leur gré faire comme les Thessaliens et se joindre aux Mèdes, mais que jamais de leur volonté ils ne trahiraient la Grèce.

Quand ces paroles leur furent rapportées, les Thessaliens courroucés servirent de guides aux Barbares dans leur marche contre les Phocéens. De la Trachinie ils entrèrent dans la Doride, qui est une petite pointe de terre, large tout au plus de trente stades, et qui s'étend entre la Phocide et le pays des Maliens. Jadis cette contrée s'appelait Dryopide, et c'est la métropole des Doriens du Péloponèse. Les Barbares y entrèrent sans faire aucun dommage, car les habitants tenaient pour les Mèdes, et d'ailleurs c'était l'avis des Thessaliens. De la Doride ils entrèrent en Phocide, mais sans trouver les Phocéens, car ils étaient montés sur les hauteurs du Parnasse. Le sommet de cette montagne, nommé Tithorée et situé au-dessus de la ville de Néon, est même très-convenable pour recevoir une grande foule. C'est là que plusieurs Phocéens avaient transporté leurs effets et s'étaient réfugiés eux-mêmes; mais la plupart avaient cherché un asile chez les Locriens-Ozoles, dans la ville d'Amphisse, qui est située au-dessus de la plaine de Crissa. Les Barbares conduits par les Thessaliens, coururent tout le plat pays de la Phocide, brûlant et ravageant tout sur leur passage, et mettant le feu aux villes et aux édifices sacrés. Ils cheminèrent ainsi le long du fleuve Céphise, sans

37

32

33

rien épargner. Ils brûlèrent les villes de Drymos, de Charadra, d'Érochos, de Téthronion, d'Amphicée, de Néon, de Pédie, de Tritée, d'Élatée, d'Hyampolis, de Parapotamie et d'Abes. En cette dernière ville était un temple d'Apollon, riche et décoré de trésors et d'offrandes nombreuses; il y avait aussi un oracle, qui existe encore aujourd'hui. Les Barbares pillèrent ce temple, et y mirent le feu. Ils prirent aussi quelques Phocéens qu'ils poursuivirent au pied des montagnes, et quelques femmes qui périrent victimes de leur brutalité.

Après avoir passé Parapotamie, les Barbares atteignirent Panopée, et là ils se divisèrent en deux. Le gros de l'armée conduit par Xerxès se dirigea sur Athènes, et entra en Béotie par le territoire d'Orchomène. Tous les Béotiens tenaient pour les Mèdes; leurs villes furent préservées par des Macédoniens qu'Alexandre y avait placés, voulant faire voir à Xerxès que les Béotiens avaient embrassé le parti des Mèdes. Tandis que cette troupe de Barbares suivait ce chemin, d'autres avec des guides s'avançaient contre le temple de Delphes, en serrant à droite le mont Parnasse, et ravageant aussi tout ce qu'ils trouvaient sur leur passage. C'est ainsi qu'ils brûlèrent les villes de Panopée, de Daulis, et d'Éolides. La raison pour laquelle on les envoyait de ce côté, loin du reste de l'armée, c'était afin de piller le temple de Delphes, et d'en rapporter les trésors à Xerxès; car

il connaissait, à ce qu'on dit, toutes les choses précieuses contenues dans ce temple, mieux encore que celles qu'il avait laissées en sa maison, tant on lui en avait parlé, et surtout des offrandes consacrées par Crésus fils d'Alyatte.

Les Delphiens à cette nouvelle tombèrent dans le plus grand effroi. Appréhendant une pareille attaque, ils consultèrent l'oracle au sujet des richesses, pour savoir s'ils les devaient enfouir en terre ou emporter en quelque autre pays; mais le dieu leur défendit d'en rien faire, disant qu'il saurait bien garder ce qui était à lui. Après cette réponse, les Delphiens ne songèrent plus qu'à leur propre salut. Ils firent passer leurs femmes et leurs enfants en Achaïe; quant à eux la plupart montèrent sur les sommets du Parnasse, et transportèrent leurs effets dans l'ancre de Corycie. Il y en eut aussi qui se réfugièrent à Amphisse en Locride. Enfin tous les Delphiens abandonnèrent leur ville, à l'exception de soixante qui restèrent avec le prophète.

Comme les Barbares s'approchaient et découvriraient déjà le temple, en ce moment le prophète, qui s'appelait Acératus, s'aperçoit que les armes sacrées, qu'il n'est permis à aucun homme de toucher, se trouvaient transportées hors du sanctuaire et en avant du temple. Il alla donc avertir de ce miracle ceux des Delphiens qui étaient restés. Cependant lorsque les Barbares s'avançant à la hâte furent près du temple de Minerve Pronéa, il leur

survint un second prodige encore plus étonnant que le premier; et bien que ce fût chose fort étrange que de voir ces armes guerrières se mouvoir d'elles-mêmes et aller se placer devant le temple, néanmoins les merveilles qui suivirent sont encore plus grandes et dignes de toute admiration. En effet les Barbares étaient à peine près du temple de Minerve Pronéa, que des foudres tombèrent du ciel sur eux, et que deux rochers se détachant des sommets du Parnasse, roulèrent sur eux avec un bruit épouvantable, et en écrasèrent un grand nombre, en même temps que du temple de Minerve sortaient des cris et des acclamations. Toutes ces choses réunies frappèrent de terreur les Barbares. Les Delphiens les voyant en fuite, descendirent de la montagne, et en firent un grand carnage. Ceux qui purent échapper se sauvèrent droit en Béotie. A leur retour ils racontèrent, m'a-t-on dit, encore d'autres prodiges, comme d'avoir vu deux guerriers d'une stature plus qu'humaine, qui les avaient constamment poursuivis en les frappant à mort. Les Delphiens prétendent que c'étaient deux héros du pays, Phylacus et Autoñoüs, dont les pourpris sont aux environs du temple, celui de Phylacus au bord du chemin au-dessus du temple de Minerve Pronéa, et celui d'Autoñoüs proche de la fontaine Castalie sous la cime Hyampée. Au reste les quartiers de roc détachés du Parnasse sont demeurés jusqu'à nos jours dans le pourpris de Minerve Pro-

38

39

néa, au même endroit où ils roulèrent en écrasant les Barbares. C'est ainsi que ces gens se retirèrent du temple.

Cependant l'armée navale des Grecs partie de l'Artémision vint, à la requête des Athéniens, jeter l'ancre à Salamine. Les Athéniens les en avaient priés, afin de pouvoir retirer de l'Attique leurs enfants et leurs femmes, et de plus délibérer sur le parti qu'ils avaient à prendre pour eux-mêmes. Dans les conjectures présentes ils allaient tenir conseil comme des gens dont l'espoir a été trompé. Ils avaient cru rencontrer en Bécotie toutes les forces des Péloponésiens attendant le Barbare, mais ils n'en avaient trouvé pas un, et apprenaient au contraire qu'ils fortifiaient l'isthme, ne songeant qu'à préserver le Péloponèse et à l'avoir en garde, en abandonnant tout le reste. Ce fut sur cette nouvelle qu'ils prièrent les Grecs de s'arrêter à Salamine. Tous y jetèrent l'ancre, hormis les Athéniens, qui abordèrent en leur propre territoire. Sitôt qu'ils y furent arrivés, ils firent publier que chacun avisât au moyen de sauver ses enfants et ses domestiques comme il pourrait. La plupart les transportèrent à Trézène, d'autres à Égine ou à Salamine. Ils se hâtèrent de les mettre en lieu de sûreté par obéissance à l'oracle, et aussi pour une autre raison. Les Athéniens disent qu'un grand serpent gardien de la citadelle habite le temple, et dans cette persuasion ils lui font tous les mois

des oblations qui consistent en gâteaux au miel. Ces gâteaux, qui jusqu'alors avaient toujours été consumés, se trouvèrent alors intacts. La prêtresse ayant donné avis de cette particularité, les Athéniens furent d'autant plus empressés à quitter leur ville, dans l'opinion que la déesse avait abandonné la citadelle; et quand ils eurent tout retiré, ils regagnèrent la flotte.

Après que les vaisseaux venant de l'Artémision eurent jeté l'ancre à Salamine, le reste de l'armée navale des Grecs partit de Trézène pour les aller joindre. En effet on avait dit de s'assembler à Pagon, port des Trézéniens. Là s'étaient réunis beaucoup plus de vaisseaux qu'à l'Artémision, et d'un plus grand nombre de villes. Le commandant de la flotte était le même qu'à l'Artémision, Eurybiade fils d'Euryclide qui était Spartiate, mais non pas du sang royal. Les vaisseaux qu'avaient fournis les Athéniens étaient de beaucoup les plus nombreux et les meilleurs. L'armée était composée comme ci-après. Du Péloponèse les Lacédémoniens avaient fourni seize vaisseaux, les Corinthiens le même nombre qu'à l'Artémision, les Sicyoniens quinze, les Épidauriens dix, les Trézéniens cinq, les Hermionéens trois. Tous ces peuples, sauf les Hermionéens, sont Doriens et Macednes d'origine, étant sortis naguère d'Érinéos, de Pindos, et de la Dryopide. Quant aux Hermionéens ils sont Dryopes, ayant été chassés de la Doride actuelle

42

43

par Hercule et par les Maliens. Telles étaient les troupes du Péloponèse; quant à celles du continent extérieur, les Athéniens avant tous les autres avaient fourni cent quatre-vingts vaisseaux à eux seuls, car à Salamine les Platéens ne combattirent pas avec eux, et cela par la raison que je vais dire. Quand les Grecs se retirant de l'Artémision furent proches de Chalcis, les Platéens descendirent sur la côte opposée en Béotie, afin de mettre leurs familles en lieu de sûreté; occupés de ce soin ils restèrent en arrière. Du temps que les Pélasges occupaient la Grèce actuelle, les Athéniens étaient eux-mêmes Pélasges et portaient le nom de Cranaens; sous Cécrops leur roi ils prirent celui de Cécropides, qu'ils changèrent en celui d'Athéniens sous Erecthée son successeur: enfin Ion fils de Xuthus étant devenu leur capitaine, ils reçurent de lui le nom d'Ioniens. Les Mégariens avaient fourni le même nombre qu'à l'Artémision, les Ambraciotes un renfort de sept vaisseaux, et les Leucadiens de trois. Ces deux peuples sont Doriens et originaires de Corinthe. Parmi les insulaires, les Éginètes avaient fourni trente vaisseaux. Ils en avaient bien d'autres tout équipés, mais ils les tenaient en réserve pour garder leur île, et n'envoyèrent à Salamine que trente des meilleurs. Les Éginètes sont Doriens et originaires d'Épidaure; leur île s'appelait primitivement Énone. Après eux venaient les Chalcidiens avec vingt vaisseaux, comme

à l'Artémision, et les Érétriens avec sept. Ces deux peuples sont Ioniens. Ensuite ceux de Céos avec le même nombre; c'est encore un peuple ionien, originaire d'Athènes. Les Naxiens avec quatre vaisseaux. Ils avaient été envoyés aux Mèdes par leurs compatriotes, comme les autres insulaires; mais en dépit des ordres qu'ils avaient reçus, ils vinrent joindre les Grecs, à la persuasion de Démocrite, un des plus apparents de leurs citoyens, et alors commandant d'une galère. Les Naxiens sont Ioniens et originaires d'Athènes. Les Styriens avaient fourni le même nombre de vaisseaux qu'à l'Artémision. Les Cythniens un vaisseau et une pentécontore; ces deux peuples sont Dryopides. Les Sérifiens, les Siphniens, et les Méliens faisaient aussi partie de l'armée : c'étaient les seuls des insulaires qui n'eussent pas donné au Barbare la terre et l'eau. Ces divers peuples qui prirent part à la guerre habitent tous en deçà des Thesprotes et du fleuve Achéron; en effet les Thesprotes confinent aux Ambraciotes et aux Leucadiens, qui vinrent du pays le plus éloigné. Parmi les peuples situés au delà, les Crotoniates furent les seuls à venir au secours de la Grèce menacée : ils envoyèrent un vaisseau, dont le capitaine était un homme trois fois vainqueur aux jeux pythiques, et nommé Phaylus. Les Crotoniates sont de race achéenne. Tous ces vaisseaux qui composaient l'armée étaient des galères, excepté ceux des Méliens, des Siphniens

47

48

et des Sérifiens, qui étaient des pentécontores. Les Méliens originaires de Lacédémone en avaient fourni deux; les Siphniens et les Sérifiens, qui sont Ioniens et originaires d'Athènes une chacun. Le nombre total des vaisseaux, non compris les pentécontores, était de trois cent soixante et dix-huit.

Lorsque les généraux de ces divers peuples se furent assemblés à Salamine, ils tinrent conseil, et Eurybiade proposa que chacun mît en avant son opinion sur celle des contrées encore en leur pouvoir où il estimait être le plus expédient de livrer bataille; car pour l'Attique, on l'abandonnait déjà, et il ne s'agissait plus que des autres. La plupart s'accordèrent à dire qu'il fallait se retirer à l'isthme pour défendre le Péloponèse, apportant pour raison que s'ils combattaient à Salamine et qu'il leur arrivât d'être vaincus, ils seraient assiégés dans une île sans aucun espoir de secours, tandis qu'à l'isthme ils pourraient se retirer auprès des leurs.

Pendant que les capitaines du Péloponèse raisonnaient de la sorte, il vint un Athénien apportant la nouvelle que les Barbares étaient arrivés dans l'Attique et la mettaient toute en feu. En effet l'armée qui avec Xerxès avait pris sa route par la Béotie, après avoir livré aux flammes la ville des Thespiens abandonnée de ses habitants qui s'étaient retirés au Péloponèse, et pareillement celle des Platéens, était parvenue à Athènes et ravageait tout ce pays. Xerxès avait brûlé Thespie et Platée,

parce qu'il avait su des Thessaliens qu'elles étaient  
contraires aux Mèdes. Depuis le passage de l'Hel-  
lespont comme point de départ, les Barbares em-  
ployèrent un mois à traverser en Europe et trois  
autres mois à gagner l'Attique, où ils arrivèrent  
alors que Calliade était archonte des Athéniens. Ils  
prirent la ville déserte, et trouvèrent dans le tem-  
ple un petit nombre de citoyens: c'étaient les trésoriers  
du lieu et quelques pauvres gens, qui s'étaient  
reparés dans la citadelle avec des portes et  
des pièces de bois, derrière lesquelles ils se défen-  
dirent. L'indigence les avait empêchés de se retirer  
à Salamine, et d'ailleurs ils croyaient seuls avoir  
saisi le vrai sens de l'oracle que la pythie avait  
rendu, en disant que le mur de bois ne serait ja-  
mais pris. Ils estimaient que c'était là le refuge in-  
diqué par l'oracle, et non pas les vaisseaux. Cepen-  
dant les Perses s'étant logés sur la colline qui est  
vis-à-vis de la citadelle, et que les Athéniens ap-  
pellent Arcopage, les assiégèrent de la manière  
suivante. Ils attachaient de l'étope autour de leurs  
flèches, y mettaient le feu, et les tiraient contre le  
mur de bois. Les Athéniens assiégés ne laissaient  
pas de tenir ferme, bien qu'ils fussent réduits à la  
dernière extrémité, et que leur rempart les eût  
trahis. Ils rejetèrent même les propositions d'ap-  
pointement que leur firent les Pisistratides; enfin  
il n'y eut sorte d'inventions dont ils ne s'avisassent  
pour se défendre; ainsi toutes les fois que les Bar-

bares s'approchaient des portes, ils faisaient rouler de grosses pierres sur eux, si bien que Xerxès fut tenu longtemps en grande perplexité, ne pouvant s'en rendre maître. Enfin les Barbares sortirent de 53  
peine et trouvèrent un passage, car il fallait suivant l'oracle que tout le pays d'Attique en terre-ferme tombât au pouvoir des Perses. Devant la citadelle, du côté opposé aux portes et au chemin d'entrée, il y avait un endroit où personne ne faisait la garde, parce qu'on n'imaginait pas qu'il fût possible à des hommes d'y monter. Ce fut par là cependant, près du temple d'Agraule fille de Cécrops, que grimpèrent quelques Barbares, bien que ce lieu soit fort escarpé. Quand les Athéniens les virent au sommet de la citadelle, les uns se précipitèrent du haut de la muraille en bas et périrent ainsi, les autres se réfugièrent dans le sanctuaire. Ceux des Perses qui étaient montés allèrent droit aux portes, et les ayant ouvertes, ils égorgèrent tous les suppliants; après quoi ils pillèrent le temple, et mirent le feu à toute la citadelle.

Entièrement maître d'Athènes, Xerxès dépêcha 54  
à Suse un courrier à cheval, pour annoncer à Artabane cet heureux succès. Le second jour après l'envoi de ce message, il fit assembler les exilés Athéniens qui le suivaient, et leur commanda de monter à la citadelle pour faire des sacrifices à la façon de leur pays; soit qu'il eût eu quelque vision en songe, soit qu'il ressentît du regret en son cœur

d'avoir incendié la citadelle. Les exilés athéniens firent comme il leur était ordonné. Or voici pour quelle raison j'ai fait mention de cette circonstance. Il y a dans la citadelle d'Athènes un temple d'Érechthée, celui qui est réputé fils de la terre, et dans ce temple on voit un olivier et une source d'eau salée, qui, suivant le dire des Athéniens, furent produits en témoignage par Neptune et Minerve, alors qu'ils se disputaient la possession du pays. Cet olivier avait été brûlé avec le reste du temple par les Barbares. Mais le second jour après l'incendie, les Athéniens qui avaient reçu du roi l'ordre de sacrifier, ne furent pas plus tôt montés au temple qu'ils virent un rejeton de la longueur d'une coudée, qui avait poussé de la tige de l'olivier. C'est du moins ce qu'ils racontèrent.

Cependant les Grecs qui étaient à Salamine, quand ils apprirent l'aventure de la citadelle des Athéniens, tombèrent dans une telle confusion, que quelques-uns des capitaines, sans attendre l'issue de la délibération, se jetèrent dans leurs navires, et haussèrent les voiles comme pour se sauver. Ceux qui étaient demeurés arrêterent de ne combattre que devant l'isthme. Sur quoi la nuit survint, et eux sortant du conseil montèrent sur leurs vaisseaux. Au moment où Thémistocle revenait sur le sien, Mnésiphile Athénien lui demanda ce qui avait été résolu, et apprenant de lui qu'on était décidé à emmener les vaisseaux à l'isthme et

à combattre en avant du Péloponèse : En ce cas , lui dit-il , si la flotte part de Salamène , on ne combattra plus pour une commune patrie , car ils retourneront chacun en sa ville , sans que ni Eurybiade , ni homme qui soit au monde les puisse retenir et empêcher de se disperser. Et la Grèce périra faute de bon conseil. Si donc il est quelque moyen , vas , mets tout en pratique , à dessein de rompre ce qu'on a résolu ; fais tant auprès d'Eurybiade que tu le ramènes à la raison , afin que nous demeurions au lieu où nous sommes. — Cette remontrance plut fort à Thémistocle ; aussi , sans répondre un seul mot , il s'en fut incontinent au vaisseau d'Eurybiade , disant qu'il voulait parler à lui sur un objet de commune importance ; et celui-ci l'ayant invité à monter sur son vaisseau pour lui faire connaître de quoi il s'agissait , alors Thémistocle assis à son côté lui répéta ce qu'il avait ouï de Mnésiphile , mais en son propre nom , et lui dit beaucoup d'autres choses encore , si bien qu'il décida finalement Eurybiade à sortir de son navire et à convoquer l'assemblée des généraux. Lors donc qu'ils furent réunis , et avant qu'Eurybiade eût exposé la raison de cette assemblée , Thémistocle tenait force discours , pour l'envie qu'il avait de les persuader. A l'occasion de quoi le capitaine des Corinthiens , Adimante fils d'Ocyte , lui dit : O Thémistocle , dans les jeux de préfix ceux qui se lèvent avant qu'il en soit temps sont fustigés. — Il

38

59

est vrai, lui répondit Thémistocle, mais aussi ceux qui demeurent les derniers ne sont jamais couronnés. — Pour lors il répondit avec douceur 60 au Corinthien; puis se tournant du côté d'Eurybiade, il lui adressa non plus les mêmes propos qu'auparavant, savoir que les Grecs une fois partis de Salamine s'enfuiraient d'une manière honteuse: car en la présence des alliés il ne pouvait honnêtement mal parler de personne; mais prenant un autre langage, il lui dit:

« Il est en toi maintenant de sauver la Grèce, si X tu veux me croire et livrer bataille en ces lieux, sans écouter ceux qui te prêchent de ramener la flotte à l'isthme. Entends les raisons de part et d'autre, et pèse-les. A l'isthme il te faudra combattre dans une mer tout ouverte, ce qui ne nous est guère expédient à nous dont les vaisseaux sont plus lourds et en moindre nombre. Mais quand même tout le reste viendrait à bonne fin, toujours est-il que tu perdras Salamine, Mégare et Égine, car il ne faut pas douter que l'armée navale des Perses ne soit accompagnée de leur armée de terre: ainsi tu les auras attirés contre le Péloponèse, et mis en péril la Grèce entière. Si au contraire tu te E rends à mon avis, tu y trouveras maints avantages. D'abord il y a tout lieu de croire qu'en un passage étroit peu de vaisseaux l'emporteront sur un grand nombre; car il nous est avantageux de combattre en un bras de mer, comme à eux de combattre au

large. Ensuite nous conservons Salamine où nous avons déposé nos femmes et nos enfans; joint que vous y trouvez ce à quoi vous tenez si fort: en demeurant ici vous combattez pour le Péloponèse tout aussi bien que vous le feriez à l'isthme, et vous ne commettez pas l'imprudence d'attirer les Barbares contre le Péloponèse. S'il arrive ce que j'espère, et que nous soyons victorieux sur mer, les Barbares n'iront pas jusqu'à l'isthme, et ne pénétreront pas plus avant en Attique, mais ils s'enfuiront en désarroi, et nous gagnerons encore de préserver Mégare, Égine et Salamine, dans laquelle un oracle nous prédit que nous viendrons au-dessus des ennemis. Les conseils raisonnables sont d'ordinaire suivis d'heureux succès; mais là où il n'y a aucune apparence de raison, la divinité même refuse de seconder les pensées des hommes.»

Comme Thémistocle parlait de la sorte, le Corinthien Adimante l'interrompit une seconde fois, lui disant de se taire, lui qui n'avait plus de patrie, et il sollicita Eurybiade de ne pas laisser opiner un homme qui n'était plus d'aucune cité; ajoutant que lorsque Thémistocle produirait sa patrie, alors on lui permettrait de délibérer. Adimante lui faisait ces reproches, parce qu'Athènes était tombée au pouvoir des Barbares. A ces mots Thémistocle se répandit en paroles injurieuses contre Adimante et les Corinthiens, et fit voir que les Athéniens possédaient une ville et une terre plus grande que

Corinthe, tant qu'ils avaient deux cents vaisseaux tout prêts à combattre, et dont pas un des Grecs ne serait en état de soutenir l'effort. Après l'avoir rembarqué de la sorte, il adressa son discours à Eurybiade, et lui dit avec plus de véhémence: Si tu demeures en ce lieu, tu agiras en homme de courage; sinon tu renverseras la Grèce, car pour elle tout le sort de la guerre est sur les vaisseaux. Crois-moi donc, autrement nous allons, tout ainsi que nous sommes, recueillir nos familles, et nous retirer en Italie à Siris, qui est à nous d'ancienne date, et où les oracles nous appellent à nous établir. Dénués de tels alliés, vous vous souviendrez de mes paroles. — Par ce langage Thémistocle fit entendre raison à Eurybiade. Pour moi je m'imagine que ce qui le détermina surtout, ce fut la crainte d'être abandonné par les Athéniens, s'il emmenait la flotte à l'isthme; car ces derniers une fois partis, le reste n'était plus en état de faire tête aux Barbares. Il se rangea donc à cet avis de demeurer en cet endroit et d'y livrer bataille.

Après s'être ainsi pris de paroles, les Grecs qui étaient à Salamine, sitôt qu'Eurybiade eut approuvé cette opinion, s'apprêtèrent à combattre. Bientôt après le jour parut, et comme le soleil se levait il se fit une secousse sur la terre et sur la mer. En conséquence on résolut de faire des prières aux dieux, et d'appeler en aide les Éacides; ce qui fut exécuté sur-le-champ. On fit des invocations à

tous les dieux; Ajax et Télamon furent appelés de Salamine même; pour Éaque et les autres Éacides, on envoya un vaisseau à Égine. A cette occasion Dicée fils de Théoclyde, Athénien, qui avait été banni et qui était en grande considération en ce temps-là parmi les Médes, racontait qu'au moment où le pays d'Attique, entièrement vide d'habitants, était dévasté par l'armée de terre des Perses, il se trouvait d'aventure avec le Lacédémonien Démarate dans la plaine de Thria; qu'alors ils avaient aperçu du côté d'Éleusis une poussière s'élevant comme sous les pas de trente mille hommes; que tandis qu'ils se demandaient avec surprise quels pouvaient être les hommes qui l'excitaient, ils avaient ouï soudain une voix qui lui parut être le mystique Iacchus; sur quoi Démarate, qui n'avait point connaissance des mystères d'Éleusis, lui ayant demandé quel était ce bruit, il avait répondu: Démarate, il ne peut manquer d'arriver quelque grand dommage à l'armée du roi. Car l'Attique se trouvant toute déserte, c'est une chose manifeste que cette voix est celle de la divinité qui d'Éleusis va au secours des Athéniens et de leurs alliés. Si elle se dirige vers le Péloponèse, il y aura danger pour le roi et pour son armée sur le continent: si elle se tourne vers les vaisseaux qui sont à Salamine, ce sera l'armée navale qui courra risque de périr. Quant à cette fête, les Athéniens la célèbrent chaque année en l'honneur de la

Mère et de la Fille (*Cérès et Proserpine*). Tout Athénien ou même tout autre Grec s'y peut faire initié, et cette voix que tu entends est l'hymne d'Iacchus qu'on entonne en cette cérémonie.—À ces mots Démarate lui dit: Tais-toi, et ne répète à nul'autre ce que tu viens de me dire; car si tes paroles étaient rapportées au roi, tu perdrais la tête, et je ne saurais te préserver, ni moi ni personne au monde. Demeure donc en repos. Pour ce qui est de cette armée, les dieux l'auront en garde.—Ce fut l'avis que Démarate lui donna. Dicée ajoutait qu'après qu'ils eurent ouï cette voix, il se forma du sein de la poussière un nuage, qui s'étant élevé dans l'air se porta vers Salamine et sur le camp des Grecs; à quoi ils connurent qu'avant peu la flotte de Xerxès serait défaite. Tel était le récit de Dicée fils de Théocyde; il en appelait au témoignage de Démarate et de plusieurs autres.

Cependant l'armée navale de Xerxès, quand elle eut contemplé les cadavres des Lacédémoniens et repassé de Trachis à Histiée, attendit trois jours, après quoi elle traversa l'Éuripe, et en trois autres jours elle fut au Phalère. J'estime que les Barbares, lorsqu'ils entrèrent en Attique, n'étaient pas moins nombreux sur terre et sur mer qu'ils ne l'étaient en arrivant au Sépias et aux Thermopyles; car en place de ceux qui périrent soit dans le naufrage soit dans les combats des

66

Thermopyles et de l'Artémision, je mets ceux qui à cette époque ne suivaient pas encore le roi : je veux dire les Maliens, les Doriens, les Locriens, les Béotiens; ceux-ci le joignirent avec toutes leurs forces, à part les Thespiens et les Platéens. Ajoutez encore ceux de Carystos, d'Andros, de Ténos, et tout le reste des insulaires, hormis les cinq villes dont j'ai rapporté les noms ci-dessus. En effet plus le Perse avançait dans la Grèce, plus il y avait de nations qui se joignaient à lui.

Lorsque toutes ces troupes furent arrivées à Athènes, excepté les Pariens qui étaient demeurés à Cythnos pour attendre l'événement de la guerre, Xerxès lui-même descendit au Phalère vers les vaisseaux, afin de conférer avec les gens de sa marine et de s'enquérir de leur sentiment. Quand il eut pris place le premier, il fit venir de leurs vaisseaux les tyrans et les capitaines des diverses nations de son obéissance, lesquels s'assirent selon le rang que le roi avait assigné à chacun d'eux. Le premier était le roi de Sidon, le second celui de Tyr, et les autres à la suite. Dès qu'ils se furent assis dans cet ordre, Xerxès leur fit demander à chacun par Mardonius s'ils jugeaient à propos qu'on donnât bataille sur mer. Mardonius recueillit les avis, en commençant par le roi de Sidon. Tous opinèrent pour qu'on livrât bataille; Artémise seule tint le discours suivant.

• Mardonius, rapporte fidèlement au roi ce que

je vais dire. S'il est vrai que dans les combats livrés près de l'Eubée, je n'ai pas été la dernière à bien faire mon devoir, j'ai le droit, ô mon maître, d'exprimer l'opinion que j'estime la plus avantageuse à tes affaires. Or voici ce que je dis. Épargne les vaisseaux, et n'engage point de bataille navale; car autant les hommes sont supérieurs aux femmes, autant ces gens surpassent les tiens sur mer. Qu'est-il besoin de te mettre au hasard d'une bataille navale? N'as-tu pas en ton pouvoir cette Athènes qui était le but de ton expédition? N'as-tu pas le reste de la Grèce? Aucun obstacle ne saurait t'arrêter; et ceux qui t'ont fait résistance ont été traités ainsi qu'ils méritaient. Maintenant je vais dire ce qu'il adviendra de nos ennemis. Si tu ne te hâtes pas de livrer bataille, mais que tu tiennes les vaisseaux ici sur le rivage, en demeurant ou même en t'avancant contre le Péloponèse, tu obtiendras sans peine ce que tu es venu chercher. En effet les Grecs sont hors d'état de tenir longtemps: ils se disperseront et s'enfuiront chacun en leurs villes; car, à ce que j'apprends, ils n'ont pas de vivres dans cette île; et d'ailleurs si tu fais marcher l'armée de terre contre le Péloponèse, il n'est pas à croire que ceux d'entre eux qui en sont sortis pour se rendre ici demeurent en repos, et qu'ils se soucient de combattre pour Athènes. Mais si tu t'empresses de livrer une bataille navale, je crains qu'un revers

essuyé par l'armée de mer ne cause dommage à celle de terre. Enfin, ô roi, songe bien à ceci: les bons maîtres ont ordinairement de méchants esclaves, tandis que les méchants en ont de bons. Aussi toi qui es le meilleur des hommes as-tu de mauvais esclaves, qui se comptent parmi tes alliés, et qui sont les Égyptiens, Cypriens, Ciliciens, et Pamphyliens, tous gens dont on ne peut tirer aucun service. »

Comme Artémise tenait ce discours, tous ses amis étaient fort en peine, s'imaginant que son opposition lui attirerait quelque déplaisir de la part du roi; au contraire ceux qui lui voulaient du mal et qui étaient jaloux de ce que le roi l'honorait par-dessus tous les autres alliés, se réjouissaient de l'entendre parler ainsi, comme si elle eût été à sa perte. Mais quand les opinions eurent été rapportées à Xerxès, il se plut fort à celle d'Artémise, et l'estime qu'il avait déjà pour elle s'en accrut encore. Néanmoins il voulut qu'on suivit l'avis du plus grand nombre. Persuadé que l'armée navale n'avait pas bien fait son devoir aux combats de l'Eubée, parce que lui-même n'était pas présent, il voulait voir de ses yeux celui qu'on allait livrer.

Lorsqu'on eut donné ordre de mettre en mer, les vaisseaux se dirigèrent vers Salamine, et se rangèrent en ordre tout à loisir. Mais le jour était alors trop avancé pour engager la bataille, et la

nuit étant survenue, ils se préparèrent pour le lendemain. Cependant les Grecs entrèrent en grand effroi, et principalement ceux du Péloponèse. Ils appréhendaient, s'ils restaient à Salamine, d'être vaincus et assiégés dans une île, en combattant pour le pays des Athéniens, tandis qu'ils laissaient le leur sans défense. Cette même nuit l'armée de terre des Barbares se mit en marche pour le Péloponèse. On avait cependant essayé et pratiqué tous les moyens pour les empêcher d'y pénétrer. En effet les Péloponésiens n'avaient pas été plus tôt informés du trépas de Léonidas aux Thermopyles, qu'ils étaient accourus de leurs cités, et s'étaient venus loger à l'isthme, où ils avaient pour capitaine général Cléombrote fils d'Anaxandride et frère de Léonidas. Là ils avaient d'abord obstrué la route Scironienne; ensuite ils avaient résolu de tirer une muraille à travers l'isthme. Or, comme ils étaient au nombre de plusieurs myriades, et que chacun travaillait, l'ouvrage prenait fin. On apportait des pierres, des briques, du bois, des corbeilles remplies de sable, et l'on n'interrompait le travail ni le jour ni la nuit. Ceux des peuples grecs qui s'assemblèrent à l'isthme étaient les Lacédémoniens et les Arcadiens avec toutes leurs forces, les Éléens, les Corinthiens, les Sicyoniens, les Épidauriens, les Phliasiens, les Trézéniens, et les Hermionéens. Tels furent ceux qui accoururent, effrayés du danger qui menaçait la

Grèce; les autres Péloponésiens ne s'en mirent point en souci. Les fêtes Olympiques et Carniennes étaient déjà passées. Or il faut savoir que le Péloponèse est habitée par sept nations, deux d'entre lesquelles sont indigènes, et habitent de toute ancienneté le même pays: je veux dire les Arcadiens et les Cynuriens. Une autre nation, qui est celle d'Achaïe, n'est jamais sortie du Péloponèse, bien qu'elle ait changé de demeures et qu'elle habite présentement un territoire qui ne lui appartenait pas. Mais des sept nations que je viens de dire, les quatre autres sont venues du dehors: ce sont les Doriens, les Étoliens, les Dryopes, et les Lemniens. Les Doriens ont un grand nombre de villes considérables, les Étoliens celle d'Élis seulement, les Dryopes Hermione et Asiné, celle qui est proche de Cardamyle en Laconie; les Lemniens tous les Paroréates. Quant aux Cynuriens qui sont indigènes, il paraît qu'ils sont les seuls Ioniens; mais ils se sont dorisés à la longue sous la domination des Argiens, et font partie des Ornéates et Périèques. Ainsi toutes les villes de ces sept nations, excepté celles que j'ai énumérées, gardaient la neutralité, ou pour mieux dire, en gardant la neutralité elles tenaient le parti des Mèdes.

Mais pour en revenir à ceux qui étaient à l'isthme, ils avaient entrepris un tel ouvrage, pensant qu'il y allait du tout pour eux, et n'espérant pas que l'armée navale ferait si bien son

devoir. De leur côté ceux qui étaient à Salamine, informés de ce qui se passait en prirent épouvante, et entrèrent en peine non pas tant pour eux-mêmes, comme pour le Péloponèse. D'abord ce fut seulement des propos qu'ils se disaient tout bas l'un à l'autre, s'étonnant qu'Eurybiade fût si mal avisé; mais ensuite les murmures éclatèrent hautement, et il se fit une assemblée, où l'on parla beaucoup sur le même sujet, les uns voulant qu'on retournât au Péloponèse pour l'avoir en garde, au lieu de combattre pour un pays déjà tenu en servitude; les autres, qui étaient les Athéniens, Éginètes, et Mégariens, soutenant qu'il fallait rester et livrer bataille en ce lieu. Alors Thémistocle voyant que son avis était repoussé par les Péloponésiens, sortit secrètement du conseil, et dépêcha au camp des Mèdes un homme dans un bateau, après l'avoir instruit de ce qu'il fallait dire. Cet homme avait nom Sicinnus; il était esclave de Thémistocle et gouverneur de ses enfants: depuis Thémistocle l'enrichit et le fit citoyen de Thespie, comme les Thespiens recevaient de nouveaux bourgeois. Lors donc que cet homme monté sur son bateau eut abordé les chefs des Barbares, il leur dit: Le capitaine des Athéniens, qui tient le parti du roi et qui désire que vous remportiez l'avantage, m'envoie auprès de vous à l'insu des autres Grecs, pour vous faire savoir qu'ils délibèrent de s'enfuir à cause de la frayeur qui les presse. Maintenant

donc vous avez l'occasion du plus beau fait d'armes, si vous ne les laissez pas échapper; car il n'y a nul accord entre eux, et bien loin qu'ils vous résistent, vous verrez aux prises les uns avec les autres ceux qui vous sont favorables et ceux qui ne le sont pas. — A ces mots il se retira. Les Barbares croyant l'avertissement véritable, firent passer un grand nombre de Perses dans la petite île de Psyttalie, qui est située entre Salamine et la terre-ferme; après cela, quand ce fut sur le minuit, ils firent avancer vers Salamine la pointe de leur armée qui regardait l'occident, afin d'enclorre cette île, pendant que le reste de la flotte qui était aux environs de Céos et de Cynosure mettait pareillement à la voile, de façon que jusqu'à Munychie toute la mer était couverte de vaisseaux. La raison pour laquelle ils manœuvraient de la sorte, était afin que les Grecs n'eussent pas même le pouvoir de fuir, mais qu'enfermés à Salamine ils portassent la peine du mal qu'ils leur avaient fait à l'Artémision. Ils débarquèrent des Perses à Psyttalie en ce dessein: comme cette île est au milieu du bras de mer où se devait donner la bataille, ils pensaient que les hommes et les débris de navires ne manqueraient pas d'y être portés, et ils voulaient recueillir les leurs et détruire les autres. Au surplus ils firent tout cela en grand silence, de peur d'être aperçus des ennemis, et la nuit se passa pour eux en préparatifs et sans aucun repos.

Lorsque je considère ces événements, je ne saurais contredire la vérité des oracles, ni entreprendre d'en renverser d'aussi manifestes que celui-ci. *Mais quand la rive sacrée de Diane au glaive d'or et de la maritime Cynosure sera couverte d'un pont de vaisseaux, et qu'animés d'un fol espoir ils auront pillé la splendide Athènes, la divine Vengeance éteindra le superbe Dédain fils de l'Outrage, bien qu'il soit terrible et qu'il se croie tout soumis. L'airain se mêlera avec l'airain. Mars empourprera de sang les ondes. Alors Jupiter au vaste regard et la vénérable Victoire feront luire sur la Grèce un jour de liberté.* Après de telles paroles, si clairement prononcées par Bacis, je n'ai pas la hardiesse de révoquer en doute la vérité des oracles, ni ne la saurais endurer en autrui.

Cependant à Salamine il y avait de grands débats entre les généraux; ils ne savaient pas encore qu'ils étaient enfermés par les vaisseaux des Barbares, et les croyaient restés à la même place où ils les avaient vus pendant le jour. Au milieu de ces contestations arriva d'Égine Aristide fils de Lysimaque, Athénien, que le peuple avait mis au ban de l'ostracisme, et que d'après ce que j'ai appris de son caractère, je tiens pour le meilleur et le plus juste des Athéniens qui fut jamais. Cet Aristide allant à la porte du conseil, appela dehors Thémistocle, lequel, loin d'être son ami, était au contraire son ennemi déclaré; mais la grandeur des

77

78

79

maux présents lui fit mettre en oubli les choses passées. Il l'appela donc afin de lui parler, car il avait eu vent que les Péloponésiens pressaient pour qu'on ramenât la flotte à l'isthme. Quand Thémistocle fut sorti, Aristide lui tint ce langage. La seule rivalité qui en tout temps et surtout à cette heure doit exister entre nous, c'est à savoir à qui fera le plus de bien à la patrie. Or je t'avertis qu'il est indifférent de parler peu ou beaucoup aux Péloponésiens sur la retraite. Maintenant, je l'ai vu de mes propres yeux, quand les Corinthiens et Eurybiade lui-même voudraient se retirer, ils ne le peuvent plus, car nous sommes enfermés de tous côtés par les ennemis. Entre donc et leur rapporte ceci. — Assurément, répondit Thémistocle, voilà 80 un bon avis et un heureux message. Tu as vu de tes yeux ce que je désirais qui arrivât; car sache que c'est moi qui ai engagé les Mèdes à faire ainsi. Puisque les Grecs n'étaient pas en volonté de combattre, il fallait bien les y amener malgré eux. Mais comme tu nous apportes de bonnes nouvelles, viens toi-même les leur apprendre. Si c'est moi qui les leur annonce, ils croiront que je les invente, et jamais je ne les persuaderai que les Barbares soient si près de nous. Entre donc et dis-leur ce qui en est. S'ils te croient, ce sera bien: sinon, il n'importe guère, puisqu'ils ne peuvent désormais prendre la fuite, étant, comme tu le dis, enfermés de toute part. — En conséquence Aristide leur donna 81

cet avis, disant qu'il arrivait d'Égine et qu'il avait à grand'peine échappé aux vaisseaux ennemis, attendu que toute l'armée grecque était environnée par celle de Xerxès; et après les avoir exhortés à se mettre en état de défense, il se retira du milieu d'eux. Là-dessus ils recommencèrent à se quereller de paroles, car la plupart des capitaines ne croyaient point du tout ce qu'il avait dit, jusqu'à ce qu'il arriva une galère Ténienne, commandée par Panétius fils de Sosimène, et qui s'étant dérobée de la flotte des Barbares apporta toute la vérité; à raison de quoi les Téniens furent inscrits sur le trépied de Delphes parmi ceux qui défirent le Barbare. En comptant donc ce vaisseau qui se vint rendre à Salamine, et celui de Lemnos qui auparavant les avait joints à l'Artémision, la flotte des Grecs se trouva composée de trois cent quatre-vingts navires; car il s'en fallait de deux que ce nombre ne fût complet.

Cependant les Grecs, dès qu'ils eurent nouvelles certaines par l'arrivée des Téniens, se préparèrent à la bataille. L'aurore paraissait, lorsqu'on assembla les équipages des vaisseaux. En cette occasion Thémistocle fut de tous celui qui prononça la plus belle harangue. Il leur représenta l'avantage qu'il y a, en toute situation et en toute circonstance, à faire son devoir, et les exhorta à se montrer gens de bien en cette guerre; puis, lorsqu'il eut achevé son discours, il ordonna de monter sur les navires.

Pendant qu'ils le faisaient, arriva la galère qu'on avait envoyée à Égine pour chercher les Éacides. Alors les Grecs mirent en mer avec toute leur flotte, et au même moment se présentèrent les Barbares. Là comme le reste des Grecs sciaient arrière et se jetaient au rivage, Aminias de Palène Athénien pousse en avant, joint un navire ennemi, et s'y attache si bien qu'il ne s'en peut défaire; pour lors les autres accoururent à son aide, et la mêlée s'engagea. Au moins est-ce de cette façon que les Athéniens le racontent; les Éginètes au contraire maintiennent que ce fut le vaisseau revenant d'Égine avec les Éacides qui commença l'action. On dit aussi qu'il apparut un fantôme de femme, qui les exhorta d'une voix assez forte pour être entendue de toute l'armée, après leur avoir reproché en ces termes leur timidité: Malheureux, jusques à quand scierez-vous arrière? Les Athéniens avaient en tête les Phéniciens, car ceux-ci étaient à la pointe qui était tournée du côté d'Éleusis et du soleil couchant: en face des Lacédémoniens étaient les Ioniens, rangés à la pointe qui regardait le soleil levant et le Pirée. De ces derniers il y eut quelques-uns qui firent mal à dessein d'après les remontrances de Thémistocle, mais non pas la plupart. Je pourrais même indiquer les noms de maints capitaines qui prirent des vaisseaux grecs, mais je me contenterai de citer Théomestor fils d'Androdamas et Phylacus fils d'Histiée, l'un

et l'autre Samiens. La raison pour laquelle je les cite eux seuls, c'est que Théomestor pour sa conduite fut établi tyran de Samos par les Perses, et que Phylacus fut inscrit parmi les bienfaiteurs du roi, dont il reçut beaucoup de terres. Ces bienfaiteurs du roi sont appelés *Orosanges* en langue perse. C'est ainsi que ces capitaines combattirent; mais la multitude des vaisseaux fut déconfite à Salamine, les uns enfoncés par les Athéniens et les autres par les Éginètes. Et il ne pouvait guère en advenir autrement; car les Grecs combattaient en belle ordonnance, au lieu que les Barbares ne gardaient plus aucun rang et ne faisaient rien à propos. Toutefois en cette journée ils montrèrent beaucoup plus de valeur que dans les combats de l'Eubée: car ils faisaient tous de leur mieux par crainte de Xerxès, et chacun s'imaginait être vu par le roi.

Je ne saurais dire avec certitude comment combattit chacun des Grecs et des Perses; mais je raconterai d'Artémise un fait qui ajouta encore à la bonne opinion que Xerxès en avait. Lorsque la confusion se fut mise dans les affaires des Barbares, en ce moment le vaisseau d'Artémise était poursuivi par un navire athénien. Comme elle ne pouvait échapper, d'autant qu'elle avait devant elle des vaisseaux amis et à ses trousses la flotte ennemie, elle prit une résolution qui lui succéda heureusement. Pressée par le vaisseau d'Athènes,

86

87

elle s'en alla heurter un navire ami, lequel était monté par des Calyndiens et portait même leur roi Damasithyme. Le fit-elle à cause d'une pique qu'elle avait envers celui-ci depuis le temps où l'armée était encore à l'Hellespont, c'est ce que pour ma part je ne saurais dire, ni si ce fut à bon escient ou par cas d'aventure qu'elle heurta le vaisseau calyndien; le fait est que du choc il fut mis à fond, en quoi la fortune fut doublement favorable à Artémise: car le capitaine athénien la voyant attaquer un navire ennemi, s'imagina que son vaisseau était l'un des alliés, ou tout au moins quelqu'un des Barbares qui se tournait du parti des Grecs; il s'écarta donc pour en poursuivre d'autres. Ainsi de ce côté elle évita sa perte; d'autre part elle eut le bonheur que sa méchante action lui attira les éloges de Xerxès. En effet on dit que le roi, spectateur du combat, ayant remarqué le vaisseau d'Artémise au moment qu'il heurtait celui des Calyndiens, un de ceux qui étaient proche lui dit: Maître, vois-tu la singulière prouesse d'Artémise, comme elle vient d'abîmer un navire ennemi? Sur quoi Xerxès demanda si véritablement c'était l'action d'Artémise; et les autres lui assurèrent que c'était bien elle, qu'ils la reconnaissaient à l'enseigne de son vaisseau, persuadés d'ailleurs que le navire submergé fût ennemi; car la bonne fortune d'Artémise voulut encore que du vaisseau calyndien il ne se sauvât

88

personne qui pût l'accuser. Là-dessus Xerxès prononça, dit-on, ces paroles: Pour moi les hommes sont devenus des femmes, et les femmes des hommes. Tel est le propos qu'on attribue à Xerxès.

En cette journée mourut Ariabignès, fils de Darius et frère de Xerxès, et plusieurs gens de marque, tant des Perses que des Mèdes et des autres alliés. Du côté des Grecs il ne périt que fort peu de monde, attendu que sachant tous nager, ceux dont les vaisseaux étaient mis à fond et qui n'étaient pas blessés à coups de mains, se sauvaient à Salamine, tandis que les Barbares, qui ne savaient pas nager, périssaient presque tous dans la mer. Quand les premiers vaisseaux eurent été mis en fuite, la plupart des autres furent brisés; en effet comme ceux qui étaient derrière faisaient effort pour s'avancer afin de montrer au roi leur vaillance, ils s'entrechoquaient avec ceux des leurs qui fuyaient. Pendant ce désordre quelques Phéniciens dont les vaisseaux avaient péri vinrent trouver le roi pour accuser les Ioniens d'avoir par trahison occasionné la perte de leurs navires. Mais il arriva fort à propos pour les chefs Ioniens une aventure qui les préserva de leur ruine et procura aux Phéniciens un tel salaire de leur accusation. Comme ils parlaient encore, un vaisseau de Samothrace heurta un navire athénien et le coula bas; en même temps survint un vaisseau éginète qui enfonça le samothracien; mais comme ceux qui

89.

90

étaient dessus étaient des gens de trait, de leur vaisseau fracassé ils délogèrent à coups de flèches ceux qui montaient le navire éginète, et y étant entrés ils s'en rendirent maîtres. Cette action sauva les Ioniens; en effet Xerxès, témoin d'un si beau fait d'armes, se tourna vers les Phéniciens, et d'autant qu'il était outré de douleur et s'en prenait à tout le monde, il ordonna qu'on leur coupât la tête, afin que des lâches ne vissent plus accuser des hommes qui valaient mieux qu'eux. Durant le combat Xerxès était assis au pied de la montagne qui est à l'opposite de Salamine et qui s'appelle Égalée; et à mesure qu'il voyait quelqu'un des siens faire une action d'éclat, il s'enquêrait de sa personne, et les secrétaires mettaient par écrit le nom du capitaine, avec celui de son père et de sa ville. Une chose qui contribua encore à la mésaventure des Phéniciens, ce fut qu'au moment où ils vinrent auprès du roi, Ariamnès le Perse, grand ami des Ioniens, se trouvait être à ses côtés. Tel fut le sort de ces Phéniciens.

Comme les Barbares mis en déroute sortaient du détroit pour regagner le Phalère, les Éginètes se postant dans la passe firent des prodiges de valeur; car tandis que les Athéniens au milieu de la confusion allaient brisant les vaisseaux qui résistaient ou qui prenaient la fuite, les Éginètes assaillaient ceux qui sortaient du bras de mer, en sorte que ceux qui échappaient aux Athéniens allaient tom-

ber aux mains des Éginètes. En cet endroit la galère de Thémistocle, poursuivant un navire ennemi, 92  
 rencontra celle de Polycrite fils de Crios, Éginète, comme celui-ci enfonçait un navire sidonien, le même qui avait pris à Sciathos le vaisseau de garde éginète où était ce Pythéas fils d'Ischénoüs que les Perses gardèrent, tout couvert de blessures, émerveillés qu'ils étaient de sa valeur; or comme il était resté dans le navire sidonien, quand celui-ci fut pris, il eut le loisir de retourner à Égine. Sitôt que Polycrite aperçut la galère de Thémistocle, qu'il reconnut à l'enseigne de capitaine, il l'appela de la voix et lui lança des paroles injurieuses par façon de reproche, pour ce que Thémistocle avait dit du médisme des Éginètes. Tout en lui jetant ces paroles, Polycrite enfonçait le navire ennemi. Au surplus ceux des Barbares dont les vaisseaux purent échapper se réfugièrent au Phalère proche de l'armée de terre.

En cette bataille navale ceux des Grecs qui s'acquirent le plus grand renom furent les Éginètes, et après eux les Athéniens; parmi les capitaines, Polycrite d'Égine, et deux Athéniens, Eumène d'Anagyre et Aminias de Pallène, le même qui poursuivit Artémise. S'il eût su que c'était elle, il ne se fût pas donné de relâche qu'il ne l'eût prise ou que lui-même n'eût été pris; car les Athéniens l'avaient expressément recommandé à leurs capitaines, et avaient même promis dix mille drachmes de récom-

pense à qui la prendrait vive, outrés qu'ils étaient de ce qu'une femme portât les armes contre eux. Mais elle, comme je l'ai dit plus haut, se sauva de vitesse, et se retira au Phalère, où était aussi le reste des vaisseaux qui avaient échappé. Pour ce qui est d'Adimante le capitaine des Corinthiens, les Athéniens disent que dès le commencement de la mêlée il fut si fort saisi de surprise et de frayeur qu'il fit hausser les voiles et s'en alla fuyant. Que les Corinthiens, voyant fuir le vaisseau de leur capitaine, firent la même chose et mirent voiles au vent. Mais que lorsqu'ils furent vis-à-vis de l'endroit de Salamine où est le temple de Minerve Scirade, ils rencontrèrent une nacelle qui venait à eux par mission divine, sans qu'ils aient pu connaître qui la leur envoyait; que d'ailleurs lorsqu'elle arriva ils ne savaient rien de ce qui se passait dans l'armée. Or la raison pour laquelle ils estiment qu'il y eut en cela quelque chose de divin, c'est que, aussitôt que la nacelle fut proche des vaisseaux, ceux qui la montaient dirent : Adimante, tu as détourné tes vaisseaux et tu prends la fuite en trahissant la Grèce. Cependant la victoire est à ceux des Grecs qui ont souhaité de surmonter les ennemis. Et comme Adimante ne voulait pas ajouter foi à ce langage, ils dirent qu'ils étaient prêts à être retenus en otages et à subir la mort, si les Grecs ne se trouvaient pas victorieux. Pour lors Adimante rebroussa chemin avec les autres, et rejoignit la flotte que tout était fini. Telle est la

manière dont les Athéniens content cette aventure; mais les Corinthiens n'en demeurent point d'accord avec eux : au contraire ils maintiennent qu'ils furent des premiers dans le combat naval, et tout le reste de la Grèce leur rend ce témoignage. Enfin Aristide fils de Lysimaque, Athénien dont j'ai parlé ci-dessus comme d'un homme de bien, fit pendant le tumulte ce que je vais rapporter. Prenant avec lui plusieurs des hommes d'armes Athéniens qui étaient rangés le long de la côte de Salamine, il alla descendre dans l'île de Psyttalie, et tailla en pièces tous les Perses qui s'y trouvaient. 95

La bataille terminée, les Grecs tirèrent à Salamine les débris qui étaient en ces parages, et se tinrent prêts pour un autre combat naval, s'imaginant que le roi ferait encore usage du reste de ses vaisseaux. Cependant il s'éleva un vent d'ouest qui emporta la majeure partie des débris sur la plage de l'Attique appelée Colias; et ainsi s'accomplit, non-seulement l'oracle de Bacis et de Musée concernant toute la bataille navale, mais encore une prédiction relative à ces débris, qui avait été faite bien des années auparavant par le devin athénien Lysistrate, mais dont pas un des Grecs n'avait entendu la signification : *Et les femmes de Colias frissonneront à l'aspect des rames.* C'est ce qui devait arriver après la retraite du roi. 96

Lorsque Xerxès fut assuré de sa déconvenue, il craignit que les Grecs, à l'instigation des Ioniens 97

ou par leur propre mouvement, ne prissent le parti de cingler à l'Hellespont pour rompre les ponts, et qu'il ne fût ainsi enfermé dans l'Europe et en danger d'y périr. Dès lors il ne songea qu'à s'échapper; mais afin de tenir ce dessein caché aux Grecs et à son armée, il fit mine de vouloir combler le bras de mer à Salamine. A cet effet il commanda de lier des fustes phéniciennes, en guise de plancher et de rempart, en même temps qu'il faisait tous les préparatifs, comme pour se mettre encore une fois au hasard d'une bataille navale. Tous ceux qui le voyaient occupé de ces grands apprêts, étaient persuadés qu'il n'avait d'autre pensée que de rester et de continuer la guerre; mais il ne put tromper Mardonius, qui connaissait à merveille son caractère. Pendant qu'il ordonnait ces travaux, Xerxès dépêchait en Perse un courier avec nouvelle de son désastre. Il n'est rien au monde de plus rapide que ces couriers, tels qu'ils ont été, dit-on, imaginés par les Perses. Autant qu'il y a de jours en toute la route, autant il y a de chevaux et d'hommes de distance en distance, dont chacun doit faire le chemin d'un jour. Il n'y a ni neige, ni pluie, ni chaud, ni nuit qui puisse empêcher de faire en toute diligence la course qui leur est assignée. Ainsi le premier courier remet son message au second, celui-ci au troisième, et ainsi de suite, absolument comme chez les Grecs on se passe de main en main le flambeau dans la fête de Vulcain dite Lampadophories.

Les Perses en leur langage appellent *Angarèion* cette espèce de course à cheval. La première nouvelle qui était arrivée à Suse, annonçant que Xerxès était maître d'Athènes, avait si fort réjoui le demeurant des Perses, qu'ils avaient jonché de branches de myrte toutes les rues, brûlé des parfums et fait partout des sacrifices et des festins. Mais le second message les jeta dans une telle confusion que tous déchiraient leurs tuniques, poussaient des cris et des gémissements sans fin, et accusaient Mardonius d'être l'auteur de tant de maux. Et cependant les Perses n'étaient pas tant chagrins de la perte de leurs navires, comme ils appréhendaient pour le roi ; leurs inquiétudes durèrent longtemps ; et ne prirent terme qu'au retour de Xerxès. 99 100

Cependant Mardonius, qui voyait le roi si affligé du combat naval et qui le soupçonnait de songer à s'enfuir d'Athènes, fit réflexion qu'il allait porter la peine des conseils qu'il lui avait donnés, en l'induisant à marcher contre la Grèce, et qu'ainsi le mieux était pour lui d'achever, s'il se pouvait, la soumission de cette contrée, ou sinon de terminer glorieusement sa vie à la poursuite de grandes choses ; réfléchissant, dis-je, à tout cela, et d'autant que le succès lui paraissait plus vraisemblable, il alla trouver Xerxès et lui dit : « Maître, ne te chagrine pas de ce qui vient d'arriver, comme si c'était quelque grave infortune ; l'espoir du combat n'est pas pour nous en de méchantes planches,

mais dans les hommes et les chevaux. Or parmi ces gens qui s'imaginent avoir tout terminé, il n'en est pas un qui eût la hardiesse de sortir des vaisseaux pour te faire résistance, non plus qu'aucun autre de ce continent, et ceux qui l'ont osé ont reçu leur salaire. Si donc tu le juges à propos, tentons incontinent un effort sur le Péloponèse; ou si tu aimes mieux différer, tu en as le loisir. Mais ne te laisse point abattre; car les Grecs ne sauraient se dérober à la servitude qu'ils méritent pour tous leurs méfaits actuels et passés. C'est ainsi que tu devrais faire; mais si tu as dessein de retourner toi-même et d'emmener l'armée, j'ai un autre conseil à te proposer. Ne réduis pas les Perses à devenir la risée des Grecs, car ce n'est pas eux qui ont gâté les affaires, et nul ne peut dire que nous ayons été des hommes sans cœur. Si tels se sont montrés des Phéniciens, Égyptiens, Cypriens, et Ciliciens, ce n'est pas la faute des Perses; et puisqu'ils n'ont aucun tort, fais ainsi que je te vais dire. Si tu as résolu de ne pas demeurer, eh bien! retourne en tes foyers, emmenant avec toi la majeure partie de l'armée; mais laisse-moi choisir 300,000 hommes, avec lesquels je me fais fort de ranger toute la Grèce sous ton autorité. » A ces mots qui le tiraient de peine, Xerxès ne se sentit pas d'aise; cependant il répondit à Mardonius qu'il en voulait délibérer avant de prendre l'un ou l'autre parti. Il assembla donc les plus qualifiés d'entre les Perses, auxquels

il joignit Artémise, qu'il reconnaissait lui avoir seule donné naguère un bon conseil; sitôt, qu'elle fut arrivée, il fit retirer tous ses autres conseillers et ses satellites, et lui dit: « Voilà Mardonius qui veut que je demeure ici pour tenter un effort sur le Péloponèse, sous prétexte que les Perses et l'armée de terre ne sont pour rien dans le malheur qui nous est advenu, et qu'ils ne demandent pas mieux que d'en fournir la preuve. Il me sollicite donc ou de faire ainsi, ou de le laisser choisir 300,000 hommes, avec lesquels il veut ranger sous mon autorité toute la Grèce, pendant que je m'en retournerai dans mes foyers avec le reste de l'armée. Toi donc qui me dissuadais avec tant de raison de livrer cette bataille navale, conseille-moi encore à cette heure ce que tu crois m'être le plus avantageux. » — « O

102

roi, répondit Artémise, il est malaisé de rencontrer le meilleur conseil. Toutefois dans les circonstances présentes, je suis d'avis que tu te retires, et laisses Mardonius, avec ceux qu'il demande, exécuter ce qu'il promet. S'il arrive selon sa pensée et qu'il subjuge ce qu'il dit vouloir, tu auras ce que tu désires, car ce sont tes esclaves qui l'auront accompli; au cas contraire, il n'y aura pas grand mal, attendu que ta personne et ta maison seront à l'abri, et que cela étant, les Grecs auront encore plus d'une lutte à soutenir pour leur propre existence. Quant à Mardonius, s'il lui arrive quelque malheur, on n'en fera nul compte, et la victoire des Grecs

sera égale à néant, car ils n'auront défait qu'un de tes esclaves. Pour toi, tu auras atteint le but de ton expédition, car tu ne partiras qu'après avoir brûlé la ville d'Athènes.» Xerxès goûta fort cet avis qui était conforme à sa pensée; car j'estime que lors même que tous les hommes et toutes les femmes lui auraient conseillé de rester, il n'aurait eu garde de le faire, tant il était saisi de frayeur. Il loua donc Artémise, et la renvoya en lui donnant la charge de conduire ses enfants à Éphèse; car il avait à sa suite quelques enfants naturels. Pour gardien, il leur donna Hermotime, Pédasien d'origine, qui tenait le premier rang parmi les eunuques du roi. Ces Pédasiens habitent au-dessus d'Halicarnasse. On prétend que chez eux, toutes les fois qu'il doit arriver quelque infortune à tous les gens du voisinage, il croît une grande barbe à la prêtresse de Minerve qui est en cette ville, et que cela s'est déjà vu deux fois.

Xerxès après avoir chargé Artémise du soin d'emmener ses enfants à Éphèse, appela Mardonius, lui donna le choix des troupes qu'il voudrait, et lui dit de faire ses efforts pour mettre ses actions d'accord avec ses paroles. Ainsi se passa tout le jour. Pendant la nuit, d'après l'ordre du roi, les généraux firent partir les vaisseaux du Phalère, pour regagner l'Hellespont en toute diligence, afin de garder les ponts par où le roi devait passer. Quand les Barbares faisant voile furent près de Zoster, comme il y a sur cette côte des écueils détachés en

avant de la terre-ferme, ils les prirent pour des vaisseaux, et s'enfuirent bien loin; enfin ayant reconnu que ce n'étaient pas des vaisseaux, mais des écueils, ils se rallièrent et continuèrent leur route. Le jour venu, les Grecs qui voyaient l'armée de terre ne bouger de la place, crurent que les vaisseaux étaient au Phalère, et s'attendant à un second combat naval, ils s'apprétaient à se défendre; mais lorsqu'ils entendirent que les vaisseaux étaient en fuite, ils résolurent sur-le-champ de les poursuivre, et s'étant avancés jusqu'à Andros, ils ne découvrirent point l'armée de Xerxès. Arrivés en ce lieu, ils délibérèrent. Thémistocle était d'avis de couper à travers les îles, et après avoir donné la chasse aux vaisseaux, de cingler droit à l'Hellespont afin de rompre les ponts; mais Eurybiade fut d'opinion contraire, soutenant que de rompre les ponts c'était occasionner les plus grands maux à la Grèce. En effet, disait-il, si le Perse est enfermé en Europe, il ne restera pas en repos, autrement il ne pourrait mener à bien ses affaires, et son armée sans moyen de retour serait exposée à mourir de faim; au contraire s'il met la main à l'œuvre, et qu'il attaque les villes et les nations les unes après les autres, l'Europe est en danger de tomber tout entière en sa puissance, soit par force soit par composition, et il aura pour se nourrir les fruits annuels de la Grèce. Il m'est avis que vaincu en bataille le Perse ne demeurera

108

pas en Europe; il faut donc le laisser fuir jusque chez lui, quitte à lui aller disputer plus tard son propre territoire. L'opinion d'Eurybiade fut suivie par les autres capitaines des Péloponésiens.

Thémistocle voyant qu'il ne pourrait persuader la plupart d'entre eux de voguer à l'Hellespont, changea de langage, et s'adressant aux Athéniens, qui avaient le plus grand déplaisir de l'évasion des Barbares, et qui étaient en volonté de cingler eux seuls à l'Hellespont, si les autres ne le voulaient pas faire, il leur dit : « Mainte fois j'ai vu de mes yeux, et plus souvent j'ai ouï dire à d'autres, que des hommes réduits à la nécessité sont, quoique déjà vaincus, retournés au combat, et ont réparé leur précédente défaite. Pour nous qui avons eu la bonne fortune de nous sauver nous et la Grèce, et de repousser une si effroyable nuée d'ennemis, gardons-nous bien de les poursuivre dans leur fuite; car le succès que nous avons obtenu n'est point notre ouvrage, mais celui des dieux et des héros, qui ont vu de mauvais œil qu'un seul homme régnaît sur l'Asie et sur l'Europe, d'autant que c'est un impie et un présomptueux, qui sans égard pour les choses sacrées ou profanes, allait brûlant et renversant les images des dieux, battait de verges la mer et lui jetait des entraves. Pour le présent soyons satisfaits, tout en restant en Grèce, de nous soigner nous et les nôtres, de réédifier nos maisons, et d'ensemencer nos terres, maintenant que nous avons

tout à fait chassé le Barbare. Au printemps nous cinglerons vers l'Hellespont et l'Ionie.» Ainsi parla Thémistocle dans l'intention de se ménager un refuge auprès du roi, si quelque jour les Athéniens lui causaient du déplaisir, comme il arriva effectivement dans la suite. Ce discours abusa tout le monde : on crut Thémistocle pour l'opinion qu'on avait déjà de son bon sens, et parce qu'il avait bien évidemment fait preuve de bon conseil et de sage prévoyance; aussi était-on fort disposé à suivre ses avis. Sitôt qu'il eut persuadé les Grecs, il fit monter dans un bateau des hommes sûrs et capables de souffrir toute espèce de gêne plutôt que de révéler ce qu'il les chargeait de dire au roi; de ce nombre fut encore son esclave Sicinnus. Arrivés sur la côte d'Attique, les autres restèrent dans le bateau, mais Sicinnus monta vers Xerxès et lui tint ce langage : Thémistocle fils de Néoclès, capitaine général des Athéniens, celui de tous les alliés qui a le plus d'entendement et de vaillance, m'envoie te mander que lui Thémistocle Athénien, pour l'affection qu'il te porte, a retenu les Grecs qui voulaient poursuivre tes navires et aller rompre les ponts jetés sur l'Hellespont. Maintenant tu peux te retirer à ton aise.—Après s'être acquittés de leur message, ils repartirent dans leur bateau.

En cette occasion les Grecs, résolus de ne pas poursuivre plus avant les vaisseaux des Barbares, et de ne point aller rompre le passage de l'Helles-

pont, investirent Andros avec dessein de la détruire. C'est que les Andriens, requis par Thémistocle avant tous les autres insulaires de lui donner de l'argent, avaient refusé de le faire; et comme il leur eut dit que les Athéniens venaient à eux accompagnés de deux grandes divinités, Persuasion et Contrainte, qui les devaient obliger à fournir l'argent qu'on leur demandait, ils répliquèrent qu'Athènes était sans doute grande, prospère, et protégée de bonnes divinités; que les Andriens au contraire étaient gens disetteux, n'ayant que deux méchantes divinités, qui jamais ne quittaient leur île, mais de tout temps y avaient fixé leur séjour, c'est à savoir, Pauvreté et Impuissance; que les ayant pour eux les Andriens ne donneraient point d'argent, attendu que toute la puissance des Athéniens ne surmonterait jamais leur propre impuissance. Sur cette réponse et leur refus de fournir l'argent, ils furent assiégés. Or Thémistocle ne cessait d'amasser des richesses: il envoyait çà et là par les autres îles des paroles menaçantes, leur demandant de l'argent par l'entremise des mêmes délégués, et leur faisant dire, comme aux Andriens, que s'ils n'en donnaient pas, il amènerait contre eux l'armée des Grecs pour les assiéger et les détruire. Par ce moyen il tira une bonne somme de deniers des Carystiens et des Pariens, lesquels apprenant qu'Andros était assiégée pour cause de médisme, et que Thémistocle n'était pas en petite

considération parmi les généraux, furent saisis de crainte et envoyèrent l'argent. Y eut-il d'autres insulaires qui suivirent cet exemple, c'est ce que je ne saurais dire, bien que je pense qu'ils ne furent pas les seuls. Néanmoins les Carystiens n'en furent pas mieux traités pour cela; mais les Pariens, qui gagnèrent Thémistocle à beaux deniers comptants, échappèrent à l'armée. C'est ainsi que Thémistocle, à partir d'Andros, tira de grosses sommes des insulaires à l'insu des autres généraux.

Cependant l'armée de Xerxès, quelques jours après la bataille navale, se mit en marche pour la Béotie en reprenant le même chemin. Mardonius avait dessein de convoier le roi, et d'ailleurs la saison était trop avancée pour tenir la campagne; il voulait donc passer l'hiver en Thessalie, et au retour du printemps faire un effort contre le Péloponèse. Arrivé en Thessalie, Mardonius choisit en premier lieu tous les Perses appelés Immortels, excepté Hydarnès leur capitaine, qui ne voulut jamais quitter le roi; en outre les autres Perses portant cuirasses et les mille cavaliers, puis les Mèdes et les Saces, les Bactriens et les Indiens, gens de pied et de cheval. Il prit ces nations tout entières; parmi les autres alliés il ne choisit que quelques soldats distingués par leur bonne mine, ou qu'il savait s'être comportés vaillamment. Ainsi la plus grande partie de cette armée se composait de Perses, tous portant colliers et bracelets, et de

Mèdes, qui n'étaient pas moins nombreux que les Perses, mais leur cédaient en force de corps; de façon que la totalité de ces troupes se montait à 300,000 hommes, y compris les cavaliers.

Pendant que Mardonius était après à choisir ces troupes et que le roi était encore en Thessalie, les Lacédémoniens reçurent de Delphes un oracle portant de demander à Xerxès une satisfaction du meurtre de Léonidas, et de recevoir celle qu'il donnerait. Les Spartiates envoyèrent donc en diligence un héraut, lequel étant arrivé comme toute l'armée était encore en Thessalie, alla se présenter à Xerxès et lui dit ces paroles : Roi des Mèdes, les Lacédémoniens et les Héraclides de Sparte te demandent satisfaction pour le meurtre de leur roi, que tu as tué lorsqu'il combattait à la défense de la Grèce. — Là-dessus Xerxès se prit à rire, et après un long silence, comme Mardonius se trouvait à ses côtés, il le montra disant : Eh bien ! Mardonius que voici leur donnera la satisfaction qu'ils méritent. Le héraut reçut cette réponse, et se retira.

Xerxès, ayant laissé Mardonius en Thessalie, partit lui-même en toute hâte pour l'Hellespont. Il atteignit l'endroit du passage en quarante-cinq jours; ne ramenant, par manière de dire, aucune partie de son armée. Partout sur leur chemin, et en quelque lieu qu'ils arrivassent, ils enlevaient les fruits pour s'en nourrir, à défaut de quoi ils arrachaient l'herbe qui croît de la terre,

détachaient l'écorce des arbres, et coupaient les feuilles, tant des arbres sauvages que des cultivés, enfin ils ne laissaient absolument rien, tant ils étaient pressés par la famine. Il s'en suivit une peste et dysenterie, qui ravagea l'armée tout le long du chemin. Xerxès abandonnait les malades avec ordre aux villes par où il passait d'en avoir soin et de les nourrir; ainsi quelques-uns restèrent en Thessalie, d'autres à Siris en Péonie, et d'autres en Macédoine. Mais il ne retrouva plus à son retour le char du soleil là où il l'avait laissé en marchant contre la Grèce: les Péoniens qui l'avaient donné aux Thraces, lui répondirent quand il le leur redemanda, que les juments avaient été enlevées du pâturage par ceux de la haute Thrace, qui habitent aux environs des sources du Strymon. Là le roi des Bisaltiens et de la terre de Crestone, Thrace, fit une action d'une cruauté sans pareille. Il avait déclaré qu'il ne serait jamais de sa propre volonté l'esclave de Xerxès, et s'était enfui sur les hauteurs, dans le mont Rhodope, faisant défense à ses fils de porter les armes contre la Grèce; mais eux n'en avaient tenu compte, et d'autant qu'ils avaient grande envie de voir cette guerre, ils étaient partis avec le Perse. Lors donc qu'ils revinrent sains et saufs, tous, au nombre de six, leur frère leur fit crever les yeux pour cette désobéissance. Tel fut le salaire qu'ils reçurent.

Quant aux Perses, lorsque au sortir de la Thrace

ils furent arrivés au passage, ils s'empressèrent de traverser l'Hellespont sur les vaisseaux, car pour les ponts, ils ne les trouvèrent plus tendus, mais détruits par une tempête. Parvenus en ce lieu, comme ils y rencontrèrent des vivres plus abondants que par la route, ils s'en remplirent outre mesure, de sorte que cela, joint au changement d'eaux, fit périr une bonne partie de ce qui était demeuré de l'armée. Les autres parvinrent en la ville de Sardes avec Xerxès. Il y a aussi une autre manière de raconter la même chose. Xerxès, à ce qu'on dit, lorsqu'à son retour d'Athènes il fut arrivé à Éion sur le Strymon, ne continua pas sa route par terre, mais ayant donné à Hydarnès charge de conduire l'armée à l'Hellespont, il monta de sa personne sur un navire phénicien pour regagner l'Asie. Mais il ne fut pas plus tôt en haute mer qu'il se leva un vent impétueux, et comme la mer était fort courroucée et que le navire s'emplissait à raison du grand nombre de Perses qui étaient avec Xerxès sur le tillac, alors le roi tout effrayé haussa la voix et demanda au pilote s'il y avait quelque salut; sur quoi l'autre répondit: Maître, il n'y en a aucun, à moins qu'on ne débarrasse le vaisseau de cette multitude de passagers; et Xerxès ayant entendu ces paroles s'écria: Hommes Perses, c'est maintenant que vous pouvez montrer votre amour pour le roi; en vous, à ce qu'il paraît, se trouve mon salut. A peine avait-il achevé ces paroles, que

les Perses se prosternèrent, et s'élançèrent à la mer, au moyen de quoi le navire allégé put atteindre l'Asie. On ajoute que Xerxès ne fut pas plus tôt descendu à terre, qu'il gratifia d'une couronne d'or le pilote, pour avoir sauvé la vie du roi, mais qu'en même temps il ordonna de lui couper la tête, pour avoir causé la mort d'un si grand nombre de Perses. Telle est l'autre manière de conter le retour du roi, laquelle ne me paraît pas du tout vraisemblable, pour plusieurs causes et nommément pour ce qui concerne ces Perses; car en mettant que le pilote eût parlé de la sorte à Xerxès, entre mille raisons qu'on pourrait alléguer pour croire que le roi ne fit point ce qu'on dit, j'en ai une qui est sans réplique: c'est qu'il eût fait descendre du tillac au fond du navire ces gens qui étaient Perses et des premiers d'entre les Perses, et qu'il eût plutôt fait jeter à la mer un pareil nombre des rameurs, qui étaient Phéniciens. Mais, ainsi que j'ai dit ci-dessus, je tiens qu'il revint en Asie par voie de terre avec le reste de son armée. Et nous en avons un grand argument en ce qu'il est constant que le roi parvenu dans sa retraite en la ville d'Abdère, fit hospitalité avec les Abdéritains, et leur fit présent d'un cimenterre d'or et d'une tiare toute dorée. Les Abdéritains disent même une chose qui me paraît hors de toute apparence de raison, c'est à savoir que Xerxès délia chez eux sa ceinture pour la première fois depuis sa fuite d'Athènes, et comme

se jugeant seulement alors en sûreté. Or Abdère est située plus proche de l'Hellespont que n'est le Strymon et la ville d'Éion, où l'on prétend qu'il s'embarqua.

Les Grecs n'ayant pu venir à bout de détruire Andros, se tournèrent vers Carystos, et après en avoir couru tout le territoire, ils revinrent à Salamine. Premièrement ils prélevèrent pour les dieux les prémices du butin, et en particulier trois galères phéniciennes, l'une pour être consacrée à l'isthme, où elle était encore de mon temps, la seconde à Sunium, et la troisième à Ajax dans Salamine même. Ensuite ils firent entre eux le partage du butin, et ils en envoyèrent à Delphes les prémices, de quoi il fut fait une statue tenant en main un éperon de navire, et qui avait douze coudées de haut; elle est au même endroit que l'Alexandre Macédonien en or. Quand ils eurent envoyé ces prémices à Delphes, les Grecs interrogèrent le dieu pour savoir s'il tenait ces offrandes pour suffisantes et agréables : il répondit qu'il était satisfait de tous les autres Grecs, mais non pas des Éginètes, dont il attendait encore un présent pour le prix qu'ils avaient remporté en la bataille de Salamine. En conséquence de cet avis, les Éginètes dédièrent des étoiles d'or sur un mât d'airain; elles sont au nombre de trois, et se voient à l'angle du temple, près du cratère de Crésus. Après le partage des dépouilles, les Grecs se rendirent à l'isthme, vou-

lant donner le prix de la valeur à celui qui en avait été le plus digne en cette guerre. Lors donc que les capitaines arrivés eurent déposé leurs suffrages sur l'autel de Neptune, pour déclarer qui leur paraissait mériter le premier rang, et qui le second, chacun d'eux s'adjugea le premier prix à lui-même, et la plupart décernèrent à Thémistocle le second, de sorte qu'ils se trouvèrent seuls, tandis que Thémistocle l'emporta de beaucoup par les seconds suffrages. Les généraux n'ayant pas voulu par jalousie confirmer ce jugement, se retirèrent chacun chez soi, sans rien prononcer; mais Thémistocle n'en fut pas moins proclamé et reconnu par tous les Grecs pour le plus habile homme qui fût en Grèce. Et comme malgré sa victoire ceux qui avaient combattu à Salamine ne lui faisaient pas l'honneur qu'il méritait, il s'en alla incontinent à Lacédémone, dans l'espérance d'y recevoir ce qui lui était dû. En effet les Lacédémoniens lui firent un accueil magnifique, et l'honorèrent grandement. Ils donnèrent à Eurybiade le prix de la vaillance, une couronne d'olivier, et à Thémistocle celui de l'habileté et de la sagesse, qui fut également une couronne d'olivier, avec le plus beau chariot qu'on sût trouver dans la ville; et après l'avoir comblé de louanges, ils le firent à son départ convoyer jusqu'aux frontières de Tégée par trois cents jeunes hommes de ceux qu'on appelle Chevaliers. Il est le seul, à notre connaissance, auquel les Spartiates

aient fait un pareil honneur. Mais quand il fut revenu de Lacédémone à Athènes, un certain Timodème d'Aphidna, l'un de ses ennemis, mais qui au demeurant n'était point un homme de marque, crevant de dépit, entra avec lui en paroles, et lui reprocha que ce n'était point par sa valeur mais seulement pour la noblesse d'Athènes qu'il avait reçu tant d'honneurs à Lacédémone; et comme il allait répétant sans cesse un tel propos, à la fin Thémistocle lui dit: Le fait est que si j'eusse été Belbinite, jamais je n'eusse acquis tant d'honneur auprès des Spartiates, ni toi, mon bel ami, quand tu aurais été Athénien. C'est ainsi que ces choses se passèrent.

Cependant Artabaze fils de Pharnace, qui était déjà un des personnages les plus considérables d'entre les Perses, et qui le devint encore davantage depuis la bataille de Platée, s'étant mis à la tête de soixante mille hommes de l'armée qu'avait choisie Mardonius, convoya le roi jusqu'au passage. Lorsque l'un fut en Asie, et que l'autre en s'en retournant fut arrivé aux environs de la Pallène, comme Mardonius hivernait en Thessalie et en Macédoine, et que rien ne le pressait de rejoindre l'armée, il ne voulut pas laisser échapper l'occasion de réduire en servitude les Potidéates qui s'étaient révoltés. En effet, sitôt que le roi avait été passé, et que l'armée navale s'en était allée fuyant de Salamine, les Potidéates s'étaient ouvertement rebellés contre les Barbares, et leur exemple avait

été suivi par les autres habitants de la Pallène. Cela fut cause qu'Artabaze mit le siège devant Potidée, et soupçonnant que les Olynthiens avaient envie de se révolter contre le roi, il assiégea pareillement leur ville. Or elle était occupée par des Bottiéens que les Macédoniens avaient chassés du golfe Thermaïque. Artabaze l'ayant prise, les fit conduire près d'un lac, où il les fit tous égorger, après quoi il remit la ville aux mains de Critobule de Torone, et de la nation chalcidique. C'est ainsi qu'Olynthe tomba au pouvoir des Chalcidéens. Après la prise de cette ville, Artabaze tourna tous ses efforts du côté de Potidée, et comme il essayait de tous les moyens pour s'en emparer, il noua des intelligences avec Timoxène, général des Scionéens; de quelle manière s'y prit-il pour cela, c'est ce que j'ignore, car personne ne le dit. Mais enfin arriva l'aventure suivante. Toutes les fois que Timoxène voulait mander quelque chose à Artabaze, ou celui-ci à Timoxène, ils écrivaient une lettre qu'ils roulaient autour des entailles d'une flèche, et après l'avoir empennée, ils la tiraient en un endroit dont ils étaient convenus entre eux. C'est ce qui fit découvrir la trahison de Timoxène. Un jour Artabaze, tirant à l'endroit désigné, manqua le but, et atteignit un Potidéate à l'épaule. On s'assembla, comme c'est la coutume à la guerre, autour du blessé; la flèche fut retirée, et comme on y trouva la lettre, on la porta sur-le-champ aux

généraux; or il y avait des auxiliaires venus de tout le reste de la Pallène. La lettre lue et le motif de la trahison découvert, les généraux ne jugèrent pas à propos de faire le procès à Timoxène, et cela par égard pour la ville de Scione, et de peur que les Scionéens ne fussent à l'avenir considérés comme des traîtres. Toutefois c'est de cette manière qu'on découvrit la trahison. Artabaze tenait depuis trois mois la ville assiégée, lorsqu'il survint un reflux extraordinaire et qui dura longtemps. Les Barbares voyant que la mer s'était retirée, voulurent passer à gué dans la Pallène; mais comme ils avaient déjà fait les deux cinquièmes de la route et qu'il ne leur en restait plus que trois à parcourir pour être en dedans de la Pallène, la marée revint d'une telle impétuosité, qu'au dire des gens du pays il n'est pas de mémoire d'un pareil regorgement d'eau; en sorte que ceux des Barbares qui ne savaient pas nager se noyèrent, et les autres furent tués par les Potidéates qui vinrent après dans des bateaux. La cause de ce flux et reflux qui engloutit les Barbares fut, si l'on en croit les Potidéates, que ces Perses qui périrent dans les flots avaient commis des impiétés et sacrilèges contre le temple et le simulacre de Neptune, qui est situé dans le faubourg; en quoi ils me paraissent avoir grande raison. Là-dessus Artabaze emmena les débris de son armée en Thessalie auprès de Mardonius. Telle fut l'aventure de ceux qui avaient convoyé le roi.

Pour ce qui est de l'armée navale de Xerxès, lorsque ce qui en était demeuré après la prise de Salamine eut gagné la côte d'Asie et transporté le roi et ses troupes de la Chersonèse à Abydos, la flotte alla hiverner à Cume, et dès que le printemps reparut, elle s'assembla de bonne heure à Samos, où quelques vaisseaux avaient passé l'hiver. Les Perses et les Mèdes embarqués sur les navires y étaient encore pour la plupart. Les généraux étaient Mardonès fils de Bagée, Artayntès fils d'Artachée, et en outre un neveu d'Artayntès, que celui-ci s'était adjoint lui-même, Itamithrès. Mais, comme gens qui avaient souffert une rude atteinte, ils n'osaient pas s'avancer plus à l'ouest, d'autant que rien ne les y obligeait; et se tenant à Samos ils se contentaient d'avoir en garde l'Ionie, et d'empêcher qu'elle ne se révoltât. Le nombre des vaisseaux, en y comprenant ceux des Ioniens, s'élevait à trois cents. D'ailleurs ils étaient loin de s'attendre que les Grecs dussent venir en Ionie; ils leur croyaient assez de besogne à défendre leur propre territoire, attendu qu'ils ne les avaient pas poursuivis à leur départ de Salamine, et avaient été fort aises de se retirer. Découragés sur mer, ils croyaient que sur terre Mardonius aurait tout l'avantage. Ils restaient donc à Samos pour faire quelque mal aux ennemis, et en même temps pour être à portée de recevoir nouvelles de Mardonius et voir comment tourneraient ses affaires.

De leur côté les Grecs furent éveillés par le retour du printemps et la présence de Mardonius en Thessalie. Leur armée de terre n'était pas encore assemblée, que déjà celle de mer se rendit à Égine, forte de cent dix vaisseaux. Le capitaine général de la flotte était Léotyche fils de Ménarès, fils d'Agésilas, fils d'Hippocratide, fils de Léotyche, fils d'Anaxilas, fils d'Archidamus, fils d'Anaxandride, fils de Théopompe, fils de Nicandre, fils de Charillus, fils d'Eunome, fils de Polydecte, fils de Prytanis, fils d'Euryphon, fils de Proclès, fils d'Aristodème, fils d'Aristomaque, fils de Cléodée, fils d'Hyllus, fils d'Hercule. Ainsi Léotyche était de l'une des deux familles royales, et tous ses ancêtres énumérés ci-dessus, hormis les deux qui viennent les premiers après lui, avaient été rois de Sparte. Le général des Athéniens était Xanthippe fils d'Ariphron. Lorsque tous les vaisseaux furent à Égine, il arriva au camp des Grecs des délégués Ioniens, qui s'étaient rendus à Sparte peu de temps auparavant, pour requérir les Lacédémoniens de mettre en liberté l'Ionie. De leur nombre était Hérodote fils de Basilide. En effet ils étaient sept du commencement qui avaient comploté la mort de Strattis tyran de Chios; mais leur dessein ayant été éventé par un des conjurés qui les trahit, les six autres, obligés de s'enfuir, allèrent premièrement à Sparte, puis alors à Égine, pour prier les Grecs de cingler en Ionie. Mais à

peine les purent-ils engager à venir jusqu'à Délos : au delà les Grecs ne voyaient plus que périls, étrangers qu'ils étaient aux lieux, et s'imaginant que tout était rempli de troupes ; pour Samos, ils se la figuraient ni plus ni moins éloignée que les colonnes d'Hercule. Ainsi, par une rencontre singulière, tandis que les Barbares, de la frayeur qu'ils avaient, n'osaient pas faire voile à l'occident de Samos, de leur côté les Grecs, nonobstant les prières des Chiotés, ne voulaient pas se hasarder à l'orient de Délos. Ainsi la crainte occupait l'intervalle.

Pendant que les Grecs se rendaient de cette manière à Délos, Mardonius, de ses quartiers d'hiver en Thessalie, envoyait aux oracles un certain Mys d'Europos, avec charge d'aller en tout lieu interroger les oracles auxquels il pourrait avoir accès. Quelle était la chose qu'il désirait savoir en les faisant consulter de la sorte, c'est ce que j'ignore, attendu qu'on ne le dit pas ; toutefois je présume que c'était sur les affaires présentes, et non sur aucune autre. Or donc ce Mys, arrivé qu'il fut à Lébadée, fit tant par argent auprès d'un homme du pays qu'il descendit dans l'autre de Trophonius. Il alla aussi à l'oracle d'Abes en Phocide, ainsi qu'en la ville de Thèbes, où sitôt qu'il fut arrivé, il interrogea l'oracle d'Apollon Isménien, qui se consulte, comme à Olympie, par la voie des victimes. Ensuite il gagna à prix d'argent, non pas

un Thébain , mais un étranger , qui le fit coucher dans le temple d'Amphiaräus , là où il n'est permis à aucun Thébain de venir consulter , et cela pour la raison que je vais dire. Amphiaräus , traitant jadis par les oracles avec les Thébains , leur donna le choix de l'avoir pour devin ou pour allié , à condition qu'ils renonceraient à l'un ou à l'autre : et eux préférèrent l'avoir pour allié ; à raison de quoi il n'est loisible à pas un des Thébains de dormir en ce lieu. Mais une chose fort étrange qui m'a été dite à Thèbes , c'est que ce Mys d'Europos , lorsqu'il allait çà et là recherchant les oracles , vint aussi au temple d'Apollon Ptoüs , lequel bien qu'il porte ce nom , appartient aux Thébains , étant situé au-dessus du lac Copaïs , au pied de la montagne , tout joignant la ville d'Acréphie. Lors donc que le dit Mys fut arrivé en ce lieu , accompagné qu'il était par trois citoyens chargés par la commune de mettre en écrit ce que l'oracle répondrait , soudain le prêtre , qui avait toujours accoutumé de rendre les oracles en langue grecque , prophétisa en langue barbare , de quoi les Thébains qui l'accompagnaient demeurèrent tout surpris , et ne surent que faire ; tandis que Mys leur arrachant des mains les tablettes qu'ils avaient apportées , écrivit dessus les paroles du prophète. Or la langue qu'employa celui-ci était , dit-on , la carienne. Après avoir transcrit cette réponse , Mys s'en retourna en Thessalie.

Pour Mardonius, quand il eut pris lecture de ce qu'avaient dit les oracles, il envoya auprès des Athéniens Alexandre fils d'Amyntas, Macédonien, qui était en parenté avec les Perses, attendu qu'une sœur de cet Alexandre, nommée Gygée et fille d'Amyntas, avait épousé Bubarès le Perse, dont elle eut Amyntas, celui d'Asie, ainsi appelé du nom de son aïeul, et auquel le roi avait donné les revenus d'Alabanda, grande ville en Phrygie. Une autre raison pour laquelle Mardonius envoya cet Alexandre auprès des Athéniens, c'est qu'il apprit qu'il était leur hôte et bienfaiteur. Il pensait par son entremise s'attacher le peuple d'Athènes, peuple nombreux et vaillant, et qu'il savait pour sûr avoir occasionné plus qu'aucun autre les malheurs à lui-même arrivés sur mer. Eux gagnés, il espérait se rendre aisément maître de la mer, ce qui de fait n'eût pas manqué d'arriver; sur terre il se croyait de beaucoup supérieur. C'est ainsi qu'il faisait compte de venir au-dessus des affaires de la Grèce; peut-être aussi les oracles lui prédisaient-ils cela, en l'avisant de prendre l'Athénien pour conseiller.

Cet Alexandre avait pour aïeul au septième degré Perdicas, celui qui s'empara de la tyrannie de Macédoine, ainsi que je vais le rapporter. D'Argos s'enfuirent jadis chez les Illyriens trois frères issus de Téménus, à savoir Gavanès, Aéropus, et Perdicas, lesquels étant passés de l'Illyrie dans la

haute Macédoine, arrivèrent en la ville de Lébéc, et là se mirent au service du roi pour un salaire, l'un menant paître les chevaux, le second les bœufs, le plus jeune, qui était Perdiccas, le menu bétail. En ce temps-là les tyrannies étaient pauvres d'argent, et non pas le peuple seul; la femme du roi elle-même pétrissait pour eux. Or chaque fois que cuisait le pain du jeune homme, qui était le valet Perdiccas, il doublait de grosseur; et comme il arrivait toujours la même chose, elle en avertit son mari. Ce qu'entendant, il lui vint d'abord en pensée que cela était une merveille et présageait quelque chose de grand. Il appela donc ses domestiques, et leur ordonna de quitter le pays; mais eux dirent qu'il leur devait d'abord payer leur salaire, après quoi ils s'en iraient. A ce mot de salaire, le roi, comme le soleil entrait dans la maison par la cheminée, leur dit frappé de quelque dieu: Voilà le salaire que vous méritez, c'est tout ce que je vous donne, montrant la place éclairée par le soleil. Là-dessus Gavanès et Aéropus, les aînés, restaient debout frappés d'un tel langage; mais le plus jeune, qui d'aventure tenait en sa main un couteau, répondit: Nous acceptons, ô roi, ce que tu nous donnes; et du couteau il traça sur le plancher un cercle autour du soleil, puis il en puisa par trois fois pour en mettre en son sein, et partit de là lui et ses frères. Quand ils furent loin, l'un de ceux qui étaient à côté du roi lui fit remarquer ce qu'avait

fait le jeune homme, et comment il avait à bon es-  
sient accepté ce qui lui était donné; sur quoi l'autre  
se mit en colère, et dépêcha après eux des gens à  
cheval pour les tuer. Or il est en cette contrée un  
fleuve, auquel sacrifient encore aujourd'hui les  
descendants de ces hommes d'Argos, comme à un  
sauveur. Ce fleuve, quand furent passés les Témé-  
nides, s'enfla soudain de telle sorte que jamais  
les cavaliers ne le purent traverser; et eux étant  
arrivés en une autre terre de la Macédoine, habi-  
tèrent non loin des jardins qu'on dit être ceux de  
Midas fils de Gordias, et où naissent d'elles-mêmes  
des roses ayant chacune soixante feuilles et un plus  
doux parfum qu'aucune autre. Dans ces jardins fut  
pris Silène, suivant le dire des Macédoniens. Tout  
au-dessus est une montagne, nommée Bermion,  
inaccessible à cause des frimats. Les Téménides s'é-  
tablirent sur cette montagne, et partant de là, ils  
soumirent tout le reste de la Macédoine. De ce  
Perdiccas descendait Alexandre, comme je le dirai  
ci-après. Alexandre était fils d'Amyntas, Amyntas  
d'Alcétas, Alcétas d'Aérope, celui-ci eut pour père  
Philippe, Philippe Argée, et ce dernier Perdiccas,  
celui qui s'empara de l'empire. Tels étaient les an-  
cêtres d'Alexandre fils d'Amyntas.

Lors donc qu'il fut arrivé à Athènes de la part  
de Mardonius, il parla en ces termes : « Hommes  
Athéniens, voici ce que vous mande Mardonius. Il  
m'est venu nouvelle de la part du roi, disant : Je

remets aux Athéniens toutes les fautes qu'ils ont commises envers moi. Et maintenant, Mardonius, fais ainsi que je te vais dire. Rends-leur premièrement leur terre, et qu'ils en prennent davantage une autre, celle qu'ils voudront; d'ailleurs ayant liberté de vivre selon leurs lois; et tous leurs temples que j'ai brûlés, s'ils veulent faire accommodement avec moi, réédifie-les. Ayant donc reçu tel ordre, force m'est de l'exécuter, à moins que vous n'y mettiez empêchement. Or voici ce que je vous dis de moi-même : Quelle folie est-ce à vous maintenant que d'émouvoir guerre contre le roi? Aussi bien ne le sauriez-vous jamais vaincre, ni lui tenir tête pendant tout le temps; car vous avez vu la multitude des troupes que mène Xerxès, ainsi que les œuvres qu'il sait faire, et vous avez sans doute ouï parler de l'armée qui est présentement avec moi. Et quand vous seriez les plus forts, et que vous auriez la victoire sur elle, ce que vous ne devez pas espérer si vous avez quelque bon sens, vous en verriez bientôt venir une autre plus nombreuse. N'allez donc pas, en vous égalant au roi, perdre votre pays et vous mettre incessamment au hasard vous-mêmes. La plus belle occasion se présente à vous de déposer la guerre, puisque le roi lui-même prend les devants. Soyez libres, en traitant alliance avec nous sans dol ni fraude. Voilà, ô Athéniens, ce que Mardonius m'a chargé de vous dire. Quant à moi je ne vous entretiendrai pas de l'affection et

bienveillance que j'ai pour vous, car ce n'est pas chose nouvelle; mais je vous en conjure, cédez à Mardonius. En effet je vois que vous ne serez pas en état de faire constamment la guerre à Xerxès, autrement je ne vous viendrais pas porter de telles paroles. La puissance du roi est au-dessus de l'homme, et son bras démesurément long. Si donc vous ne faites accommodement sur l'heure, à telles et si belles conditions qui vous sont offertes, je crains pour vous, qui êtes placés au beau milieu des alliés et qui serez seuls maltraités sans cesse, ayant un pays merveilleusement situé entre les combattants. Mais plutôt cédez, en songeant quel singulier avantage c'est pour vous que d'être les seuls des Grecs à qui le roi veuille bien remettre leurs fautes et offrir son amitié. »

Ainsi dit Alexandre. Or les Lacédémoniens avertis que ce dernier était venu à Athènes pour attirer les Athéniens dans l'alliance du Barbare, et se souvenant de l'oracle d'après lequel eux et les autres Doriens devaient un jour être chassés du Péloponèse par les Mèdes et les Athéniens, appréhendaient fort qu'Athènes ne fit accord avec le Perse. Ils jugèrent donc à propos d'y envoyer au plus tôt des députés, lesquels se rencontrèrent à la même audience qu'Alexandre. En effet les Athéniens avaient usé de délais, se doutant bien que les Lacédémoniens apprendraient la venue de l'homme chargé par les Barbares de traiter d'accommode-

ment, et que là-dessus ils n'auraient hâte que de leur envoyer des députés. Ils avaient donc attendu tout exprès, afin d'avoir l'occasion de manifester aux Lacédémoniens leurs sentiments. Lorsque Alexandre eut fini son discours, les députés de Sparte commencèrent en ces termes :

« Les Lacédémoniens nous ont envoyés pour vous prier de n'entreprendre aucune nouveauté dans la Grèce, et de ne pas prêter l'oreille aux propos du Barbare, ce qui ne serait ni juste ni honnête, en général à aucun des Grecs, et à vous moins qu'à tout autre; car c'est vous qui avez suscité cette guerre, contre notre volonté, et la lutte a commencé au sujet de votre empire, avant de s'étendre à toute la Grèce. De plus, comment se peut-il supporter que les Athéniens soient les auteurs de tout cela, eux qui de toute ancienneté se sont toujours montrés affranchissant les peuples. Toutefois nous sommes émus à compassion pour les maux et malheurs que vous avez endurés; car deux fois déjà vous avez perdu vos récoltes, et vos maisons sont ruinées depuis longtemps. En raison de quoi les Lacédémoniens et leurs alliés s'offrent de nourrir, tant que cette guerre durera, vos femmes et tous ceux de chez vous qui sont inhabiles à combattre. Ne vous laissez pas séduire par Alexandre de Macédoine, qui vient mitiger les paroles de Mardonius. C'est à faire à lui, qui est tyran, de travailler pour la tyrannie, mais non pas à vous,

pour peu que vous ayez de bon sens, car vous savez par expérience que dans les Barbares il n'y a ni foi ni vérité. »

Ainsi parlèrent les ambassadeurs. Les Athéniens répondirent à Alexandre : « Nous aussi nous savons bien que le Mède a beaucoup plus de forces que nous, en sorte qu'il n'est pas besoin de nous en faire honte. Toutefois, pour l'amour de la liberté, nous ne laisserons pas, tout ainsi que nous sommes, de nous défendre de notre mieux. Mais de faire accommodement avec le Barbare, ne cherche pas à nous y engager, car aussi bien ne nous persuaderais-tu pas. Maintenant donc rapporte de notre part à Mardonius ces paroles : Tant que le soleil tiendra sa route accoutumée, jamais les Athéniens ne feront accord avec Xerxès; mais au contraire nous marcherons contre lui avec l'aide des dieux et des héros, dont il a, sans nulle révérence, incendié les temples et les simulacres. Et toi, Alexandre, ne te présente plus désormais avec de tels propos devant les Athéniens, et ne viens pas, sous couleur d'obligance, nous conseiller des actes criminels. Car nous ne voulons pas qu'il te soit fait aucun déplaisir à Athènes, attendu que tu es notre hôte et notre ami. »

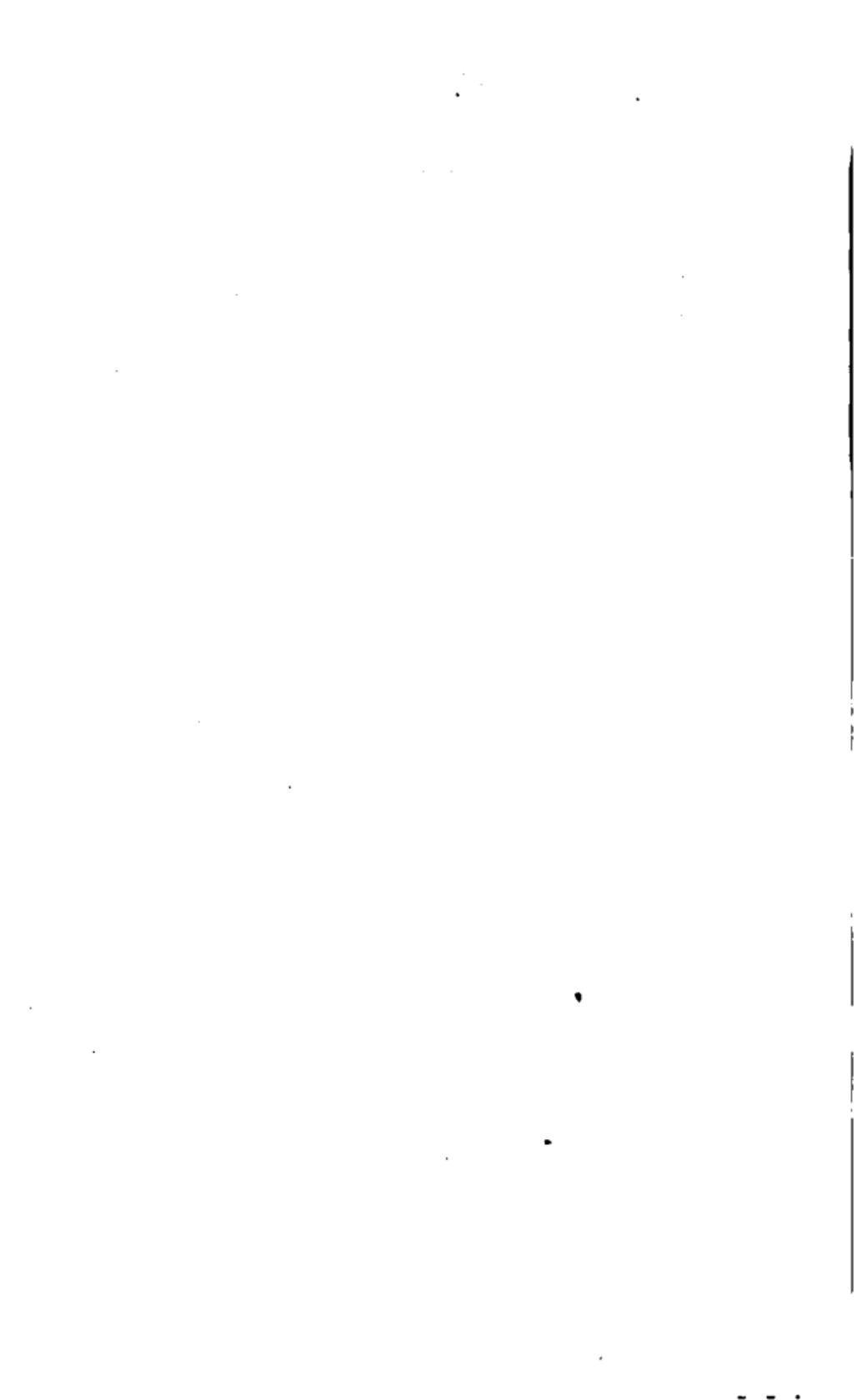
Telle fut la réponse qu'ils firent au discours d'Alexandre; puis s'adressant aux ambassadeurs de Sparte, ils leur dirent : « Que les Lacédémoniens aient appréhendé que nous fissions appointement

avec le Barbare, c'était chose fort naturelle et qui ne nous surprend point : mais qu'assurés, comme vous l'êtes, des sentiments des Athéniens, vous vous soyez abandonnés à une pareille crainte, voilà ce qui nous semble honteux ; puisqu'il n'y a au monde ni or, ni argent, ni terre, quelque belle et excellente qu'elle soit, qui nous puisse engager à nous joindre aux Mèdes pour asservir la Grèce. Quand nous serions en volonté de le faire, de nombreux et puissants motifs nous en empêcheraient. D'abord et par-dessus tout, les images et demeures des dieux, qu'ils ont brûlées et détruites, et qu'il nous faut venger à toute extrémité, bien loin de faire accord avec les auteurs de tels sacrilèges. Ensuite le nom grec, la communauté de sang et de langage, de temples, de sacrifices et de mœurs, toutes choses que les Athéniens ne sauraient honnêtement trahir. Sachez donc, puisqu'il faut vous l'apprendre, que tant qu'il restera au monde un seul Athénien, jamais il n'y aura traité entre nous et Xerxès. Toutefois nous admirons votre prévoyance en ce qui nous regarde, parce que vous nous avez crus si fort travaillés de maux que de vouloir entretenir nos familles ; de quoi nous vous gardons toute reconnaissance. Mais nous persisterons ainsi, quoi qu'il advienne, sans vous être à charge en aucune façon. Or donc, cela étant, mettez au plus tôt votre armée en campagne, car, à ce que nous présumons, l'ennemi ne tardera pas longtemps à entrer sur nos

terres, dès qu'il aura nouvelle que nous ne faisons rien de ce qu'il nous mandait. C'est pourquoi, avant qu'il arrive en Attique, il est temps que vous alliez à sa rencontre en Béotie. »

Sur cette réponse des Athéniens, les députés se retirèrent à Sparte.

---



# LIVRE NEUVIÈME.



## CALLIOPE.



MARDONIUS, quand il eut appris d'Alexandre ce qu'avaient dit les Athéniens, se mit en marche de Thessalie, menant son armée en grande hâte contre Athènes, et à mesure qu'il avançait prenant les gens avec lui. Les chefs de la Thessalie, bien loin d'avoir regret de leur conduite passée, excitaient plus que jamais le Perse; et même Thorax de Larisse, après avoir accompagné le roi dans sa fuite, conduisait ouvertement contre la Grèce Mardonius. Lorsque l'armée en son chemin fut arrivée en Béotie, les Thébains voulurent arrêter Mardonius, en disant qu'il n'y avait pas d'endroit plus commode pour y asseoir un camp; ils lui conseillaient de n'aller pas plus loin, mais de demeurer en ce lieu, d'où il pourrait sans coup férir subjuguier toute la Grèce: car à force ouverte, si les Grecs étaient d'accord entre eux comme par le passé, il n'était

pas aisé d'en venir à bout même à tous les hommes. Mais si tu veux nous croire, disaient-ils, tu seras sans peine maître de leurs conseils. Envoie de l'argent à ceux qui ont le pouvoir dans les villes; par ce moyen tu diviseras la Grèce, et secondé par ceux que tu auras gagnés tu viendras bientôt au-dessus des autres. Voilà ce qu'ils lui conseillaient, mais lui ne les voulut pas croire, pour le désir véhément qu'il avait en son cœur de prendre une seconde fois la ville d'Athènes, soit forfanterie, soit qu'il pensât, au moyen de feux allumés sur les îles, faire savoir au roi, qui était à Sardes, qu'il avait Athènes en son pouvoir. Cependant cette fois encore, arrivé dans l'Attique, il n'y trouva pas les Athéniens, mais il apprit que la plupart étaient à Salamine ou bien sur leurs vaisseaux. Il prit donc la ville toute déserte. De la première prise par le roi jusqu'à la seconde par Mardonius, il s'était écoulé dix mois.

Dès que Mardonius fut dans Athènes, il dépêcha à Salamine un certain Murychide, Hellespontien, avec les mêmes propositions qu'Alexandre de Macédoine avait déjà portées de sa part aux Athéniens. Il les envoya de rechef, non qu'il ne connût leurs sentiments contraires, mais dans l'espoir qu'ils relâcheraient de leur opiniâtreté, en voyant tout le pays d'Attique au pouvoir de ses armes. Voilà pourquoi il envoya Murychide à Salamine. Quand celui-ci, admis dans le conseil, eut exposé sa charge, Lycidas un des conseillers dit que le

mieux était d'accueillir ces propositions de Murychide, et d'en faire rapport au peuple. Il ouvrit cet avis, soit qu'il eût reçu de l'argent de Mardonius, soit que la chose lui parût bonne; de quoi les Athéniens entrèrent en courroux, tant ceux du conseil que ceux du dehors, dès qu'ils en eurent connaissance, et s'assemblant autour de Lycidas ils le lapidèrent; mais l'Hellespontien Murychide, ils le renvoyèrent sans aucun mal. Pendant ce tumulte survenu dans Salamine à l'occasion de Lycidas, les femmes des Athéniens, lorsqu'elles surent ce qui s'était passé, s'animant l'une l'autre et s'entredonnant courage, s'en allèrent à la maison de Murychide, et lapidèrent sa femme et ses enfants.

Or voici comment les Athéniens étaient passés à Salamine. Tant qu'ils avaient espéré que l'armée du Péloponèse viendrait à leur secours, ils étaient restés en Attique; mais comme elle demeurait trop à venir, et qu'ils savaient le Barbare en marche et déjà même en Béotie, alors ils mirent leurs effets à couvert, et passèrent eux-mêmes à Salamine. En même temps ils députaient à Lacédémone, pour se plaindre aux Lacédémoniens de ce qu'ils laissaient le Barbare entrer en Attique, au lieu d'aller eux-mêmes à sa rencontre en Béotie, et pour leur rappeler aussi tout ce que leur avait fait offrir le Perse afin de les attirer à soi, enfin pour leur déclarer que s'ils ne leur venaient en

aide, ils trouveraient eux-mêmes quelque recours. En ce temps-là les Lacédémoniens étaient en fêtes : car c'étaient les Hyacinthies ; or ils mettaient avant tout les droits du dieu ; d'ailleurs la muraille qu'ils édifiaient à l'isthme prenait déjà des créneaux. Lorsque les députés d'Athènes arrivèrent à Lacédémone, amenant avec eux d'autres députés de Mégare et de Platée, ils se présentèrent aux Éphores, et leur tinrent ce discours :

« Les Athéniens nous ont envoyés pour vous dire que le roi des Mèdes nous rend notre pays, et de plus veut faire alliance avec nous de pair à pair sans dol ni fraude. Il veut encore nous donner une autre terre, en sus de la nôtre, celle que nous-mêmes choisirons. Mais nous qui révérons Jupiter Hellénien et avons horreur de trahir la Grèce, nous avons refusé, bien qu'ayant à nous plaindre des Grecs dont nous sommes abandonnés, et n'ignorant pas qu'il nous est plus profitable de traiter avec le Perse que de l'avoir pour ennemi ; néanmoins nous ne traiterons pas avec lui de notre gré, tant nous avons de loyauté envers la Grèce. Mais vous qui alors eûtes si grand'peur de nous voir alliés du Perse, depuis que vous nous savez en volonté de ne jamais trahir les Grecs, et que votre mur de l'isthme s'achève, vous ne faites plus compte des Athéniens, et après être convenus d'aller avec nous à la rencontre du Perse en Béotie, vous nous abandonnez et laissez le Barbare péné-

trer en Attique. Aussi pour le présent les Athéniens vous veulent-ils grand mal de ce que vous n'avez pas agi convenablement envers eux; et ils nous ont chargés de vous dire d'envoyer au plus tôt des troupes avec nous, afin de recevoir le Barbare en Attique; car l'ayant manqué en Béotie, nous n'avons point en notre terre d'endroit plus opportun pour y livrer bataille que la plaine de Thria. »

Quand les Éphores eurent entendu ces paroles, ils renvoyèrent au lendemain de donner la réponse, le lendemain au jour d'après, et ainsi de suite durant dix jours, usant de remise d'un jour à l'autre. Pendant ce temps tous les Péloponésiens fortifiaient l'isthme en grande hâte, et l'ouvrage tirait à sa fin. Quant à la raison pour laquelle les Lacédémoniens, lorsque Alexandre de Macédoine vint à Athènes, avaient tant mis d'empressement à détourner les Athéniens du parti des Mèdes, tandis qu'alors ils ne s'en souciaient plus, je n'en saurais alléguer aucune, sinon que l'isthme étant muré ils pensaient dès-lors n'avoir que faire des Athéniens, au lieu qu'à l'arrivée d'Alexandre en Attique le mur n'était pas encore achevé, mais ils y travaillaient par la frayeur qu'ils avaient des Perses.

A la fin cependant ils se décidèrent à répondre et à mettre leurs gens en campagne, voici de quelle façon. Chiléus, homme de Tégée, celui de tous les étrangers qui avait à Lacédémone le plus d'autorité, s'enquit auprès des Éphores de tout le dis-

cours des Athéniens, et quand il l'eut appris il leur dit ces paroles : C'est ainsi qu'il en est, hommes Éphores : si les Athéniens ne vous sont pas amis, et qu'ils s'allient au Barbare, vous aurez beau avoir solidement clos le passage de l'isthme, il ne manquera pas au Perse de portes ouvertes pour entrer au Péloponèse. Écoutez-les plutôt, avant qu'ils n'aient pris une résolution qui porte ruine à la Grèce. — Les Éphores ayant ouï cette remontrance, la mirent dans leur esprit, et incontinent, sans en rien faire entendre aux ambassadeurs des villes, firent partir qu'il était encore nuit cinq mille Spartiates, chacun desquels était accompagné de sept Hilotes, et en donnèrent la conduite à Pausanias fils de Cléombrote. L'autorité appartenait bien à Plistarque fils de Léonidas; mais lui était encore enfant, l'autre son tuteur et cousin. En effet Cléombrote père de Pausanias et fils d'Anaxandride n'était plus en vie, mais après avoir ramené de l'isthme l'armée qui avait édifié le mur, il avait vécu quelque temps encore, après quoi il était mort. La raison pour laquelle il ramena de l'isthme les troupes fut que, durant un sacrifice qu'il faisait à l'occasion du Perse, le soleil s'obscurcit dans le ciel. Pausanias s'adjoignit Euryanax fils de Doriée, qui était de la même maison que lui. Ainsi partirent les troupes de Sparte sous la conduite de Pausanias : mais les ambassadeurs, sitôt qu'il fit jour, ne sachant rien de ce départ,

allèrent trouver les Éphores, dans l'intention de se retirer aussi chacun chez soi, et leur dirent : Pour vous, Lacédémoniens, vous êtes ici à fêter les Hyacinthies, et à vous divertir en trahissant les confédérés. Aussi les Athéniens envers qui vous agissez si mal, vont-ils à défaut d'alliés traiter comme ils pourront avec le Perse. Le traité fait, il est clair que nous devenons alliés du roi, et marchons avec eux là où ils nous conduisent. Et vous verrez alors ce qu'il en adviendra. — A ces mots les Éphores dirent avec serment que leurs gens devaient être à Orestion, allant contre les étrangers; car ils appelaient étrangers les Barbares. Les autres qui ne savaient rien demandèrent ce que cela voulait dire, et ainsi apprirent toute la vérité, de sorte qu'ils s'émerveillèrent et se mirent en route sur-le-champ afin de les rejoindre. Avec eux partirent également des Lacédémoniens Périèques, tous gens choisis, au nombre de cinq mille hoplites. Tandis qu'ils faisaient diligence pour arriver à l'isthme, les Argiens informés que l'armée de Pausanias était sortie de Sparte, dépêchèrent en Attique un héraut, le meilleur coureur qu'ils purent trouver, ayant auparavant promis à Mardonius qu'ils empêcheraient le Spartiate de sortir. Arrivé qu'il fut à Athènes, il dit : Mardonius, les Argiens m'envoient pour te dire que la jeunesse de Lacédémone est aux champs, et que les Argiens n'ont pu s'opposer à sa sortie. Là-dessus avise à ce

qui l'est le plus expédient. — Cela dit, il se retira. A cette nouvelle Mardonius perdit toute envie de demeurer en Attique. Auparavant il séjournait, pour savoir à quoi se décideraient les Athéniens, et il ne faisait ni dégât ni dommage à leur terre, espérant toujours qu'ils viendraient à composition. Mais voyant qu'il ne gagnait rien, comme il apprit toute l'affaire, alors sans même attendre que l'armée de Pausanias fût arrivée à l'isthme, il se retira, après avoir brûlé Athènes, et renversé ou démoli tout ce qui était resté debout des murs de la ville, des temples et des maisons. Il partit de l'Attique par la raison que ce pays est mal aisé aux gens de cheval, et que s'il venait à être défait en bataille, il n'aurait aucun moyen de se retirer, si ce n'est par d'étroits passages où peu d'hommes suffiraient à les arrêter. Il avait donc résolu de se retirer à Thèbes, afin de combattre devant une ville amie et dans un pays favorable aux chevaux. Ainsi donc Mardonius se retirait; comme il était en route, il eut avis par un messager qu'il venait d'arriver à Mégare une seconde troupe de mille Lacédémoniens. A cette nouvelle il délibéra s'il essaierait de les prendre d'abord, et rebroussant chemin, il marcha sur Mégare. Sa cavalerie qui allait devant courut toute la terre de Mégaride. Ce fut l'endroit le plus éloigné en Europe, du côté du soleil couchant, où cette armée persane arriva. Mais ensuite Mardonius, ayant eu nouvelles que les Grecs s'assem-

ceux des Grecs de ces contrées qui tenaient pour les Mèdes lui avaient tous fourni des troupes, et étaient entrés dans Athènes avec lui, hormis les seuls Phocéens; non qu'ils ne fussent à la dévotion des Mèdes, mais c'était par force et non pas de plein gré. Peu de jours après l'arrivée à Thèbes pour la deuxième fois, il vint d'entre eux mille hoplites, sous la conduite d'Harmocyste, un des plus considérables de leurs citoyens. Dès qu'ils furent arrivés à Thèbes, Mardonius leur fit dire par des cavaliers qu'ils eussent à se loger à part en la plaine; et quand ils l'eurent fait, aussitôt parut la cavalerie tout entière. Incontinent il courut un bruit parmi les Grecs qui étaient avec le Mède, que la cavalerie les allait percer de traits, lequel bruit courut parmi les Phocéens eux-mêmes. Alors leur capitaine Harmocyste les harangua en ces termes : O Phocéens, il est clair que ces gens s'apprêtent à nous livrer à une mort tout évidente, grâce aux calomnies des Thessaliens, ainsi que je le crois. C'est à cette heure qu'il vous faut montrer chacun votre vaillance; car mieux vaut terminer son âge en se défendant bravement, que de se laisser massacrer de la façon la plus honteuse. Qu'ils apprennent ce qu'il en coûte à des Barbares pour tramer la mort à des Grecs. — Voilà comme il les exhortait; mais les cavaliers, quand ils les eurent enclos, s'élançèrent comme pour les mettre en pièces, brandissant leurs dards et faisant mine de tirer, même

il y en eut quelques-uns qui tirèrent. Mais eux faisaient face de tous côtés, se serrant le plus qu'ils pouvaient les uns contre les autres, lorsque la cavalerie tourna bride et se retira. Je ne saurais dire avec assurance s'ils voulaient en effet tuer ces Phocéens à la requête des Thessaliens, mais que, les voyant faire bonne contenance et de peur de recevoir des coups, ils revinrent en arrière suivant l'ordre de Mardonius, ou bien s'il avait dessein d'éprouver leur courage. Quoi qu'il en soit, après que la cavalerie se fut retirée, Mardonius leur envoya un héraut avec ces paroles : Rassurez-vous, ô Phocéens, car vous vous êtes montrés gens de cœur et non tels qu'on m'avait fait entendre. Conduisez-vous avec ardeur en cette guerre, car vous ne surmonterez en bienfaits ni moi ni le roi. — Telle fut l'aventure de ces Phocéens.

Quand les Lacédémoniens furent venus à l'isthme, ils y plantèrent leur camp; ce qu'ayant ouï dire les autres Péloponésiens qui tenaient pour la bonne cause, ou seulement parce qu'ils voyaient les Spartiates aux champs, ne crurent pas devoir rester en arrière. De l'isthme, les victimes étant belles, ils se mirent en marche tous ensemble, et arrivèrent à Éleusis. Là, les victimes de rechef consultées et trouvées belles, ils allèrent en avant, et les Athéniens avec eux, car ils étaient repassés de Salamine, et les avaient joints à Éleusis. Mais quand ils furent à Érythres en Béotie, ils apprirent que les Bar-

blaient à l'isthme, s'en retourna de nouveau, passant par Décélie. En effet les Béotarques avaient mandé les voisins du fleuve Asope pour lui servir de guides; lesquels le menèrent à Sphendalée, et de là à Tanagre; ayant passé la nuit à Tanagre, le lendemain il prit par Scolus, et arriva sur les terres de Thèbes. Là, bien que les Thébains tinsent pour les Mèdes, il ne laissa pas néanmoins de gêner la campagne, non pour aucune inimitié contre eux, mais par la grande nécessité où il se trouvait, voulant fortifier son camp, afin que si d'aventure l'issue de la bataille n'était pas selon son désir, il eût un lieu de refuge. Or ce camp, qui commençait à Érythres, passait devant Hysies, et s'étendait jusque sur terre de Platée, au long du fleuve Asope. Toutefois le rempart ne tenait pas une si grande étendue, mais formait une enceinte carrée, dont chacun des côtés avait dix stades environ.

Pendant que les Barbares étaient après un tel ouvrage, Attaginus fils de Phrynon, homme de Thèbes, fit préparer un splendide banquet, auquel il invita en qualité d'hôte Mardonius lui-même et cinquante Perses des plus apparents. Ils se rendirent à son invitation: or le repas se faisait à Thèbes. Ce qui me reste à dire, je le tiens de Thersandre, Orchoménien, et l'un des plus qualifiés d'Orchomène. Thersandre me raconta comment il fut lui-même invité à ce festin, lui et cinquante hommes de Thèbes; que les lits n'étaient

pas séparés, mais qu'à chacun il y avait un Perse et un Thébain; et que lorsque ce fut après souper, comme on était à boire, le Perse qui était couché à ses côtés, parlant en langue grecque, lui demanda quel était son pays; sur quoi il répondit qu'il était d'Orchomène, et l'autre alors se prit à dire: Puisque à cette heure tu es à même table et mêmes libations que moi, je te veux laisser un souvenir de ma pensée, afin que plus tard en connaissant l'avenir, tu saches ce que tu as de mieux à faire. Vois-tu ces Perses à table, et les gens que nous avons laissés au camp au bord du fleuve? D'eux tous, avant qu'il soit peu, il ne restera qu'un petit nombre en vie. Tout en disant ces mots le Perse fondait en larmes; et lui étonné d'un pareil discours, répond: Ainsi donc il faut dire ceci à Mardonius et aux Perses qui sont en honneur après lui. Sur quoi l'autre repartit: Étranger, ce qui doit arriver de par le dieu, il est impossible à l'homme de le détourner; car encore qu'on dise les choses les plus fondées en raison, pas un ne les veut croire. Nombre de Perses en jugent comme moi, et pourtant nous suivons enchaînés par la nécessité. Enfin il n'y a pire douleur au monde que d'avoir grand sens et nul pouvoir. Voilà ce que j'ai ouï de l'Orchoméniens Thersandre, et davantage ceci, que sur-le-champ il conta ce propos à plusieurs avant la bataille de Platée.

Pendant que Mardonius était campé en Thessalie,

contraire ils perdirent encore des leurs. S'étant donc retirés l'espace de deux stades, ils se consultèrent sur ce qu'ils feraient, et résolurent, n'ayant plus de chef, de retourner vers Mardonius. La cavalerie arrivée au camp, toute l'armée et Mardonius lui-même menèrent bien grand deuil de la mort de Masistius, se tondant eux, leurs chevaux et leurs bêtes de somme, avec des pleurs et des lamentations sans fin, de sorte que toute la Béotie fut remplie de cris, comme pour la mort de l'homme qui après Mardonius tenait le premier rang parmi les Perses et auprès du roi. Ainsi les Barbares honorèrent à leur manière le trépas de Masistius.

Mais les Grecs ayant soutenu l'effort de la cavalerie et l'ayant même repoussée, prirent un nouveau courage, et d'abord plaçant le cadavre sur un chariot, ils le portèrent le long des rangs. Le mort était un homme grand et beau à merveille; c'est bien pourquoi ils le firent, et l'on quittait les rangs pour aller voir Masistius. Ensuite ils jugèrent à propos de descendre à Platée, car ce lieu paraissait beaucoup plus commode pour y camper, celui de Platée que celui d'Érythres, principalement en ce qu'il était mieux pourvu d'eau. Ils pensèrent donc qu'il fallait aller en ce lieu, vers la fontaine Gargaphie, qui n'est pas loin de là, et se rangeant en ordre y asseoir leur camp. Ainsi prenant les armes ils s'acheminèrent au long des pentes du Githéron, et dépassant Hysics, ils gagnèrent la

terre de Platée. Arrivés là ils se rangèrent nation par nation, près de la fontaine Gargaphie et du pourpris d'Androcrate le héros, à travers des collines peu élevées et un terrain inégal.

Là, quand ce vint à régler l'ordonnance de l'armée, les Tégéates et les Athéniens entrèrent en vives altercations, car les uns et les autres prétendaient avoir l'une des deux pointes de la bataille, alléguant à cet effet leurs anciennes et récentes prouesses. Les Tégéates parlèrent ainsi : « Nous avons de tout temps été jugés dignes de cette place par-dessus les autres alliés, dans toutes les expéditions faites en commun par les Péloponésiens d'ancienne ou de fraîche date; et cela depuis que les Héraclides tentèrent après la mort d'Eurysthée de rentrer au Péloponèse, époque à laquelle nous obtînmes cet honneur pour l'action suivante. Nous étions venus, avec les Achéens et les Ioniens qui en ce temps-là habitaient le Péloponèse, camper à l'isthme en face des arrivants. Alors, dit-on, Hylus déclara qu'il n'était pas besoin de mettre les deux armées au hasard d'une bataille; que les Péloponésiens n'avaient qu'à choisir celui d'entre eux qu'ils estimaient être le plus brave, lequel combattrait avec lui en champ clos sous conditions expresses. Les Péloponésiens agréèrent la proposition; les serments furent-prêtés de part et d'autre, et il fut convenu que si Hyllus vainquait le chef des Péloponésiens, les Héraclides

bares étaient campés sur la rive de l'Asopé, en raison de quoi ils s'allèrent loger à l'opposite sur la pente du Cithéron. Alors les cavaliers s'élançant attaquèrent les Grecs par brigades, et ainsi faisant leur causaient beaucoup de mal, et les appelaient femmes. Par aventure les Mégariens se trouvaient postés à l'endroit le plus exposé de tous, et là où se portait surtout la cavalerie; ainsi pressés ils envoyèrent vers les généraux des Grecs un héraut, lequel arrivé leur parla en ces termes : Hommes alliés, les Mégariens vous font dire que nous ne sommes pas en état de soutenir seuls l'effort de la cavalerie des Perses, à l'endroit où nous sommes dès le commencement. Jusqu'ici nous avons tenu ferme par constance et courage, encore que nous fussions pressés; mais à présent, si vous n'envoyez d'autres à notre place, sachez qu'il nous sera force de déloger. — Tel fut ce message. Là-dessus Pausanias demanda aux Grecs s'il y en avait qui fussent tentés d'aller en ce lieu comme volontaires prendre la place des Mégariens. Comme des autres nul ne s'en souciait, les Athéniens s'offrirent, et nommément leurs trois cents hommes d'élite que commandait Olympiodore fils de Lampon. Ce furent eux qui s'offrirent et se rangèrent en tête des autres Grecs à Érythres avec quelques gens de traits mêlés parmi. Le combat durait depuis longtemps, lorsqu'il prit fin par l'aventure suivante. Comme la cavalerie chargeait par brigades, le cheval de

Masistius qui était en avant de tous les autres, reçoit un trait dans le flanc, et de la douleur se cabre tout droit, et jette Masistius par terre. Tombé qu'il fut, les Athéniens lui courent sus aussitôt, prennent son cheval, et le tuent lui-même après longue résistance; car il était ainsi accoutré: en dedans il avait un corselet d'or en façon d'écaillés, et par-dessus ce corselet une tunique teinte en pourpre. Aussi avaient-ils beau frapper sur le corselet, c'était peine inutile, jusqu'à ce qu'un d'eux s'avisant du fait, le frappe à l'œil; moyennant quoi il tomba et mourut. Or cela se passait sans que les autres cavaliers y prissent garde, car ils ne l'avaient vu ni tomber de cheval ni mourir; faisant leur retraite et leur volte ils ne s'aperçurent pas de l'accident. Mais quand ils vinrent à faire halte, ils connurent qu'il manquait à ce que nul ne les mettait en ordre. Ils n'en furent pas plus tôt avertis que, s'entredonnant courage, ils lancèrent tous leurs chevaux pour enlever au moins le corps. Les Athéniens les voyant s'avancer non plus par brigades, mais tous à la fois, appelèrent à eux le reste de l'armée; mais avant que les gens de pied fussent arrivés au secours, il s'engagea une fort âpre mêlée au sujet du cadavre. Tant que les trois cents furent seuls, ils eurent le dessous et laissèrent le cadavre; mais quand toute la troupe fut accourue, les cavaliers ne purent plus tenir et n'eurent pas l'avantage d'enlever le corps, mais au

rentre raient dans l'héritage de leurs pères, mais que s'il était vaincu, ils se retireraient tout court, emmenant l'armée, et de cent ans ne chercheraient à rentrer au Péloponèse. Alors parmi tous les alliés fut choisi volontairement Échémus fils d'Aérope de fils Phégéus, notre roi et capitaine, lequel combattit Hyllus en champ clos et le tua. Depuis ce fait nous obtînmes chez les Péloponésiens d'alors maintes prérogatives dont nous jouissons encore aujourd'hui, et notamment de tenir toujours l'une des deux pointes de la bataille en toute expédition commune. Pour vous, Lacédémoniens, nous ne vous le disputons pas, et vous laissons le choix de la pointe que vous voudrez prendre; mais l'autre, nous maintenons que c'est à nous qu'elle appartient, comme par le passé. D'ailleurs sans parler de cet ancien fait d'armes, nous méritons cette place à meilleur titre que les Athéniens, car nous avons soutenu plusieurs et de glorieux combats tant contre vous, Lacédémoniens, que contre d'autres. Aussi est-il juste que nous ayons l'une des deux pointes, plutôt que les Athéniens qui ne se sont jamais signalés par des exploits à l'égal des nôtres, ni récemment ni autrefois. »

A cela les Athéniens répondirent : « Nous savons il est vrai que nous sommes ici venus pour combattre le Barbare, et non pour quereller entre nous; mais puisque le Tégéate a préféré mettre en avant les hauts faits des uns et des autres dans les temps

anciens et récents, force nous est de vous remonter comment c'est pour nous un droit héréditaire, comme gens de cœur que nous avons toujours été, que d'être placés avant les Arcadiens. Ces Héraclides dont ils font gloire d'avoir tué le chef à l'isthme, auparavant chassés par tous les Grecs où ils allaient pour fuir le joug des Mycéniens, seuls nous les avons accueillis et mis un terme à l'insolence d'Eurysthée, ayant défait avec eux en bataille ceux qui pour lors avaient le Péloponèse. Et quand les Argiens avec Polynice allèrent en guerre contre Thèbes, et que leurs corps furent restés sans sépulture, nous nous glorifions d'avoir marché contre les Cadméens, et relevé les cadavres, pour les inhumer chez nous à Éleusis. Une autre belle action que nous avons faite, c'est lorsque jadis les Amazones vinrent du fleuve Thermodon faire incursion dans la terre d'Attique. Et lors de la guerre de Troie, nous ne fûmes inférieurs à pas un. Mais à quoi bon rappeler ces faits à votre mémoire, puisque les mêmes qui furent jadis vaillants peuvent être devenus pires, et ceux qui jadis étaient méchants peuvent maintenant être meilleurs? C'est assez parler des exploits de nos ancêtres. Pour nous, quand nous ne nous serions jamais signalés, comme nous l'avons fait en mainte et mainte rencontre, autant qu'eux-mêmes et que peuple qui soit parmi les Grecs, toujours serions-nous par le seul fait de Marathon dignes de cet

honneur et de bien d'autres encore ; nous qui seuls des Grecs ayons combattu , par manière de dire , en champ clos contre les Perses , et sommes venus au-dessus d'une si grande entreprise , ayant défait quarante-six nations différentes. Ne sommes-nous donc pas bien dignes de cette place , ne fût-ce que pour ce trait seul ? Mais il n'est pas temps de débattre pour une place ; nous sommes disposés à vous obéir , Lacédémoniens , et à nous placer où et devant qui vous trouverez bon de nous ranger. Quel que soit le lieu qu'on nous donne , nous ferons en sorte de nous y conduire en gens de cœur. Ordonnez donc ; nous sommes prêts à vous suivre. » Ainsi répondirent les Athéniens ; sur quoi toute l'armée des Lacédémoniens s'écria que les Athéniens méritaient mieux que les Arcadiens d'avoir la pointe de la bataille. C'est ainsi qu'ils l'obtinrent , et surpassèrent les Tégéates.

Après cela les Grecs , tant les nouveaux arrivés que les premiers venus , se rangèrent en cette ordonnance. La pointe droite fut occupée par dix mille Lacédémoniens , desquels les cinq mille qui étaient Spartiates étaient soutenus par trente-cinq mille Hilotes armés à la légère , à raison de sept pour chacun. A leurs côtés les Lacédémoniens prirent les Tégéates à cause de leur gloire et de leur valeur ; ils étaient 1,500 hoplites. Après eux venaient 5,000 Corinthiens , qui avaient obtenu de Pausanias qu'on placât auprès d'eux les Potidéates

de Pallène au nombre de 300; ensuite 600 Orchoméniens d'Arcadie, 3,000 Sicyoniens, 800 Épidauriens, 1,000 Trézéniens, 200 Lépréates, 400 Mycéniens et Tirynthiens, 1,000 Phliasiens, 300 Hermionéens, 600 Érétriens et Styréens, 400 Chalcidéens, 500 Ambraciotes, 800 Leucadiens et Anactoriens, 200 Paléens de Céphallénie, 500 Éginètes, 3,000 Mégariens, 600 Platéens; enfin les derniers à l'extrémité de la pointe gauche étaient les Athéniens, au nombre de 8,000 et sous la conduite d'Aristide fils de Lysimaque. Tous ces gens étaient des hoplites, excepté les sept Hilotes qui accompagnaient chaque Spartiate. En tout ils montaient à 38,700. Tel était le nombre des hoplites rassemblés contre le Barbare. Quant aux armés à la légère, c'étaient d'abord les 35,000 qui étaient avec les Spartiates, à raison de sept pour un, et dont chacun était équipé en guerre; de plus 34,500 pour le reste des Lacédémoniens et les autres Grecs, à raison d'un homme armé à la légère pour un hoplite, ce qui faisait en tout 69,500 combattants. Ainsi la totalité de l'armée grecque rassemblée à Platée, tant hoplites qu'armés à la légère, était de 108,200, et lorsque les Thespiens l'eurent jointe, elle atteignit les 110,000; car il arriva au camp tout le demeurant des Thespiens, au nombre de 1,800, mais qui n'avaient pas tous des armes. C'est en telle ordonnance que l'armée se logea sur la rive de l'Asope.

De leur côté Mardonius et les Barbares, quand ils eurent cessé de pleurer Masistius, et qu'ils surent les Grecs à Platée, s'avancèrent aussi vers cet endroit du cours de l'Asope. Quand ils furent arrivés, Mardonius les rangea de la manière suivante. En face des Lacédémoniens il plaça les Perses, lesquels étant beaucoup plus nombreux et formant plus de rangs, se trouvaient aussi opposés aux Tégéates; mais il les disposa de façon que l'élite d'entre eux fût vis-à-vis des Lacédémoniens, et le reste vis-à-vis des Tégéates. Cet avis lui fut suggéré par les Thébains. Après les Perses il plaça les Mèdes, qui se trouvèrent opposés aux Corinthiens, Potidéates, Orchoméniens et Sicyoniens. A la suite des Mèdes il plaça les Bactriens, vis-à-vis des Épidauriens, Trézéniens, Lépréates, Tirynthiens, Mycéniens et Phliasiens. Après les Bactriens il mit les Indiens, qui firent face aux Hermionéens, Érétriens, Styréens et Chalcidéens. Après les Indiens il plaça les Saces vis-à-vis des Ambraciotes, Anactoriens, Leucadiens, Paléens et Éginètes. Après les Saces et vis-à-vis des Athéniens, Platéens et Mégariens, il plaça les Béotiens, Locriens, Maliens, Thessaliens, et les mille Phocéens; tous les Phocéens ne s'étaient pas tournés du côté des Mèdes, mais une partie d'entre eux aidaient aux Grecs : retranchés sur le Parnasse, ils en sortaient pour courir sus aux gens de Mardonius, et principalement aux

Grecs de son armée. Enfin il plaça aussi en face des Athéniens les Macédoniens et les peuples des environs de la Thessalie. Tels sont les noms des nations les plus grandes, dans l'ordre où les rangea Mardonius. Mais il y avait encore parmi des gens tirés des autres peuples, tels que les Phrygiens, Thraces, Mysiens, Péoniens, et autres; il y avait aussi des Éthiopiens et des Égyptiens, de ceux qu'on appelle Hermotybes et Calasires, armés d'épées, lesquels sont les seuls des Égyptiens qui aillent à la guerre; Mardonius, lorsqu'il était encore au Phalère les avait fait descendre des vaisseaux où ils étaient embarqués, car les Égyptiens n'avaient pas été rangés dans l'armée de terre qui vint avec Xerxès. Les Barbares étaient au nombre de 300,000, ainsi que je l'ai dit ci-dessus; quant aux Grecs alliés de Mardonius, personne n'en sait le nombre, attendu qu'ils n'avaient pas été comptés; mais à juger par conjecture, j'estime qu'ils pouvaient être 50,000. Tels étaient les gens de pied rangés en bataille. La cavalerie était à part.

Quand il les eut tous disposés par nations et par bandes, alors le deuxième jour on fit des sacrifices dans les deux camps. Celui qui sacrifia pour les Grecs fut Tisamène fils d'Antiochus, qui suivait cette armée en qualité de devin. Il était Éléen, de la race des Iamides et Clytiade; mais les Lacédémoniens lui avaient donné le droit de cité. Un jour que ce Tisamène consultait à Delphes pour avoir

lignée, la pythie lui prédit qu'il remporterait cinq grands prix : lui donc ayant failli à comprendre l'oracle, s'appliqua aux exercices du gymnase, s'imaginant qu'il dût être vainqueur aux jeux de prix ; et comme il disputait le pentathle, il n'y eut qu'un seul combat à dire, qu'il ne fût victorieux à Olympie, où il eut affaire à Hiéronyme d'Andros. Là-dessus les Lacédémoniens, jugeant que l'oracle avait trait non pas aux jeux gymniques, mais à ceux de Mars, voulurent l'engager par argent à marcher en tête de leurs armées avec les rois des Héraclides ; mais lui, voyant les Spartiates mettre son amitié à si grande conséquence, enchérit et leur déclara qu'il y consentirait moyennant qu'ils le fissent leur citoyen, lui donnant part à toutes choses, mais non pour aucun autre prix. D'abord les Spartiates rejetèrent bien loin sa demande, et ne se soucièrent plus de l'oracle ; mais enfin pour la frayeur qu'ils eurent de l'armée perse, ils se résolurent à accéder. Alors lui, les voyant tournés, dit qu'il ne se contentait plus de cela seulement, mais qu'il fallait que son frère Hégias devint Spartiate aux mêmes termes que lui. En élevant cette demande il imitait Mélampe, autant qu'on peut comparer la royauté avec la condition privée. En effet Mélampe, comme les femmes d'Argos étaient devenues folles, et que les Argiens voulaient, moyennant salaire, l'appeler de Pylos pour faire cesser la maladie de leurs femmes, demanda pour

salaire la moitié de la royauté. Les Argiens n'ayant pas consenti et s'en étant alliés, beaucoup plus de leurs femmes devinrent folles; alors accédant à la proposition de Mélampe, ils revinrent lui donner cela. Mais lui, désirant davantage, quand il les vit tournés, déclara qu'à moins qu'ils ne donnassent aussi à son frère Bias le tiers de la royauté, il ne ferait pas ce qu'ils désiraient; et les Argiens dans la gêne où ils étaient consentirent encore. De même aussi les Spartiates, par la grande envie d'avoir Tisamène, en passèrent par là où il voulut. Quand ils eurent cédé, Tisamène l'Éléen devenu Spartiate remporta, comme leur devin, cinq grandes victoires. Ce sont les seuls de tous les hommes qui aient été faits citoyens de Sparte. Les cinq combats furent les suivants. L'un et le premier fut celui-ci de Platée; en second lieu celui de Tégée contre les Tégéates et les Argiens; le troisième celui de Dipée contre tous les Arcadiens sauf les Mantinéens; le quatrième celui qui fut livré aux Messéniens à Ithôme; et le cinquième à Tanagre contre les Athéniens et les Argiens. Ce fut la dernière des cinq victoires. Alors donc ce Tisamène, amené par les Spartiates à Platée, consulta les victimes: elles furent belles pour les Grecs, s'ils ne faisaient que se défendre, mais s'ils passaient l'Asope et se mettaient à assaillir, non.

De son côté Mardonius était empressé à commencer la bataille, mais les victimes n'étaient pas favo-

rables, tandis que pour lui aussi elles étaient belles s'il ne faisait que se défendre. En effet il sacrifiait selon les rites grecs, ayant pour devin Hégésistrate homme Éléen, l'un des Telliades du plus grand renom. C'est lui qu'avant cette guerre les Spartiates avaient pris et lié pour le faire mourir, à cause de tous les maux et outrages qu'il leur avait faits. Quand il se vit en pareille passe, se trouvant en danger de mort et d'être auparavant mis à la gêne de la façon la plus cruelle, il fit une chose qui surpasse tout ce qu'on en peut dire. En effet, comme il était lié dans des ceps tout garnis de fer, il se saisit par aventure d'un morceau de ce fer où il était tenu, et incontinent s'avisa de l'action la plus hardie dont on ait jamais ouï parler : car ayant pris ses mesures afin de sortir le reste de son pied, il en coupa la plante; après quoi, comme il était étroitement gardé, il perça le mur, et s'enfuit à Tégée, cheminant les nuits, et se glissant le jour dans les forêts où il s'arrêtait; et de cette manière, quoique tous les Lacédémoniens se fussent mis en campagne à sa recherche, la troisième nuit il fut à Tégée. Et eux demeurèrent bien ébahis de son audace, en voyant la moitié du pied par terre, et lui ne le pouvant trouver. Cette fois il échappa de la sorte aux Lacédémoniens, et se sauva en la ville de Tégée, qui dans ce temps-là se trouvait en guerre avec eux, au moyen de quoi il recommença tout de plus belle à se porter leur ennemi; toute-

fois la haine qu'il leur gardait ne lui succéda pas toujours à bonne fin, car il fut pris par eux, comme il prophétisait à Zacynthe, et mis à mort. Mais cela n'arriva que longtemps après les événements de Platée. Pour lors, Mardonius l'avait engagé moyennant une bonne somme de deniers, et il sacrifiait sur la rive de l'Asope, affectant un grand zèle en haine des Lacédémoniens et aussi pour le salaire.

Mais comme les victimes n'étaient pas favorables pour la bataille ni parmi les Perses ni parmi les Grecs qui étaient avec eux (car ceux-ci avaient pareillement leur devin, qui était Hippomaque de Leucade), et que tous les jours venait nouveau renfort de gens aux Grecs, Timagénidas fils d'Herpys, homme Thébain, avertit Mardonius de garder les pas et avenues du Cithéron, disant que les Grecs affluaient chaque jour davantage, et qu'il en prendrait bon nombre. Or il y avait déjà huit jours qu'ils étaient campés en présence, quand il suggéra cet avis à Mardonius. Celui-ci trouvant la remontrance bonne, sitôt la nuit venue, envoie la cavalerie aux pas du Cithéron qui mènent à Platée, lesquels les Béotiens nomment les Trois Têtes, et les Athéniens les Têtes de Chêne. Ainsi envoyés les gens de cheval n'y furent pas en vain, car ils prirent bien cinq cents bêtes de somme, qui descendaient dans la plaine apportant des vivres du Péloponèse au camp, ainsi que les hommes qui suivaient. Les Perses ayant fait cette capture, mirent à l'épée bê-

tes et gens , sans distinction aucune ; et quand ils se furent rassasiés de carnage , ils emmenèrent le reste auprès de Mardonius et dans le camp. Après cette prouesse ils laissèrent passer encore deux jours , aucun des deux partis ne voulant commencer la bataille ; car les Barbares s'avançaient jusqu'à l'Asope pour irriter les Grecs , mais ni les uns ni les autres ne passaient outre. Cependant la cavalerie de Mardonius ne cessait d'assaillir les Grecs , et leur occasionnait de grands dommages ; car les Thébains combattant fort affectueusement pour les Mèdes supportaient la guerre avec ardeur , et conduisaient toujours les Perses jusqu'à la bataille ; sur quoi les Perses et les Mèdes prenant leur place ne manquaient guère de signaler leur valeur.

Dix jours durant il ne se passa rien davantage ; mais quand ce vint au onzième jour depuis que les camps eurent été plantés l'un devant l'autre sur terre de Platée , d'autant que le nombre des Grecs allait toujours croissant , et que Mardonius supportait mal volontiers de rester sans rien faire , alors il y eut pour parler entre Mardonius fils de Gobryas et Artabaze fils de Pharnace , lequel était comme bien peu de Perses en honneur auprès de Xerxès. En ce conseil Artabaze fut d'opinion qu'il fallait au plus tôt faire déloger l'armée , et se retirer dans le mur des Thébains , où ils avaient pour eux des vivres en abondance , et du fourrage pour leurs chevaux ; que de là sans encombre on viendrait à bout en agissant

de telle sorte: comme on avait de l'or monnayé et non monnayé, de l'argent et de la vaisselle à foison, il ne fallait rien épargner, mais départir le tout aux Grecs, et principalement à ceux qui avaient l'autorité dans les villes, au moyen de quoi bientôt ils livreraient leur liberté, sans qu'il fût besoin de se mettre au hasard d'une bataille. Il était donc de la même opinion que les Thébains, comme celui qui avait le plus de sens et de prévoyance. Mais celle de Mardonius fut plus véhémence, plus forcenée, et toute contraire: d'autant que son armée était beaucoup plus forte que celle des Grecs, il fallait au plus tôt livrer bataille, et ne pas laisser les ennemis augmenter toujours plus; n'avoir souci des victimes d'Hégésistrate, sans les forcer toutefois, mais d'après la coutume des Perses engager le combat. S'étant prononcé de la sorte, nul ne le contredit, et son avis l'emporta, car c'était lui qui avait le commandement de l'armée de par le roi, et non pas Artabaze. Ayant donc appelé les chefs de ses bandes et les capitaines des Grecs qui étaient avec lui, il leur demanda s'ils connaissaient quelque oracle concernant les Perses, d'après lequel ils dussent périr en Grèce. Et comme ces gens gardaient le silence, les uns parce qu'ils ignoraient les oracles, les autres qui en avaient connaissance, mais qui craignaient de répondre, Mardonius prenant la parole dit: Puisque vous ne savez rien ou que vous n'osez parler, c'est à moi de dire ce que je sais pour certain.

Il est un oracle portant que les Perses une fois arrivés en Grèce doivent piller le temple de Delphes et périr tous sitôt après; ce que sachant nous n'allons point contre ce temple ni n'essayons de le piller, et pour cette cause nous ne périrons pas. Que ceux-là donc d'entre vous qui veulent du bien aux Perses se réjouissent pour la victoire que nous allons remporter sur les Grecs. — A ces mots il ordonna de rechef que chacun se tint prêt et dispos, attendu que le lendemain au jour on aurait la bataille. Quant à l'oracle que Mardonius disait avoir rapport aux Perses, il m'est avis qu'il fut rendu à l'occasion des Illyriens et de l'armée des Enchéléens et nullement des Perses; mais il y a de Bacis touchant ce combat une prophétie dont la substance est telle: *Aux bords du Thermodon et de l'Asope herbeux l'assemblée des Grecs et les cris des Barbares, où plusieurs tomberont malgré Lachésis et la Parque d'entre les Mèdes armés d'arcs, quand viendra le jour fatal.* Il n'y a que ces paroles et d'autres semblables de Muséc que je sache se rapporter aux Perses. Or ce fleuve Thermodon coule entre Tanagre et Glisas.

Après cette question touchant les oracles et cette exhortation de Mardonius, la nuit survint et les gardes furent placées. Mais quand ce fut bien avant dans la nuit, que le silence fut partout dans le camp, et que l'armée parut être endormie, alors Alexandre fils d'Amintas capitaine et roi de ceux

de Macédoine, s'avançant à cheval vers les gardes des Athéniens demanda à parler à leurs généraux. Ceux qui faisaient le guet restèrent pour la plupart à leur poste; mais quelques-uns coururent aux généraux leur dire qu'un homme à cheval était là, venu du camp des Mèdes, lequel n'avait proféré aucune autre parole, sinon qu'il avait nommé les généraux, et dit qu'il voulait parler à eux. Ce qu'ayant ouï, ceux-ci se rendirent vers les gardes sur l'heure même; là, aussitôt qu'ils furent arrivés, Alexandre leur parla en ces termes : Hommes Athéniens, les paroles que je vais dire, je vous les remets comme un dépôt, afin que vous les céléz à tout autre qu'à Pausanias, de peur de me perdre; aussi bien ne vous les aurais-je pas dites sans l'amour et bienveillance que je porte à la Grèce entière, car je suis moi-même Grec d'origine, et ne voudrais pas voir la Grèce de libre qu'elle était devenir esclave. Je vous avertis donc que Mardonius et son armée ne peuvent avoir des victimes favorables, autrement il y a longtemps que vous auriez combattu, mais à présent il est décidé à ne s'inquiéter plus des victimes, et à vous donner la bataille demain au point du jour, car, ainsi que je le crois, il a peur que votre nombre n'augmente. Là-dessus tenez-vous prêts. Et quand Mardonius différerait l'attaque et ne la ferait pas de sitôt, ne laissez pas de tenir ferme et ne bougez d'ici, car il n'a plus que pour bien peu de jours de vivres. Et si

cette guerre finit selon vos désirs, il vous faudra avoir souvenance de moi pour me mettre en liberté, moi qui pour l'amour des Grecs ai fait de bonne affection une démarche si périlleuse, voulant vous faire connaître la pensée de Mardonius, afin que cette surprise du Barbare ne vous étonne point pour être assaillis au-dépourvu. Je suis Alexandre de Macédoine. — Cela dit, il s'en retourna d'où il était venu, au camp et à son poste.

Alors les chefs des Athéniens allant à la pointe droite, dirent à Pausanias ce qu'ils tenaient d'Alexandre; mais lui à ce propos, appréhendant les Perses, répond: Puisqu'on aura la bataille demain au matin, il faut que vous Athéniens, vous ayez en tête les Perses, et nous les Béotiens et les Grecs qui vous sont opposés, par la raison que vous connaissez les Mèdes et leur manière de combattre, ayant eu affaire avec eux à Marathon, au lieu que nous n'y sommes point accoutumés et ne connaissons point ces gens, attendu que pas un des Spartiates n'a fait l'épreuve des Mèdes, comme nous avons fait celle des Béotiens et des Thessaliens. Il vous faut donc prendre les armes pour passer ici à la pointe droite, et nous à la gauche. — A quoi les Athéniens repartirent: Nous aussi dès longtemps et depuis le commencement, lorsque nous avons vu les Perses rangés en face de vous, il nous est venu en pensée de vous proposer ce que vous faites maintenant; mais nous avons peur

qu'un tel propos ne vous fût pas pour agréable. Puis donc que vous en avez parlé les premiers, nous en sommes très-contens, et nous tenons prêts à le faire. — Cette résolution agréée de part et d'autre, l'aurore paraissait, et ils firent le changement; mais les Bédiens ayant avis de cette circonstance, en informèrent Mardonius, lequel de son côté changea incontinent l'ordonnance de sa bataille, et fit passer les Perses en face des Lacédémoniens; ce que voyant Pausanias, et s'apercevant qu'on se donnait garde, ramena de rechef les Spartiates à la pointe droite, et Mardonius les Perses à la gauche.

Quand ils eurent repris leurs anciennes positions, Mardonius envoya aux Spartiates un héraut pour leur dire : O Lacédémoniens, vous êtes tenus par les gens de ce pays pour excellents hommes de guerre, émerveillés qu'ils sont de ce que jamais vous ne fuyez du combat ni ne quittez vos rangs, et ne bougez de la place que la victoire ne vous demeure ou ne soyez tués. En quoi il n'y a vérité quelconque; car sans attendre la rencontre et avant d'en venir aux mains, voilà que vous fuyez et désertez votre poste, laissant aux Athéniens la première épreuve, et vous allant placer en face de nos esclaves. Ce n'est pas faire en hommes de cœur; certes nous avons été bien trompés sur votre compte; nous nous attendions d'après la renommée que vous nous enverriez un héraut pour nous défier et pour

combattre avec les seuls Perses, et nous nous tenions prêts à cela ; mais au lieu de recevoir un pareil message, nous n'avons rencontré en vous que des cœurs lâches et tremblants. Or donc, puisque vous ne nous avez pas prévenus par ce défi, c'est à nous de le faire. Que ne sortez-vous en avant des Grecs, si vous êtes comme on dit les plus braves, et nous en avant des Barbares, pour combattre en nombre égal les uns contre les autres; après quoi, si bon vous semble, les autres combattront à leur tour, à moins qu'il ne suffise de nous seuls à vider le différend. En ce cas ceux qui vaincront seront réputés victorieux de toute l'armée ennemie. — Telles furent ses paroles, et après un moment d'attente, comme personne ne lui répondait rien, il s'en retourna d'où il était venu; et quand il fut auprès de Mardonius, il lui conta ce qui s'était passé, de quoi celui-ci eut grande joie, et enflé qu'il était de sa froide victoire, il donna ordre à sa cavalerie de courir sus aux Grecs; laquelle s'étant élancée leur occasionna bien du mal, en leur dardant des javelots et des flèches, comme archers à cheval qu'ils étaient et mal aisés à joindre de près; et la fontaine Gargaphie, où toute l'armée grecque venait prendre de l'eau, ils la remplirent de terre et la comblèrent entièrement. Or il n'y avait près de cette fontaine que les Lacédémoniens qui eussent leurs quartiers; pour les autres Grecs elle était à la vérité fort éloignée, tandis que l'Asope était proche, mais ils étaient obligés

d'aller à la fontaine, ne pouvant approcher de l'Asope pour y prendre de l'eau, à cause des cavaliers et des traits.

Là-dessus les capitaines des Grecs, voyant l'armée privée d'eau et troublée par la cavalerie, s'assemblèrent auprès de Pausanias, à la pointe droite pour délibérer sur cet embarras et sur d'autres encore; car les vivres commençaient à leur faillir, et leurs valets envoyés pour en chercher au Péloponèse étaient arrêtés par les gens de cheval des Barbares, sans pouvoir parvenir au camp. Les capitaines tinrent donc conseil, et il fut arrêté que si les Perses laissaient passer ce jour sans donner la bataille, on s'en irait loger dans l'île; or cette île est éloignée de l'Asope et de la fontaine Gargaphie où ils étaient alors campés l'espace de dix stades, devant la ville des Platéens. C'est, par manière de dire, une île en terre-ferme, car la rivière en descendant du Cithéron dans la plaine, se fend en deux bras qui coulent séparés l'espace de trois stades, après quoi ils se réunissent en un seul, et son nom est Éroé; les gens du pays la disent être fille de l'Asope. C'est donc en ce lieu qu'ils résolurent de transporter leur camp, afin d'avoir de l'eau en abondance, et que la cavalerie ne leur fit pas autant de mal, comme lorsqu'elle était droit devant eux. Par quoi il fut arrêté qu'on délogerait à la seconde veille de la nuit, de peur que les Perses ne s'aperçussent de ce remuement, et que les gens

de cheval en les suivant ne les missent en désordre. Une fois arrivés en ce lieu autour duquel coule la fille de l'Asope, Éroé, en descendant de la montagne, ils pensaient envoyer cette nuit même la moitié de l'armée vers le Cithéron, afin de recueillir les valets qui étaient allés aux vivres et qui se trouvaient enfermés.

Après cette résolution, assaillis tout le jour durant par la cavalerie, ils eurent une peine infinie; enfin les cavaliers firent trêve sur le soir; puis quand la nuit fut venue, et que ce fut l'heure où l'on avait arrêté de partir, alors la plupart s'étant levés délogèrent; mais d'aller au lieu convenu, ils n'avaient garde d'y songer, et ils ne furent pas plus tôt en mouvement que tout joyeux d'échapper à la cavalerie, ils coururent vers la ville de Platée, et ainsi fuyant ils arrivèrent au temple de Junon, qui est devant la ville des Platéens, à vingt stades de la fontaine Gargaphie. Arrivés là, ils posèrent les armes devant le temple. Pendant qu'ils y établissaient leurs quartiers, Pausanias les voyant partis, ordonna aux Lacédémoniens de prendre aussi les armes, et de suivre le chemin que tenaient ceux qui allaient devant, ne doutant pas que ceux-ci ne se rendissent au lieu convenu. Mais au moment où les autres capitaines se mettaient en devoir de lui obéir, Amompharète fils de Poliade, qui commandait le bataillon des Pitauates, déclara qu'il ne fuirait pas les étrangers, et

de sa volonté ne déshonorerait pas Sparte. Il s'étonnait fort de voir ce qui se passait, comme celui qui n'avait pas assisté au conseil tenu précédemment. De laquelle désobéissance Pausanias et Euryanax avaient grand déplaisir, mais encore plus d'abandonner le bataillon des Pitanates; car il était à craindre que s'ils le laissaient pour faire ce qu'ils avaient conclu avec les autres Grecs, Amompharète abandonné ne périt lui et sa troupe. Ce que considérant, ils ne remuaient pas l'armée lacédémonienne, et tâchaient par bonnes paroles de l'induire à faire cela.

Tandis qu'ils admonestait de la sorte Amompharète demeuré seul des Lacédémoniens et des Tégéates, de leur côté voici ce que faisaient les Athéniens. Ils ne bougeaient de leur poste, instruits qu'ils étaient de l'esprit des Lacédémoniens, qui parlent d'une façon et agissent d'une autre. Mais quand l'armée fut en branle, ils envoyèrent un des leurs à cheval, pour voir si les Spartiates se mettaient en marche ou s'ils ne songeaient aucunement à partir, et pour demander à Pausanias ce qu'il était besoin de faire. En arrivant auprès des Lacédémoniens, ce héraut les vit rangés en place, et les premiers d'entre eux qui se querellaient. En effet Euryanax et Pausanias avaient beau solliciter Amompharète de ne pas se mettre en péril en demeurant lui seul des Lacédémoniens, ils ne pouvaient venir à bout de le persuader, si bien qu'ils

en étaient aux paroles injurieuses, lorsque arriva le héraut des Athéniens. En cette dispute, Amompharète prit à deux mains une fort grosse pierre, et la jeta devant les pieds de Pausanias, en disant : Et voilà la ballotte que je donne moi pour ne pas fuir les étrangers, nommant étrangers les Barbares; l'autre l'appelait fol et hors de sens. Mais comme le héraut des Athéniens demandait les ordres, Pausanias lui dit qu'il n'avait qu'à leur rapporter ce qui se passait, et les prier de venir à eux, et de faire pour le départ ce qu'ils les verraient faire eux-mêmes. Le héraut, cette réponse ouïe, s'en retourna vers les Athéniens. Sur ces entrefaites l'aurore les surprit, et Pausanias, après s'être arrêté si longtemps, pensa qu'Amompharète ne resterait pas en arrière quand les autres Lacédémoniens seraient partis, comme il arriva en effet; il donna donc le signal, et emmena le demeurant de l'armée par les collines : les Tégéates suivaient aussi. De leur côté les Athéniens en belle ordonnance s'avançaient dans la direction opposée à celle des Lacédémoniens; ceux-ci avaient pris par les hauteurs et les pentes du Cithéron, crainte de la cavalerie, tandis que les Athéniens marchaient par le bas et à travers la plaine. D'abord Amompharète n'avait pas imaginé que Pausanias osât l'abandonner, et c'est pourquoi il s'opiniâtrait à demeurer et à ne pas quitter son poste; mais quand il vit les gens de Pausanias en chemin, il

crut qu'ils voulaient tout de bon l'abandonner; pour lors il fit prendre les armes à sa troupe, et la conduisit au petit pas vers le gros de l'armée, lequel les attendait à la distance de dix stades, ayant fait halte près du fleuve Moloïs et de l'endroit nommé Argiopie, là où s'élève le temple de Cérès Éleusinien. Or il attendait afin que dans le cas où Amompharète et sa troupe s'obstineraient à ne pas bouger du lieu qu'ils occupaient, il pût retourner à leur aide. Mais Amompharète et les siens arrivèrent, et au même instant parut toute la cavalerie des Barbares. En effet les gens de cheval avaient fait selon leur coutume, mais ayant trouvé vide la place où les Grecs étaient les jours précédents, ils poussèrent toujours plus en avant, et sitôt qu'ils eurent atteint les Grecs, ils les assaillirent.

Quand Mardonius eut avis que les Grecs avaient délogé pendant la nuit, et qu'il vit la place déserte, il manda le Larisséen Thorax, ainsi que ses frères Eurypyle et Thrasydés, et leur dit; « O fils d'Alévas, que direz-vous encore? Vous maintenez, comme gens du voisinage, que les Lacédémoniens ne s'ayaient jamais du combat, mais qu'ils étaient les premiers hommes de guerre; eux que d'abord vous avez vus remuer l'ordonnance de leur bataille, et maintenant les voilà décampés la nuit passée. D'ailleurs quand ils auraient dû se mesurer avec les hommes vraiment les plus braves,

ils ont bien fait voir que n'étant rien ils se sont distingués parmi des gens qui ne sont rien eux-mêmes. Pour vous qui ne savez ce que c'est que les Perses, je vous pardonne sans peine de louer ceux-ci que vous connaissez ; mais je m'étonne grandement qu'Artabaze ait appréhendé les Lacédémoniens, et que la crainte lui ait suggéré un avis très-pusillanime, savoir qu'il était besoin de lever le camp et de se retirer en la ville de Thèbes pour y être assiégés. Certes le roi l'apprendra de ma bouche ; mais nous en parlerons une autre fois : pour le moment il ne faut pas permettre à ces gens de faire ainsi ; mais il les faut poursuivre, jusqu'à ce que nous les ayons atteints, et punis de tous leurs méfaits envers nous. » Cela dit, il fit passer l'Asope aux Perses, et les mena courant sur les traces des Grecs qu'il s'imaginait être en fuite. Il ne se dirigeait que sur les Lacédémoniens et les Tégéates ; car pour les Athéniens qui marchaient vers la plaine, les collines l'empêchaient de les apercevoir. A la vue des Perses qui allaient courir sus aux Grecs, les autres chefs des bandes barbares incontinent levèrent tous leurs enseignes, et se mirent à les poursuivre à toutes jambes, sans garder ni rangs ni ordonnance aucune ; ils accouraient avec grands cris et grand tumulte, pensant aller seulement enlever les Grecs.

Pausanias attaqué par la cavalerie envoya aux Athéniens un homme à cheval pour leur dire :

Hommes Athéniens , au moment du plus grave combat , lorsqu'il s'agit pour la Grèce d'être libre ou esclave, nous sommes trahis , nous Lacédémoniens et vous Athéniens , par les alliés qui se sont enfuis la nuit passée. Maintenant donc nous avons arrêté ce qu'il y a désormais à faire, c'est à savoir de nous défendre de notre mieux en nous secourant les uns les autres. Si la cavalerie vous eût assaillis les premiers , c'eût été à nous de vous secourir , en compagnie des Tégéates demeurés comme nous fidèles à la Grèce; mais à présent qu'elle est toute venue contre nous , il est juste que vous soyez en aide à qui est le plus travaillé. Que si vous êtes vous-mêmes hors d'état de nous assister , du moins nous envoyant vos gens de trait nous ferez-vous chose agréable. Nous savons qu'en la présente guerre nul n'a montré plus de zèle que vous , en sorte que vous octroierez notre demande. — Les Athéniens à ces mots se mirent en devoir de les secourir et de toutes leurs forces ; mais comme ils étaient déjà en marche, ceux des Grecs qui leur étaient opposés , et qui tenaient le parti du roi , les assaillirent eux-mêmes , de façon qu'ils ne purent plus aller au secours, pressés qu'ils étaient par cette attaque. Les Lacédémoniens ainsi restés seuls avec les Tégéates (les premiers au nombre de 50,000 y compris les armés à la légère, et les Tégéates au nombre de 3,000, car ils ne se séparèrent jamais des Lacédémoniens) immolèrent des victimes comme pour livrer bataille

à Mardonius et à l'armée qui les attaquait. Or comme les victimes n'étaient pas favorables, il y eut plusieurs d'entre eux qui furent tués pendant ce temps, et de blessés bien davantage. Car les Perses ayant planté leurs targes en terre tiraient des flèches en si grande quantité, que les Spartiates étaient fort mal à l'aise; et comme les victimes continuaient à n'être pas agréables aux dieux, Pausanias tournant ses regards vers le temple de Junon, invoqua cette déesse, et la supplia de ne pas tromper leur espoir.

Il parlait encore, lorsque les Tégéates se levant les premiers marchèrent aux Barbares; et les Lacédémoniens, aussitôt après le vœu de Pausanias, eurent des victimes propices. Ce qui étant à la fin arrivé, ils marchèrent eux-mêmes contre les Perses, et les Perses contre eux, en laissant là leurs arcs. D'abord on se battit autour des targes; puis après qu'elles furent tombées, il y eut un rude engagement auprès du temple de Cérès, et qui dura longtemps; mais quand ce vint à la mêlée, les Barbares saisissant à belles mains les lances des ennemis les allaient brisant. En force et hardiesse les Perses n'étaient pas inférieurs; mais étant sans boucliers ni suffisance au fait des armes, ils avaient affaire à des ennemis bien plus habiles qu'eux. C'est ainsi qu'ils se jetaient en avant, un par un, dix par dix, ou par bandes plus ou moins grandes, et se ruaient de grande impétuosité contre les Spartiates, où ils re-

cevaient la mort. A l'endroit où d'aventure se trouvait être Mardonius, qui combattait de sa personne sur un cheval blanc, et avait autour de lui mille hommes choisis parmi les plus braves des Perses, les ennemis étaient vivement pressés. Tant que Mardonius fut en vie, les Perses tinrent ferme et firent tête aux Lacédémoniens, dont ils portèrent bon nombre en terre; mais quand Mardonius fut mort, et que sa troupe, si vaillante qu'elle fût, eut été mise en pièces, alors les autres aussi se tournèrent en fuite, et cédèrent aux Lacédémoniens. Ce qui les incommodait davantage, c'était leur accoutrement, attendu que dénués d'armes défensives, ils combattaient en léger équipage contre gens armés de pied en cap. Alors suivant l'oracle, le meurtre de Léonidas fut vengé par les Spartiates sur la personne de Mardonius, et la plus belle victoire qu'on sache dire fut remportée par Pausanias fils de Cléombrote, fils d'Anaxandride (j'ai dit les noms de ses autres ancêtres à propos de Léonidas, car ils avaient tous deux les mêmes). Au demeurant Mardonius fut frappé à mort par Aimnestus, un des plus considérables d'entre les Spartiates, lequel longtemps après les guerres médiques, à la tête de trois cents hommes, soutint à Sténycaros la rencontre de tous les Messéniens, avec qui Sparte avait guerre, là où il périt lui et les trois cents. Pour lors à Platée les Perses ayant été rompus par les Lacédémoniens s'enfuirent en grand désordre

jusque dans le camp et le mur de bois qu'ils avaient élevé sur terre de Thèbes. Et, chose merveilleuse, encore que la bataille se fût donnée près du bocage de Cérés, pas un des Perses que je sache n'entra dans le pourpris ou n'y mourut, tandis qu'autour de l'enceinte et en lieu profane il se fit grand meurtre et grand carnage. Pour moi il m'est avis, si avis il y a en matières divines, que ce fut la déesse elle-même qui ne les voulut pas recevoir, attendu qu'ils avaient brûlé son principal sanctuaire à Éleusis. Tel fut l'événement de la bataille de Platée.

Pour Artabaze fils de Pharnace, qui dès l'abord n'avait pas approuvé que le roi laissât Mardonius, et dans le temps n'avait pu, malgré ses instances, l'empêcher de donner la bataille, il agit de telle sorte, comme celui qui ne se plaisait pas à la conduite de Mardonius. Les gens que commandait Artabaze (or ils n'étaient pas en petit nombre, mais ils faisaient bien 40,000), sitôt que le combat fut engagé, d'autant qu'il jugeait bien quelle en serait l'issue, il les conduisit en bon ordre, après leur avoir recommandé de le suivre où ils le verraient aller, et de faire diligence ainsi que lui. Là-dessus il mena ses troupes comme à la bataille, mais en avançant il aperçut les Perses qui fuyaient; sur quoi tournant court il prit incontinent la fuite, non pas vers le camp ni le mur de bois, mais au pays de Phocide, à dessein de gagner le plus tôt possible l'Hellespont. C'est ainsi qu'ils s'en furent.

Quant aux Grecs qui étaient dans l'armée du roi, la plupart se portèrent assez froidement en cette rencontre, excepté toutefois les Béotiens qui soutinrent pendant longtemps l'effort de l'armée athénienne; car ceux des Thébains qui favorisaient le parti des Mèdes montraient un fort grand zèle, et combattaient de bon cœur, à telles enseignes que trois cents d'entre eux, des premiers citoyens et meilleurs hommes de guerre, périrent sous les coups des Athéniens. Mais lorsque eux aussi vinrent à tourner le dos, ils se retirèrent du côté des Thèbes, et non par le même chemin que les Perses. Pour le reste des alliés, toute leur troupe prit la fuite sans avoir seulement tenté le combat, ni fait le moindre acte de vaillance. Ce qui me prouve évidemment que les affaires des Barbares dépendaient tout à fait des Perses, c'est qu'en cette occasion ces gens s'enfuirent, avant même d'avoir joint l'ennemi, par la seule raison qu'ils voyaient les Perses rompus et débandés. Ainsi tous plièrent, excepté la cavalerie en général et nommément la cavalerie béotienne, laquelle fut d'un grand secours aux fuyards, s'étant rangée la dernière et tournant toujours visage à l'ennemi, afin de protéger la retraite des siens devant les Grecs. Ceux-ci victorieux poursuivaient l'armée de Xerxès qu'ils allaient chassant et taillant en pièces. Au milieu de cette épouvante on annonce au demeurant des Grecs, qui étaient rangés autour du temple de Junon et s'étaient tenus loin de la ba-

taille, que l'affaire est finie et Pausanias victorieux. A cette nouvelle, les Corinthiens, sans aucune ordonnance, prirent à travers les pentes et les collines le chemin montant, droit vers le temple de Cérès, tandis que les Mégariens et les Phliasiens passèrent par la plaine et le chemin le plus aisé. Mais quand ceux-ci furent arrivés près des ennemis, les gens de cheval des Thébains, dont le capitaine était Asopodore fils de Timandre, les voyant s'avancer à la précipitée et sans garder aucun ordre, se tournèrent contre eux, et les ayant chargés au dépourvu, ils en couchèrent six cents sur la place, poursuivirent les autres, et les jetèrent dans le Cithéron. C'est ainsi que ces gens périrent sans gloire.

Les Perses et le reste de la multitude, réfugiés dans leur fort de bois, eurent le temps de monter sur les tours, avant que les Lacédémoniens arrivassent; et aussitôt montés ils barricadèrent de leur mieux le mur. Les Lacédémoniens arrivés l'assaillirent avec assez de force; néanmoins tant que les Athéniens furent absents, les Perses se défendirent et même avec avantage, attendu que les Lacédémoniens n'étaient pas expérimentés à forcer les murailles; mais quand les Athéniens furent venus, alors il y eut un assaut des plus rudes, et qui dura longtemps. A la fin par leur courage et leur persistance les Athéniens gagnèrent le haut du mur et y firent un passage; par où les Grecs se coulèrent de-

dans. Les premiers entrés furent les Tégéates; même ils pillèrent le pavillon de Mardonius, et en particulier enlevèrent la crèche de ses chevaux, laquelle était toute d'airain et d'un merveilleux artifice. Cette crèche de Mardonius, les Tégéates la dédièrent dans le temple de Minerve Aléenne; mais pour le reste de ce qu'ils prirent, ils l'apportèrent en commun avec le butin fait par les autres Grecs. Une fois le mur à bas, les Barbares ne songèrent plus à se rallier, et il n'y en eut pas un qui se souvint de sa vaillance: l'épouvante se mit parmi tant de milliers d'hommes enfermés dans un espace étroit; aussi les Grecs en firent-ils si grand meurtre et carnage, que de 300,000 qu'ils étaient, si l'on excepte les 40,000 avec lesquels s'enfuit Artabaze, de tout le reste il n'en demeura pas plus de 3,000. Les Lacédémoniens de Sparte perdirent en cette journée quatre-vingt-onze hommes en tout, les Tégéates seize, et les Athéniens cinquante-deux.

Ceux qui combattirent le plus vaillamment du côté des Barbares, furent parmi les gens de pied les Perses, parmi les gens de cheval les Saces, et parmi les individus Mardonius, à ce qu'on dit. Du côté des Grecs, quoique les Tégéates et les Athéniens eussent excessivement bien fait en cette journée, encore les Lacédémoniens les surpassèrent-ils en valeur; la seule raison qu'on en puisse dire (car eux tous surmontèrent ceux qui leur étaient opposés), c'est qu'ils eurent affaire aux plus forts des ennemis, et

qu'ils en vinrent au-dessus. Celui qui fut, à mon jugement, de beaucoup le plus brave fut Aristodème, lequel aux Thermopyles s'étant sauvé seul des trois cents était chargé d'opprobre et d'infamie. Après lui se signalèrent Posidonius, Philocyon, et Amompharète le Spartiate. Mais quand ce vint à débattre lequel d'entre eux méritait le prix de la valeur, les Spartiates présents estimèrent qu'Aristodème avait à la vérité fait des actions de haute vaillance, mais qu'il avait manifestement cherché la mort pour effacer son ignominie, et s'était élan- cé de son rang comme un forcené, tandis que Posidonius avait été d'autant plus brave qu'il n'avait point cherché la mort. Ils se peut toutefois que ce fût l'envie qui les fit parler de la sorte. Au surplus tous ceux que j'ai nommés et qui moururent en cette journée reçurent de grands honneurs, à l'exception d'Aristodème qui n'en reçut aucun, comme ayant voulu mourir pour la raison que j'ai dite ci-dessus. Tels furent ceux qui acquirent du renom à Platée. Pour Callicrate, le plus bel homme qui fût en toute l'armée, et non pas seulement des Lacédémoniens, mais de tous les Grecs, il mourut loin de la bataille; assis à son rang, tandis que Pausanias immolait des victimes, il fut blessé à mort d'un coup de trait qu'il reçut au travers des flancs. Ainsi pendant que les autres combattaient, lui emporté mourait avec peine, et dit à Arimneste homme de Platée qu'il ne regrettait pas tant de

mourir pour la Grèce, comme de mourir sans avoir donné un seul coup de sa main, ni fait aucune action digne de son courage. Parmi les Athéniens se signala, dit-on, Sophanès fils d'Eutychide, du dème de Décélie. Or il faut savoir que les Décéliens d'autrefois firent une œuvre à jamais profitable, selon le dire des Athéniens eux-mêmes. En effet jadis, lors du ravissement d'Hélène, les Tyndarides ayant envahi l'Attique avec une nombreuse armée, et bouleversé tous les dèmes pour découvrir leur sœur, alors les Décéliens, ou comme disent quelques-uns, Décélus lui-même, indigné de l'insolence de Thésée et craignant pour tout le pays d'Attique, leur expliqua le fait, et les conduisit aux Aphidnes, que Titacus un des indigènes leur livra. En retour de ce service, les Décéliens reçurent à Sparte les immunités et distinctions dont ils jouissent encore aujourd'hui, à tel point que dans la guerre qui survint bien des années après entre les Athéniens et ceux du Péloponèse, les Lacédémoniens, tout en ravageant le reste de l'Attique, respectèrent Décélie. De ce dème était donc Sophanès, celui qui se signala par-dessus tous les Athéniens en cette rencontre; à l'occasion de quoi l'on fait deux récits différents. Les uns disent qu'à la ceinture de sa cuirasse il portait une ancre de fer attachée par une chaîne d'airain, et que toutes les fois qu'il était à portée des ennemis, il la lançait, de peur que ceux-ci en s'avancant ne le

délogeassent de son rang; puis, lorsqu'ils étaient en fuite, il levait l'ancre, et les poursuivait ainsi. C'est la première façon de conter ce fait; l'autre qui contredit la précédente, est que sur son bouclier, qu'il ne cessait de tourner et ne tenait jamais en repos, il portait pour enseigne une ancre, mais non pas en fer ni attachée à sa cuirasse. Ce même Sophanès fit encore une autre action d'éclat, pendant que les Athéniens tenaient Égine assiégée; car il tua en combat singulier Eurybate l'Argien, qui avait été cinq fois victorieux aux jeux de prix. Au surplus, Sophanès se trouvant dans la suite général avec Léagre et Glaucon, fut tué par les Édoniens à Datos, comme il combattait avec grande vaillance au sujet des mines d'or.

Quand les Barbares eurent été défaits à Platée, les Grecs virent venir à eux une femme transfuge, qui avait appartenu à Pharandate fils de Téaspis le Perse, et qui n'apprit pas plus tôt la déroute des Perses et la victoire des Grecs, que toute parée d'or elle et ses suivantes, et revêtue de ses plus beaux atours, elle descendit de son chariot pour se rendre auprès des Lacédémoniens encore occupés au carnage. Dès qu'elle vit Pausanias donner ordre à tout, elle le reconnut pour ce qu'il était, et d'autant qu'elle savait déjà son nom et celui de sa patrie pour les avoir souvent ouï répéter, elle lui dit en embrassant ses genoux : O roi de Sparte, préserve-moi suppliante de l'esclavage et de la captivité;

aussi bien m'as-tu déjà grandement obligée en donnant la mort à ceux-ci, qui n'avaient nulle révérence pour les démons et pour les dieux. Moi je suis née à Cos, et mon père est Hégétoride fils d'Antagore. Le Perse m'a prise de force et gardée auprès de lui. — L'autre lui répond : Femme, rassure-toi, et comme suppliante, et de plus si tu es, comme tu dis, fille d'Hégétoride de Cos; car c'est mon hôte, et le meilleur ami que j'aie en ces pays-là. — Sur quoi il la remit premièrement à ceux des Éphores qui étaient présents, et ensuite la fit conduire à Égine où elle-même voulait aller. Incontinent après l'arrivée de cette femme, voici venir les Mantinéens, comme tout était fini. Voyant qu'il était trop tard, ils eurent grand déplaisir, et confessèrent qu'ils méritaient châtiment. Lorsqu'ils surent que les Mèdes avec Artabaze étaient en fuite, ils les voulurent poursuivre jusqu'en Thessalie; mais les Lacédémoniens ne le leur permirent pas. A leur retour en leur patrie, ils bannirent de leur terre les capitaines qui les avaient conduits. Après les Mantinéens vinrent les Éléens, qui eurent pareillement un grand déplaisir, et se retirèrent. Eux aussi à leur retour bannirent leurs capitaines. Telle fut l'aventure des Mantinéens et des Éléens.

A Platée dans le camp des Éginètes était Lampon fils de Pythéas, un des premiers citoyens d'Égine, lequel fit à Pausanias la proposition la plus impie. L'étant venu trouver, il lui dit à bon escient

ces paroles: O fils de Gléombrote, tu viens d'accomplir une œuvre merveilleuse en grandeur et beauté; le dieu t'a donné de préserver la Grèce et d'acquérir plus de gloire que pas un des Grecs que nous connaissons. Achève donc ce qui te reste à faire, afin d'avoir encore plus grand renom, et que désormais les Barbares se gardent d'entreprendre contre les Grecs des actions outrageantes. Léonidas mort aux Thermopyles, Mardonius et Xerxès lui ont fait couper la tête, et mettre son corps en croix. Si tu rends à celui-ci la pareille, tu seras loué d'abord par les Spartiates, et ensuite par tous les autres Grecs; car mettre Mardonius en croix, c'est venger Léonidas ton oncle. — En tenant ce langage il croyait agréer à Pausanias; mais celui-ci répond: Étranger Éginète, j'admire fort ton affection et ta prévoyance; toutefois tu as failli à rencontrer un bon avis. Après avoir élevé si haut moi, ma patrie et mon ouvrage, tu m'abaisces à néant, lorsque tu me conseilles de me venger sur un cadavre, et dis qu'en le faisant j'aurai meilleur renom. C'est à faire aux Barbares et non pas aux Grecs, et c'est pourquoi nous les avons en haine. Pour moi dussé-je déplaire aux Éginètes et à ceux qui pensent comme eux, il me suffit de gagner l'estime des Spartiates en faisant et en disant ce qui est juste et saint. Quant à Léonidas que tu m'exhortes de venger, et aux autres qui sont morts avec lui aux Thermopyles, j'estime

qu'ils sont amplement honorés par le trépas de tant et tant de Barbares immolés en ce jour. Ne viens donc plus me tenir de telles paroles et me donner de semblables conseils; mais crois que c'est te faire beaucoup de grâce que de te laisser impuni. — Sur cette réponse Lampon se retira.

Pausanias après avoir fait défense que personne touchât au butin, ordonna aux Hilotes de ramasser tous les effets précieux. Ils allèrent donc deçà delà par tout le camp, où ils trouvèrent des tentes pleines d'or et d'argent, des lits dorés et argentés, des cratères d'or, ainsi que des coupes et autres vases. Ils trouvèrent aussi des sacs chargés sur des chariots et contenant des bassins d'or et d'argent. Enfin ils enlevèrent aux cadavres leurs bracelets, colliers et cimenterres d'or, car pour les habits de diverses couleurs, on n'en faisait aucun compte. A l'occasion de quoi les Hilotes dérobèrent maintes choses précieuses qu'ils vendirent aux Éginètes, outre celles qu'ils présentèrent et qu'il n'était pas possible de cacher; en sorte que de là sont venues les grandes richesses des Éginètes, qui achetèrent des Hilotes l'or comme si c'eût été de l'airain. Le butin rassemblé, on en mit à part la dîme pour le dieu de Delphes, de laquelle fut dédié le trépied d'or qui est placé sur le serpent d'airain à trois têtes tout près de l'autel; une autre dîme fut aussi mise à part pour le dieu d'Olympie, de laquelle on dédia une image de Jupiter en

airain, haute de dix coudées; enfin une troisième dime pour le dieu de l'isthme, de laquelle fut faite l'image de Neptune en airain, haute de six coudées. Tout cela mis à part, ils se départirent entre eux le reste, et chacun selon ses mérites reçut et les femmes des Perses, et l'or, et l'argent, et les autres objets précieux, et les bêtes de somme. Quant à ce qui fut donné en prix à ceux qui avaient signalé leur valeur à Platée, personne ne le dit, mais je crois néanmoins qu'ils reçurent quelque chose. Pour Pausanias, on lui mit à part et donna dix objets de chaque espèce, femmes, chevaux, talents, chameaux, et autres pièces du butin. On conte à ce propos que Xerxès fuyant de la Grèce avait laissé à Mardonius tout son équipage, orné d'or, d'argent et de tapis de diverses couleurs; ce qu'ayant vu, Pausanias commanda aux pane-tiers et cuisiniers de lui apprêter un repas comme pour Mardonius; et quand ils eurent obéi, Pausanias à la vue des lits d'or et d'argent superbement tendus, et des préparatifs du repas somptueux à merveille, fut ébahi de tant de magnificence, et ordonna par façon de risée à ses propres serviteurs de lui préparer un repas à la laconienne. Et comme entre les deux la différence était grande, Pausanias en riant fit appeler les capitaines des Grecs, et quand ils furent rassemblés, leur dit en leur montrant les deux repas préparés chacun d'un côté: Hommes Grecs, je vous ai rassemblés pour vous

faire voir la folie du chef des Mèdes, lequel ayant une chère pareille est venu pour nous enlever un si maigre repas. Tel fut à ce qu'on rapporte le propos de Pausanias aux capitaines des Grecs. Dans la suite les Platéens trouvèrent à diverses reprises des coffres pleins d'or, d'argent et d'effets précieux. Plus tard encore, lorsque les ossements des morts furent tout décharnés, comme les Platéens les transportaient en un même lieu, il se trouva parmi un crâne qui n'avait point de suture, mais qui était fait d'un seul os tout d'une pièce : ainsi qu'une mâchoire et sa partie supérieure, dont toutes les dents étaient jointes ensemble, de manière à ne former qu'un seul os avec la mâchoire qui les portait; enfin les ossements d'un homme qui avait cinq coudées de haut.

Deux jours après la bataille de Platée, le corps de Mardonius fut enlevé, sans que je puisse dire avec assurance par qui. J'ai bien entendu nommer plusieurs et de maintes contrées comme lui ayant donné la sépulture, et j'en connais plus d'un qui pour ce fait reçut de grandes sommes d'Artyntès fils de Mardonius; mais je n'ai pu savoir de certaine science quel était celui qui avait enlevé le cadavre pour l'inhumer. Le bruit s'est répandu que c'était Dionysophane d'Éphèse. Quoi qu'il en soit Mardonius fut enterré. Mais les Grecs, après s'être partagé le butin fait à Platée, enterrèrent leurs morts chaque nation séparément. Les

Lacédémoniens firent trois sépultures, dans l'une desquelles ils mirent les Irènes (*généraux*), dont furent Posidonius, Amompharète, Philocyon, et Callicrate; dans la seconde les autres Spartiates, et dans la troisième les Hilotes. C'est ainsi qu'ils enterrèrent leurs morts. Les Tégéates mirent les leurs tous ensemble dans une tombe à part. Les Athéniens firent la même chose, ainsi que les Mégariens et les Phliasiens pour ceux que leur avait tués la cavalerie. Toutes ces tombes étaient pleines de corps morts; mais les autres qu'on voit aux environs de Platée sont, à ce que j'entends, des tertres vides, élevés par les peuples honteux de leur absence du combat, et pour tromper la postérité. Ainsi il y a un tombeau qu'on dit être des Éginiètes, lequel, à ce que j'apprends, ne fut élevé que dix ans après le combat, et à leur instance, par Cléade fils d'Autodicus, homme de Platée et l'hôte de leur cité.

Cependant les Grecs n'eurent pas plus tôt enterré leurs morts à Platée, qu'ils résolurent en leur conseil de marcher contre Thèbes, afin de demander qu'on leur livrât ceux qui avaient tenu le parti des Mèdes, et nommément Timagénidas et Attaginus, qui étaient les principaux chefs; et si l'on ne les livrait pas, de ne pas mettre fin à cette guerre qu'ils n'eussent détruit la ville. En cette délivération, le onzième jour après la bataille ils arrivèrent devant Thèbes, et en firent le siège, de-

mandant qu'on leur livrât ces gens. Et comme les Thébains n'y voulaient pas entendre, ils firent le dégât sur leurs terres, et commencèrent à battre les murailles. Il y avait déjà vingt jours que cela durait, sans que les Grecs fissent mine de lever le siège, lorsque Timagénidas se présenta aux Thébains, et leur parla en ces termes : « Hommes Thébains, puisque les Grecs ont arrêté de ne pas se retirer avant d'avoir détruit la ville de Thèbes, ou que nous ne soyons livrés entre leurs mains, il ne faut pas que pour notre cause la Béotie souffre davantage. Si leur demande n'est qu'un prétexte pour obtenir de l'argent, que la commune leur en donne, car aussi bien est-ce avec la commune que nous avons favorisé les Mèdes; mais si véritablement ils font le siège pour nous avoir, nous nous rendrons nous-mêmes à eux pour être jugés. » Il parut parler à merveille et fort à propos, et sur-le-champ les Thébains envoyèrent à Pausanias un héraut dire qu'ils étaient prêts à livrer leurs gens. La convention faite à ces termes, Attaginus s'enfuit de la ville; mais ses fils furent amenés à Pausanias, lequel leur remit la faute de leur père, disant que des enfants ne pouvaient être accusés de médisme. Quant aux autres hommes qui lui furent livrés par les Thébains, ils s'imaginaient être mis en cause, et comptaient se tirer d'affaire moyennant de l'argent; mais Pausanias, dès qu'il les eut en sa puissance, d'autant qu'il soupçonnait leur intention,

congédia toute l'armée alliée, et les ayant conduits à Corinthe, il les fit exécuter à mort. Tels furent les événements de Platée et de Thèbes.

Cependant Artabaze fils de Pharnace, fuyant de Platée, gagnait du chemin. Arrivé en Thessalie, les Thessaliens l'invitèrent au festin d'hospitalité, et l'interrogèrent touchant le reste de l'armée, car ils ne savaient rien de ce qui s'était passé. Mais Artabaze qui sentait que leur dire toute la vérité au sujet de la bataille, c'était se mettre en danger de périr lui et sa troupe, attendu que chacun lui courrait sus dès qu'on saurait le fait, n'avait eu garde de rien dire aux Phocéens sur son passage, et alors il répondit à la question qu'on lui faisait : Pour moi, ô hommes Thessaliens, je fais, comme vous le voyez, la plus grande diligence qu'il me soit possible pour arriver en Thrace, ayant charge de m'y rendre en toute hâte avec ceux-ci. Quant à Mardonius et à son armée, il est sur mes pas, et tout près d'arriver. C'est à lui que vous ferez fête, et vous n'aurez pas sujet de vous en repentir. — A ces mots et sans perdre de temps Artabaze mena son armée à travers la Thessalie et la Macédoine droit vers la Thrace, comme si véritablement il eût hâte d'y arriver, et coupant sa route par le milieu des terres. Enfin il parvint à Bysance, après avoir laissé en chemin bon nombre de ses gens tués par les Thraces ou tout épuisés de fatigue et de faim. A Bysance il monta sur mer, et revint ainsi en Asie.

Le même jour de la déroute de Platée, les Perses en éprouvèrent d'aventure une autre à Mycale en Ionie. En effet, comme les Grecs venus dans les vaisseaux avec Léotychide le Lacédémonien étaient campés à Délos, il arriva de Samos des députés qui étaient Lampon fils de Thrasyclès, Athénagore fils d'Archestratide, et Hégésistrate fils d'Aristagore, envoyés par les Samiens à l'insu des Perses et du tyran Théomestor fils d'Androdamas, que les Perses avaient établi tyran de Samos. Ils se présentèrent donc devant les capitaines, auxquels Hégésistrate parla fort au long, disant que les Grecs n'avaient qu'à se montrer pour faire soulever toute l'Ionie; que les Barbares ne les attendraient pas, et que s'ils les attendaient, on n'aurait jamais l'occasion de faire plus belle proie. Enfin il invoquait les dieux qui leur étaient communs, et conjurait les Grecs de préserver de la servitude des peuples grecs comme eux, et de repousser les Barbares; ce qui, à l'entendre, n'était pas mal aisé à faire, attendu que les vaisseaux des Barbares étaient mauvais, et ne pouvaient entrer en comparaison avec les leurs. Enfin, pour éloigner tout soupçon de tromperie, ils étaient prêts à demeurer comme otages sur la flotte. — Là, comme l'étranger Samien faisait grandes instances, Léotychide, soit à dessein et pour avoir un présage, soit par hasard et quelque dieu le poussant, lui demanda : Étranger Samien, quel est ton nom? L'autre répondit :

Hégésistrate (*conducteur d'armée*). Sur quoi Léotyche, sans le laisser achever le propos qu'il avait commencé, dit : J'accepte l'augure de ce nom, étranger Samien ; seulement, avant que de repartir, il te faut, toi et ceux qui t'accompagnent, nous donner l'assurance que les Samiens seront pour nous de braves alliés. A peine eut-il dit ces paroles que l'effet suivit : les Samiens sur-le-champ donnèrent leur foi avec serment en gage de l'alliance avec les Grecs ; et cela fait, ils s'en retournèrent, excepté Hégésistrate que Léotyche garda sur la flotte, prenant à bon augure son nom. Les Grecs attendirent encore ce jour-là ; mais le lendemain ils sacrifièrent et eurent les victimes favorables. Celui qui faisait fonction de devin était Déiphonus fils d'Événius, homme d'Apollonie sur le golfe Ionien.

Son père Événius avait eu l'aventure suivante. En cette ville d'Apollonie sont des moutons consacrés au Soleil, lesquels pendant le jour paissent le long d'un fleuve qui sort de la montagne de Lacmon, traverse le territoire d'Apollonie, et se jette à la mer près du port d'Oricos ; et les nuits ils sont gardés, une année durant, par des hommes choisis d'entre les citoyens les plus considérables pour leurs richesses et leur naissance ; car les Apolloniates font grand état de ces moutons d'après un oracle. Leur gîte est un antre situé loin de la ville. Or cet Événius choisi pour cet office, s'endormit comme il faisait la garde ; pendant ce temps des

loups entrèrent dans l'ancre, et dévorèrent bien soixante moutons. Dès qu'il s'en aperçut, il tint la chose secrète et ne la découvrit à personne, pensant racheter d'autres moutons en place de ceux qui avaient péri. Mais les Apolloniates y prirent garde, et quand ils surent ce qui s'était passé, ils mirent en jugement Événus, et le condamnèrent, pour s'être endormi durant la garde, à perdre les yeux. Après qu'ils eurent ainsi aveuglé Événus, leurs brebis cessèrent de mettre bas et leurs terres d'être fertiles, si bien qu'ils eurent recours aux oracles de Dodone et de Delphes, et demandèrent aux prophètes quelle était la cause de ce mal. Ceux-ci leur répondirent que c'était pour avoir injustement privé de la vue le gardien des moutons sacrés Événus, d'autant qu'eux-mêmes avaient envoyé les loups; et qu'ils ne mettraient fin à leur vengeance, que lorsque les Apolloniates lui auraient fait la réparation que lui-même demanderait; après quoi ils feraient eux à Événus un tel présent que beaucoup d'hommes l'estimeraient heureux. — Telle fut la réponse des oracles. Les Apolloniates en gardèrent le secret, et donnèrent charge à quelques-uns de leurs citoyens de terminer cette affaire, lesquels s'y prirent de cette façon. Ils allèrent chez Événus qu'ils trouvèrent sur un siège, et s'étant assis à ses côtés, ils se mirent à deviser avec lui, jusqu'à ce que de propos en propos ils en vinrent à plaindre son infortune; et l'abusant de la sorte, ils

lui demandèrent quelle réparation il choisirait, au cas où les Apolloniates lui en voudraient donner une pour ce qu'ils lui avaient fait. Lui, qui n'avait point ouï parler de l'oracle, répondit que s'ils lui donnaient deux fonds de terre les plus beaux qu'il savait, appartenant à des citoyens d'Apollonie, et en outre la plus belle maison de la ville, il n'en demanderait pas davantage, et se tiendrait à l'avenir sans rancune et content de cette réparation. — A ces mots ceux qui étaient à ses côtés, prenant la parole, dirent : Eh bien ! Événus, c'est la réparation qu'en vertu des oracles les Apolloniates t'alloient pour t'avoir aveuglé. — Là-dessus Événus comprenant toute l'affaire, entra en grand courroux d'avoir été ainsi trompé ; mais eux achetèrent de leurs possesseurs les domaines qu'il avait choisis, et les lui donnèrent. Dès lors Événus eut l'esprit de divination, en sorte qu'il acquit même de la renommée.

De cet Événus était fils Déiphonus, celui que les Corinthiens avaient amené, et qui sacrifiait pour l'armée. J'ai ouï dire aussi que Déiphonus, empruntant le nom d'Événus, avait vendu ses services en Grèce, mais qu'il n'était pas véritablement son fils. Quoi qu'il en soit, les victimes étant belles, les Grecs mirent à la voile de Délos pour Samos ; et quand ils furent arrivés aux Calames de cette dernière île, ils mouillèrent l'ancre en cet endroit près du temple de Junon, et se préparèrent à une

bataille navale. Les Perses, à la nouvelle de leur approche, mirent aussi en mer, mais pour gagner le continent avec tous leurs vaisseaux, excepté les Phéniciens qu'ils laissèrent partir. En effet ils avaient délibéré de ne point livrer de bataille navale, attendu qu'ils ne se croyaient pas assez forts, mais de se retirer vers le continent, sous la protection de l'armée de terre qui était à Mycale, où Xerxès l'avait laissée du reste de ses troupes pour garder l'Ionie. Cette armée se montait à 60,000 hommes, et son général était Tiguane, qui se distinguait d'entre les Perses par sa bonne mine et sa grandeur. Sous la protection de l'armée de terre, les généraux avaient résolu de tirer leurs navires à la côte, et de les environner d'un rempart, qui servit à la fois d'abri pour les vaisseaux et de refuge pour les hommes. En cette délibération ils partirent, et après avoir passé devant le temple des déesses Vénérables à Mycale, ils allèrent aborder près du Gésan et du Scolopéis, là où s'élève un temple de Cérès Éleusinienne érigé par Philistus fils de Pasiclès, qui accompagnait Nélée fils de Codrus, quand il vint fonder Milet. C'est là qu'ils tirèrent leurs vaisseaux à la côte, et les environnèrent d'un rempart de bois et de pierres, pour lequel ils coupèrent des arbres fruitiers; enfin ils plantèrent des pieux autour du rempart, se tenant prêts à tout événement, à soutenir un siège ou à être victorieux.

Quand les Grecs apprirent que les Barbares s'é-

taient sauvés en terre-ferme, ils eurent un grand déplaisir de ce qu'ils leur échappaient, et furent longtemps en perplexité de savoir s'ils devaient s'en retourner en arrière, ou cingler vers l'Hellespont. Finalement ils résolurent de n'en rien faire, et d'aller droit au continent. Ayant donc préparé des échelles et tout ce qui était nécessaire pour un combat naval, ils cinglèrent vers Mycale. Lorsqu'ils furent près du camp, comme personne ne faisait contenance de venir à leur rencontre, mais qu'ils voyaient les vaisseaux tirés au dedans du rempart, et des gens de pied en grand nombre rangés sur le rivage, alors Léotychide prenant les devants avec son vaisseau, et rasant la côte du plus près qu'il était possible, adressa aux Ioniens les paroles suivantes par la voix d'un héraut : Hommes Ioniens, vous tous qui pouvez m'entendre, écoutez ce que je dis, et ne craignez pas que les Perses le comprennent. Quand nous en serons aux mains, souvenez-vous de la liberté d'abord, et ensuite de notre signe de ralliement Hébé. Que ceux à qui ma voix ne peut parvenir l'apprennent de ceux qui m'entendent. — En cela il avait la même intention que Thémistocle à l'Artémision ; car il devait arriver de deux choses l'une, ou que ces paroles cachées aux Barbares persuadassent les Ioniens, ou que rapportées aux Barbares elles les missent en défiance des Grecs. Après ce stratagème de Léotychide, les Grecs poussèrent leurs vaisseaux à la

terre, et descendirent sur le rivage où ils se rangèrent. De leur côté les Perses, quand ils les virent s'apprêter au combat, et qu'ils eurent connaissance des paroles adressées aux Ioniens, d'autant qu'ils soupçonnaient ceux de Samos de tenir le parti des Grecs, ils commencèrent par leur ôter leurs armes. C'est que les Samiens, lorsque la flotte des Barbares avait ramené captifs les Athéniens laissés en Attique et pris par l'armée de Xerxès, les avaient tous rachetés et renvoyés à Athènes, en leur fournissant de quoi faire le voyage. Cela les avait rendus fort suspects, pour avoir racheté cinq cents têtes ennemies de Xerxès. Ensuite les Perses donnèrent la garde des chemins qui mènent aux sommets du Mycale aux Milésiens, comme à ceux qui connaissaient le mieux le pays, mais dans le fait afin de les éloigner du camp. C'est ainsi que les Perses se mirent en garde contre ceux des Ioniens qu'ils croyaient disposés à entreprendre quelque nouveauté, s'ils en trouvaient le pouvoir; eux-mêmes plantèrent leurs targes en terre, pour s'en servir comme de parapet. ●

Quand les Grecs eurent fait leurs préparatifs, ils s'avancèrent contre les Barbares. Comme ils étaient en marche, un bruit se répandit incontinent par toute l'armée, et l'on vit même sur le rivage un caducée apporté par les flots. Ce bruit qui se répandit fut que les Grecs avaient défait en bataille les troupes de Mardonius en Béotie. Ce qui est une

nouvelle preuve que la divinité s'entremet des affaires humaines: car la déroute de Platée s'étant rencontrée le même jour que celle qui allait arriver à Mycale, la nouvelle en parvint aux Grecs par voie merveilleuse, de quoi ils prirent bonne assurance, et furent plus prompts à se mettre au danger. Une autre rencontre singulière, c'est que d'aventure les deux combats se donnèrent chacun près d'une enceinte consacrée à Cérès Éleusinienne, la bataille de Platée s'étant, ainsi que je l'ai rapporté ci-dessus, livrée près du temple de Cérès, et pareillement celle qui allait s'engager à Mycale. Au reste la nouvelle de la victoire remportée par les Grecs avec Pausanias n'était pas dénuée de fondement; car la bataille de Platée se donna qu'il était encore matin, et celle de Mycale sur le soir. Mais qu'elles aient eu lieu le même jour du même mois, c'est ce qu'on ne fut pas longtemps à reconnaître. Or avant que ce bruit se fût répandu, l'armée était en grande appréhension, non pas tant pour elle-même, comme pour la Grèce menacée par Mardonius; mais sitôt que la nouvelle fut connue, ils marchèrent au combat avec plus d'ardeur et d'impétuosité. Ainsi les Grecs et les Barbares se hâtaient d'engager la lutte dont le prix était les îles et l'Hellespont.

Les Athéniens et ceux qui étaient près d'eux, c'est-à-dire environ la moitié de l'armée, allaient le long du rivage par un terrain uni; tandis que les

Lacédémoniens et ceux qui étaient rangés à leur suite marchaient par des montagnes et des ravins. Pendant que les Lacédémoniens tournaient ainsi les Barbares, ceux qui étaient à l'autre pointe étaient déjà aux prises avec eux. Tant que les Perses eurent leurs targes droites, ils se maintinrent et n'eurent pas le dessous; mais quand les Athéniens et ceux qui les suivaient, s'entredonnant courage afin d'avoir eux seuls la gloire de cette action et ne la pas laisser aux Lacédémoniens, eurent mis la main à l'œuvre avec plus d'ardeur, dès lors les choses changèrent de face : les targes furent renversées, et ils se précipitèrent en foule contre les Perses. Ceux-ci les reçurent de pied ferme, et résistèrent pendant longtemps; mais à la fin ils cédèrent, et s'enfuirent dans leur fort. Les Athéniens, Corinthiens, Sicyoniens, et Trézéniens, car c'étaient ceux qui étaient rangés ensemble, les y suivirent, et entrèrent pêle-mêle avec eux. Une fois leur fort pris, les Barbares ne firent plus résistance, et la plupart d'entre eux ne songèrent qu'à fuir, excepté les Perses qui, bien que réduits à un petit nombre, ne laissèrent pas de combattre contre les Grecs à mesure qu'ils entraient dans le fort. Des généraux perses deux s'échappèrent, et deux furent tués. Artayntès et Ithamitrès commandants de l'armée navale s'échappèrent; Mardontès et le commandant de l'armée de terre Tigrane périrent en combattant. Les Perses résistaient encore,

lorsque arrivèrent les Lacédémoniens et ceux qui étaient avec eux, lesquels achevèrent la défaite. En cet endroit il mourut aussi beaucoup de Grecs, principalement de Sicyoniens, et leur capitaine Périlas. Les Samiens qui étaient dans l'armée des Mèdes, et qui avaient été désarmés, ne virent pas plus tôt la victoire en suspens, qu'ils firent ce qu'ils purent pour aider les Grecs; ce que voyant, les autres Ioniens suivirent leur exemple, et se tournèrent contre les Barbares. Quant aux Milésiens, les Perses leur avaient donné la garde des passages, afin d'avoir, en cas d'événement pareil à ce qui arriva, des guides pour les conduire sur les sommets du Mycale, comme aussi afin de les tenir éloignés du camp, où l'on craignait qu'ils n'entreprissent quelque nouveauté. Mais eux firent tout le contraire de ce dont ils avaient charge; quand les Barbares furent en fuite, ils les conduisirent par d'autres routes qui les menaient aux ennemis, et finalement ils les attaquèrent eux-mêmes, et en firent un grand carnage. Ainsi l'Ionie se souleva pour la seconde fois contre les Perses.

En ce combat de Mycale ceux des Grecs qui se signalèrent le plus furent les Athéniens, et parmi eux Hermolycus fils d'Euthynus, qui s'était exercé au pancrace. C'est ce même Hermolycus qui dans la suite, pendant une guerre des Athéniens et des Carystiens, trouva la mort en combattant à Cyrnos sur terre de Carystos, et fut enterré sur le Géreste.

Après les Athéniens ceux qui firent le mieux en cette journée furent les Corinthiens, Trézéniens, et Sicyoniens. Quand ils eurent massacré la plupart des Barbares soit dans le combat soit dans la fuite, les Grecs mirent le feu aux vaisseaux et à tout le retranchement, non sans avoir au préalable tiré tout le butin sur le rivage. Ils trouvèrent aussi quelques caisses pleines d'argent. Puis, retranchement et vaisseaux brûlés, ils remontèrent en mer, et quand ils furent à Samos, délibérèrent d'établir en quelque endroit de la Grèce encore en leur puissance les Ioniens révoltés, et d'abandonner l'Ionie aux Barbares; car il leur semblait impossible de veiller sans cesse eux-mêmes à la défense des Ioniens, et cependant s'ils ne le faisaient pas, ils voyaient bien que ceux-ci ne pourraient échapper à la vengeance des Perses. Là-dessus les chefs des Péloponésiens étaient d'avis de chasser des places de commerce de la Grèce les nations qui avaient tenu le parti des Mèdes, et de donner aux Ioniens leur pays à habiter. Mais les Athéniens s'opposèrent fortement à ce que l'Ionie fût dépeuplée, et à ce que les Péloponésiens tinssent conseil sur leurs propres colonies; en sorte que les Péloponésiens voyant cette résistance, cédèrent volontiers. Ainsi donc on fit alliance avec les Samiens, Chiotes, Lesbiens, et autres insulaires qui avaient porté les armes avec les Grecs; on se donna la foi, et l'on jura de demeurer toujours unis. Après ces assurances, la

flotte remit à la voile , pour aller rompre les ponts de l'Hellespont , car on les croyait trouver encore tendus.

Cependant ceux des Barbares qui s'étaient enfuis en gagnant les sommets du Mycale , et qui étaient en bien petit nombre , se sauvèrent à Sardes. Chemin faisant, Masistès fils de Darius, qui avait assisté à la déroute , se répandit en propos injurieux contre le général Artayntès , et lui dit entre autres choses qu'il était plus lâche qu'une femme pour s'être ainsi conduit en son commandement, et qu'il était digne de tout mal , ayant fait un pareil tort à la maison du roi. Or il faut savoir que chez les Perses être appelé plus lâche qu'une femme , c'est l'opprobre le plus grand qu'il y ait. L'autre qui avait enduré jusque-là ses reproches, plein de courroux à celui-ci , tire son cimeterre , et s'élance sur Masistès comme pour le tuer. Mais Xénagore fils de Praxilas, homme d'Halicarnasse, qui se trouvait debout derrière Artayntès , le saisit par le milieu du corps, et l'élevant en l'air, il le jette par terre ; ce qui donna le temps aux satellites de Masistès de venir à son secours. Cette action de Xénagore lui valut la reconnaissance de Masistès lui-même et de Xerxès, dont il avait sauvé le frère ; et pour ce seul fait Xénagore fut nommé gouverneur de toute la Cilicie de par le roi. Durant le reste du voyage il ne se passa rien de plus, et finalement ils arrivèrent à Sardes, où ils trouvèrent

encore Xerxès; car il y faisait son séjour depuis le temps où il s'était enfui d'Athènes après la perte du combat naval.

Xerxès étant à Sardes s'éprit d'amour pour la femme de Masistès, laquelle s'y trouvait aussi. Mais n'ayant pu, malgré ses instances, en venir à bout, et ne voulant pas non plus la prendre de force, par égard pour son frère Masistès (ce qui tenait aussi la femme, bien assurée qu'elle était de n'éprouver aucune violence), Xerxès s'avisa de marier son fils Darius à la fille de cette femme et de Masistès, espérant la prendre plus aisément par ce moyen. Après avoir fait les fiançailles et solennités accoutumées, il s'en retourna à Suse. Mais lorsqu'il y fut arrivé, et que la femme de son fils fut venue habiter en sa maison, Xerxès cessa de rechercher la femme de son frère, mais en revanche il devint amoureux de celle de Darius, la fille de Masistès, laquelle s'appelait Artaynte. Par succession de temps il fut découvert ainsi que je vais dire. Amestris femme de Xerxès ayant tissé un grand manteau de diverses couleurs et d'un merveilleux artifice, le donna à son mari. Celui-ci le reçut avec plaisir, et s'en étant couvert, il va chez Artaynte. Là, comme il trouvait aussi du plaisir, il lui dit de lui demander tout ce qu'elle désirait qu'il lui donnât, et qu'elle serait satisfaite. A cela (sans doute il devait arriver malheur à toute sa maison) elle répond : Tu me donneras vraiment tout ce que je demanderai? Xerxès qui

s'attendait à tout autre chose , le lui promit avec serment. Mais il n'eut pas plus tôt juré , qu'elle demanda hardiment le manteau. D'abord Xerxès fit tout ce qu'il put pour ne pas le donner , et cela par la seule crainte qu'Amestris , qui soupçonnait déjà ce qui se passait , ne vînt à en avoir la certitude. Il lui offrit des villes , de l'or à foison , et enfin une armée que personne ne commanderait qu'elle (une armée est un don tout à fait perse) ; mais ne l'ayant su persuader , il lui donne le manteau. Elle ravie d'un tel présent , le porta et s'en fit gloire ; et Amestris fut informée qu'elle le possédait. Ainsi avertie , elle n'eut pas de rancune contre cette femme , mais s'imaginant que sa mère était la cause de tout , elle trama la perte de la femme de Masistès. Pour cet effet elle attendit le jour où Xerxès son mari donnait le repas royal. Ce repas n'a lieu qu'une fois l'an , le jour de la naissance du roi. Son nom dans la langue des Perses est *Tycta* , et dans celle des Grecs *le Parfait*. C'est alors seulement que le roi s'oingt la tête et fait des cadeaux aux Perses. Amestris ayant donc attendu ce jour demande à Xerxès de lui donner la femme de Masistès. D'abord ce lui parut chose affreuse que de livrer la femme de son frère , et qui de plus était innocente de tout ce qui s'était passé , car il comprenait bien pour quelle cause elle la demandait ; mais à la fin , comme elle redoublait ses instances , et que d'ailleurs l'usage l'empêchait de refuser au-

cune requête pendant le festin royal, il consent quoique à regret. Il livre donc à Amestris la femme de son frère pour en disposer à son gré, mais en même temps il l'appelle lui-même et lui dit : Masistès, tu es le fils de Darius, mon frère et de plus homme de bien. Cesse donc d'habiter avec la femme que tu as présentement; à sa place je te donne ma propre fille. Prends-la et renvoie l'autre, car tel est mon bon plaisir. — Masistès bien étonné de ce langage, répond : O mon maître, quelle méchante parole as-tu prononcée, que de m'ordonner de répudier une femme dont j'ai trois fils déjà grands et des filles dont tu as fait épouser une à ton fils? D'ailleurs elle est selon mon cœur; et tu veux que je la renvoie pour épouser ta fille! Quoique je tienne à grand honneur un tel mariage, cependant je n'en ferai rien, et ne veuille pas m'y contraindre. Tu trouveras pour ta fille un homme qui ne sera pas inférieur à moi, et laisse-moi vivre en paix avec ma femme. — Telle fut sa réponse; Xerxès repart en courroux: Voici ce qui t'arrivera, Masistès: tu n'épouseras pas ma fille, et tu n'habiteras pas plus longtemps avec ta femme, afin que tu apprennes à recevoir ce qui t'est offert. — A ces mots Masistès sortit en disant seulement: Maître, tu ne m'as pas encore ôté la vie. Durant cet entretien de Xerxès avec son frère, Amestris ayant mandé les satellites du roi, fit mutiler horriblement la femme de Masistès. Elle lui fit couper

les mammelles, le nez, les oreilles, les lèvres, qu'on jeta aux chiens; puis elle lui fit arracher la langue, et dans cet état pitoyable elle la renvoya en sa maison. Masistès qui n'en savait rien, mais qui s'attendait bien à quelque sinistre accident, revient chez lui à la course; et voyant sa femme ainsi maltraitée, incontinent il tient conseil avec ses enfants, et prend la route de Bactres avec ses fils et quelques-uns de ses gens, dans le dessein de soulever la Bactriane et de faire tout le mal possible au roi. Ce qui n'aurait pas manqué d'arriver, je pense, s'il eût pu se rendre assez tôt chez les Bactriens et les Saces, car ces peuples le chérissaient, et il était gouverneur de la Bactriane. Mais Xerxès informé de cette entreprise, envoya des troupes après lui, lesquelles l'ayant atteint dans sa route, le tuèrent lui, ses fils, et tous ses gens. C'est ainsi qu'il advint de l'amour de Xerxès et de la mort de Masistès.

Cependant les Grecs partis de Mycale pour aller contre l'Hellespont, mouillèrent d'abord l'ancre à Lectos, à cause des vents contraires; de là ils gagnèrent Abydos, où ils trouvèrent les ponts détruits. Ils avaient cru les trouver encore en leur entier, et c'était la principale cause pour laquelle ils avaient cinglé vers l'Hellespont. Là-dessus Léotychide et les Péloponésiens qui étaient avec lui prirent le parti de s'en retourner en Grèce; mais les Athéniens et Xanthippe leur général, de rester en ce lieu

et de faire effort contre la Chersonèse. Les Péloponésiens remirent donc à la voile, tandis que les Athéniens, passant d'Abydos dans la Chersonèse, firent le siège de Sestos. En cette ville, comme la plus forte qu'il y eût en tout le pays, s'étaient réfugiés, à la nouvelle de l'approche des Grecs, la plupart des gens de ces contrées, et notamment de la ville de Cardie Éobaze homme Perse, lequel y avait apporté les cordes des ponts. La population de Sestos était éolienne; mais il y avait aussi des Perses et beaucoup d'alliés. Celui qui commandait cette province en qualité de gouverneur de par Xerxès était le Perse Artayctès, homme de sa nature violent et présomptueux, qui lorsque le roi marchait contre Athènes, était venu à bout de le tromper pour s'emparer des trésors de Protésilas fils d'Iphiclus à Éléonte. En effet il y a dans cette ville en Chersonèse un tombeau de Protésilas (*héros d'Homère*) et un pourpris alentour, où étaient des richesses immenses, des vases d'or et d'argent, de l'airain, des vêtements, et autres offrandes, qu'Artayctès pilla du consentement du roi. Voici de quelle manière il s'y prit pour l'obtenir. Maître, dit-il, il y a ici-près la maison d'un Grec, lequel étant venu à main armée contre ta terre, a reçu sa peine et est mort. Donne-moi sa maison, afin que les autres apprennent à ne pas porter les armes contre ton pays. — Par ces paroles il n'eut pas de peine à persuader Xerxès,

qui ne soupçonnait aucunement sa pensée. Or il disait que Protésilas avait fait la guerre contre le pays du roi, parce que les Perses regardent toute l'Asie comme leur propriété et celle du roi régnant. Au reste ces richesses ne lui furent pas plus tôt données, qu'il les transporta d'Éléonte à Sestos, ensemença toute l'enceinte, et en recueillit les fruits; et lui-même toutes les fois qu'il allait à Éléonte, il menait des femmes dans le sanctuaire. Pour lors cet Artayctès se trouvait assiégé par les Athéniens, sans s'être préparé à soutenir un siège, ni attendu à l'arrivée des Grecs, qui le vinrent assaillir au dépourvu. Cependant comme arrivait l'arrière-saison de l'automne, les Athéniens commencèrent à murmurer d'être retenus si longtemps loin de chez eux sans pouvoir prendre la place, et demandaient à leurs capitaines de les ramener au pays; mais ces derniers s'y refusèrent, tant que la ville ne serait pas prise, ou que la commune des Athéniens ne les aurait pas rappelés. Ainsi force leur fut de prendre patience.

Cependant les assiégés étaient déjà réduits aux dernières extrémités, si bien qu'ils faisaient bouillir les courroies des lits pour les manger; et quand cette ressource vint à leur faillir, les Perses avec Artayctès et Éobaze, s'échappèrent pendant une nuit, en descendant par derrière la muraille, à l'endroit où il y avait le moins d'ennemis. Dès qu'il fit jour, ceux de la Chersonèse apprirent du haut des

tours le fait aux Athéniens et leur ouvrirent les portes. Ceux-ci se mirent pour la plupart à la poursuite des Perses, tandis que le reste occupait la ville. Éobaze qui s'enfuyait par la Thrace fut pris par les Thraces Apsinthiens, qui l'immolèrent à leur dieu Plistore d'une façon qui leur est particulière, et tuèrent autrement ceux qui étaient avec lui. Pour Artayctès et les Perses qui étaient partis les derniers, ils furent atteints un peu au-delà d'Égos Potamos, et après s'être longtemps défendus, les uns furent tués, les autres pris vivants. Ceux-ci furent liés par les Grecs et emmenés à Sestos; dans le nombre était Artayctès et son fils. Or, s'il faut en croire ceux de la Chersonèse, l'un de ses gardiens eut un signe miraculeux. Comme il faisait frire des poissons secs, ces poissons placés sur le feu se mirent à frétiller et à palpiter, comme des poissons qu'on vient de prendre. Ce que voyant, ceux qui étaient alentour s'ébahissaient de ce prodige. Mais Artayctès à ce spectacle appela celui qui faisait frire les poissons, et lui dit : Étranger Athénien, n'aie point peur de ce prodige, car ce n'est pas à toi qu'il s'adresse; mais c'est à moi que Protésilas d'Éléonte fait savoir que tout mort et desséché qu'il est, il a encore la puissance de punir celui qui l'outrage. Maintenant donc voici la rançon que je lui veux payer. En place des trésors que j'ai pris de son temple, je rendrai cent talents au dieu; pour moi-même et mon fils j'en donnerai deux cents aux

Athéniens, s'ils me laissent la vie. Ces promesses ne purent gagner le général Xanthippe; car ceux d'Éléonte demandaient sa mort pour venger Protésilas, et c'était aussi l'intention du général. Ils l'emmenèrent donc sur la côte où Xerxès avait fait construire les ponts, ou comme quelques-uns disent, sur l'éminence qui est au-dessus de la ville de Madytos, et le clouèrent sur une planche qu'ils dressèrent en cet endroit. Pour le fils, ils le lapidèrent sous les yeux mêmes d'Artayctès. Cela fait, ils retournèrent en Grèce, emportant un riche butin, et notamment les cordes des ponts, qu'ils voulaient dédier dans les temples. Il ne se passa rien de plus pendant cette année.

L'aïeul de cet Artayctès, qui fut puni d'un tel supplice, s'appelait Artembarès. Ce fut lui qui suggéra aux Perses un propos qu'ils accueillirent et portèrent à Cyrus, lui disant : Puisque Jupiter donne aux Perses la suprématie, et à toi, Cyrus, le premier rang parmi les hommes par le renversement d'Astyage, çà quittons notre terre qui est petite et raboteuse, et allons en habiter une autre qui soit meilleure. Il y en a quantité dans le voisinage et quantité dans le lointain; si nous en prenons une, nous serons plus respectés. Ainsi doivent faire ceux qui ont en mains l'empire. Et quand cela nous sera-t-il plus facile qu'aujourd'hui, que nous avons plusieurs peuples et toute l'Asie en notre obéissance? — Alors Cyrus, sans s'étonner de ce

langage , leur conseilla de faire comme ils disaient , mais il les avertit en même temps de se tenir prêts , non plus à commander , mais à obéir ; attendu que d'ordinaire la mollesse du climat fait la mollesse des habitants , et qu'il n'est pas donné à la même terre de porter des fruits délicieux et de bons hommes de guerre. — Ce dont les Perses étant demeurés d'accord , ils se retirèrent vaincus par le bon sens de Cyrus , aimant mieux avoir l'empire en habitant un pays ingrat , que d'être esclaves en cultivant des plaines fertiles.

FIN DU NEUVIÈME ET DERNIER LIVRE.

# TABLE DES MATIÈRES.

## LIVRE PREMIER.

### ORIGINE DU DIFFÉREND ENTRE LES GRECS ET LES BARBARES.

|                                        |                           |    |
|----------------------------------------|---------------------------|----|
| <i>Enlèvement de Io</i> (ch. 1),       | 1 <sup>er</sup> Vol. page | 11 |
| » <i>d'Europe et de Médée</i> (ch. 2), |                           | 12 |
| » <i>d'Hélène</i> (ch. 3),             |                           | 13 |
| <i>Guerre de Troie</i> (ch. 4),        |                           | 13 |
| <i>Opinion des Phéniciens</i> (ch. 5), |                           | 14 |

### LES ROIS DE LYDIE SOUMETTENT LES GRECS DE L'ASIE-MINEURE.

|                                                                                             |  |       |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|--|-------|
| <i>Crésus le premier des Barbares qui ait<br/>des Grecs pour tributaires</i> (ch. 6),       |  | 15    |
| <i>Mermnades ancêtres de Crésus</i> (ch. 7),                                                |  | 15    |
| <i>Candaule assassiné par Gygès</i> (ch. 8 à 12),                                           |  | 16—18 |
| <i>Gygès attaque les Ioniens</i> (ch. 13 à 14),                                             |  | 18—19 |
| <i>Ardys, Sadyatte, Alyatte continuent la<br/>guerre</i> (ch. 15 à 25),                     |  | 20—24 |
| <i>Arion sauvé par un dauphin</i> (ch. 23 à 24),                                            |  | 23—24 |
| <i>Crésus soumet les Grecs d'Asie</i> (ch. 26),                                             |  | 25    |
| » <i>s'entretient avec Solon</i> (ch. 29 à 33),                                             |  | 26—31 |
| » <i>perd son fils Atys</i> (ch. 34 à 45),                                                  |  | 31—36 |
| » <i>consulte les oracles</i> (ch. 46 à 55),                                                |  | 36—41 |
| » <i>recherche l'alliance des Grecs d'Eu-<br/>rope. Pélasges et Hellènes</i> (ch. 56 à 58), |  | 41—42 |

|                                                                                                                    |       |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| <i>État des Athéniens. Tyrannie de Pisistrate</i> (ch. 59 à 64),                                                   | 43—47 |
| <i>État des Lacédémoniens. Lycurgue.</i>                                                                           |       |
| <i>Guerre contre les Tégéates</i> (ch. 65 à 68),                                                                   | 48—51 |
| <i>Crésus s'allie avec Sparte</i> (ch. 69 à 70),                                                                   | 52—53 |
| > <i>envahit la Cappadoce; bataille de Ptérie</i> (ch. 71 à 76),                                                   | 53—58 |
| > <i>se retire à Sardes</i> (ch. 77 à 78),                                                                         | 58—59 |
| > <i>vaincu et assiégé par Cyrus</i> (ch. 79 à 80),                                                                | 50—61 |
| > <i>appelle les Lacédémoniens, qui empêchés ailleurs (combat de Thyrée) ne peuvent le secourir</i> (ch. 81 à 83), | 61—63 |
| <i>Prise de Sardes. Captivité de Crésus</i> (ch. 84 à 91),                                                         | 63—70 |
| <i>Coutumes des Lydiens</i> (ch. 93 à 94),                                                                         | 71—72 |

#### EMPIRE DES MÈDES FONDÉ PAR CYRUS.

|                                                                         |        |
|-------------------------------------------------------------------------|--------|
| <i>Empire des Mèdes. Déjocès</i> (ch. 95 à 101).                        | 72—76  |
| <i>Phraorte</i> (ch. 102),                                              | 76     |
| <i>Cyaxare. Invasion des Scythes en Asie</i> (ch. 103 à 106),           | 76—78  |
| <i>Astyage. Naissance et conservation de Cyrus</i> (ch. 107 à 113),     | 79—83  |
| <i>Cyrus découvert</i> (ch. 114 à 117),                                 | 83—86  |
| <i>Astyage punit la désobéissance d'Harpage</i> (ch. 118 à 119),        | 86—87  |
| > <i>renvoie Cyrus en Perse</i> (ch. 120 à 122),                        | 87—90  |
| <i>Cyrus fait soulever les Perses contre les Mèdes</i> (ch. 123 à 126), | 90—93  |
| <i>Victoire de Cyrus. Captivité d'Astyage</i> (ch. 127 à 130),          | 93—95  |
| <i>Coutumes des Perses</i> (ch. 131 à 140),                             | 95—100 |

## LES GRECS D'ASIE ASSUJÉTIS PAR LES PERSES.

|                                                      |         |
|------------------------------------------------------|---------|
| <i>Ioniens ; villes , origine , panionium . Do-</i>  |         |
| <i>riens . Éoliens (ch. 141 à 151),</i>              | 100—106 |
| » <i>députent à Sparte et les Spartiates à</i>       |         |
| <i>Cyrus (ch. 152 à 153),</i>                        | 106—107 |
| <i>Pactyas soulève les Lydiens contre les</i>        |         |
| <i>Perses . Conseil de Crésus (ch. 154 à 156),</i>   | 107—109 |
| <i>Pactyas se réfugie dans les villes grecques ;</i> |         |
| <i>il est livré (ch. 157 à 161),</i>                 | 109—111 |
| <i>Harpage envoyé contre l'Ionie (ch. 162),</i>      | 111     |
| » <i>attaque les Phocéens ; leur défense hé-</i>     |         |
| <i>roïque ; leur émigration en Corse</i>             |         |
| <i>(ch. 163 à 167),</i>                              | 112—115 |
| » <i>prend les autres villes d'Ionie (ch. 168</i>    |         |
| <i>à 170),</i>                                       | 115—116 |
| » <i>subjuge les Cariens , les Cauniens et</i>       |         |
| <i>les Lyciens (ch. 171 à 176),</i>                  | 116—121 |

## GUERRES DE CYRUS DANS LA HAUTE ASIE.

|                                                 |         |
|-------------------------------------------------|---------|
| <i>Contre les Assyriens . Babylone (ch. 177</i> |         |
| <i>à 183),</i>                                  | 121—124 |
| <i>Ouvrages de Sémiramis et de Nitocris</i>     |         |
| <i>(ch. 184 à 187),</i>                         | 124—127 |
| <i>Cyrus assiège et prend Babylone (ch. 188</i> |         |
| <i>à 191),</i>                                  | 127—130 |
| <i>Coutumes des Assyriens (ch. 192 à 200),</i>  | 130—134 |
| <i>Expédition de Cyrus contre les Massa-</i>    |         |
| <i>gètes (ch. 201 à 204),</i>                   | 135—136 |
| <i>Bataille contre la reine Tomyris ; mort</i>  |         |
| <i>de Cyrus (ch. 205 à 214),</i>                | 137—142 |
| <i>Coutumes des Massagètes (ch. 215 à 216),</i> | 142—143 |

## LIVRE SECOND.

## DESCRIPTION DE L'ÉGYPTE.

|                                                                                |         |
|--------------------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Cambyse fils de Cyrus roi des Perses porte la guerre en Égypte</i> (ch. 1), | 145     |
| <i>Ancienneté des Égyptiens</i> (ch. 2 à 4),                                   | 145—148 |
| <i>Nature et étendue de l'Égypte</i> (ch. 5 à 9),                              | 148—150 |
| <i>Vallée du Nil. Delta</i> (ch. 10 à 14),                                     | 150—153 |
| <i>Limites de l'Égypte</i> (ch. 15 à 18),                                      | 153—156 |
| <i>Nil, ses inondations, ses sources, son cours</i> (ch. 19 à 34),             | 157—166 |

## COUTUMES DES ÉGYPTIENS.

|                                                                  |         |
|------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Usages singuliers</i> (ch. 35 à 36),                          | 166—168 |
| <i>Religion. Prêtres</i> (ch. 37),                               | 168—169 |
| <i>Sacrifices</i> (ch. 38 à 42),                                 | 169—173 |
| <i>Culte d'Hercule</i> (ch. 43 à 45),                            | 173—175 |
| <i>Culte de Bacchus</i> (ch. 46 à 49),                           | 275—178 |
| <i>Noms de divinités passés d'Égypte en Grèce</i> (ch. 50 à 51), | 178—179 |
| <i>Religion des Pélasges</i> (ch. 52 à 53),                      | 179—180 |
| <i>Oracle de Dodone</i> (ch. 54 à 57),                           | 180—182 |
| <i>Solennités</i> (ch. 58 à 64),                                 | 182—185 |
| <i>Culte des animaux</i> (ch. 65),                               | 185—186 |
| <i>Chats</i> (ch. 66 à 67),                                      | 186—187 |
| <i>Crocodiles</i> (ch. 68 à 70),                                 | 187—189 |
| <i>Hippopotames</i> (ch. 71),                                    | 189     |
| <i>Animaux aquatiques</i> (ch. 72),                              | 189     |
| <i>Phénix</i> (ch. 73),                                          | 189—190 |
| <i>Serpents ailés</i> (ch. 74 à 75),                             | 190—191 |
| <i>Ibis</i> (ch. 76),                                            | 191     |

|                                                                            |         |
|----------------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Coutumes des Égyptiens des terres cultivées</i> (ch. 77 à 84),          | 191—194 |
| <i>Funérailles, embaumement</i> (ch. 86 à 90),                             | 195—197 |
| <i>Culte de Persée</i> (ch. 91),                                           | 197—198 |
| <i>Coutumes des Égyptiens des marais; pêche, navigation</i> (ch. 92 à 98), | 198—202 |

### HISTOIRE DES ÉGYPTIENS.

|                                                                                                                           |         |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Ménès, fondateur de Memphis</i> (ch. 99),                                                                              | 203     |
| <i>Nitocris</i> (ch. 100),                                                                                                | 204     |
| <i>Méris</i> (ch. 101),                                                                                                   | 204     |
| <i>Sésostris, ses conquêtes, colonie en Colchide, colonnes, canaux, divise les terres, ses monuments</i> (ch. 102 à 110), | 205—210 |
| <i>Phéron, sa cécité</i> (ch. 111),                                                                                       | 210     |
| <i>Protée. Hélène, Ménélas en Égypte</i> (ch. 112 à 120),                                                                 | 210—216 |
| <i>Rapsinite. Son trésor, sa descente aux enfers</i> (ch. 121 à 123),                                                     | 216—221 |
| <i>Chéops, construction des pyramides</i> (ch. 124 à 126),                                                                | 221—223 |
| <i>Chéphren</i> (ch. 127 à 128),                                                                                          | 223—224 |
| <i>Mycérinus, ensevelit sa fille dans une vache dorée, sa pyramide, Ésope.</i> (ch. 129 à 134),                           | 224—226 |
| <i>Asychis</i> (ch. 136),                                                                                                 | 227     |
| <i>Anysis. Invasion de l'Éthiopien</i> (ch. 137 à 140),                                                                   | 227—230 |
| <i>Séthon, prêtre-roi</i> (ch. 141),                                                                                      | 230—231 |
| <i>Chronologie et généalogie des Égyptiens</i> (ch. 142 à 146),                                                           | 231—224 |
| <i>Dodécarchie, labyrinthe, lac Méris,</i> (ch. 147 à 150),                                                               | 234—238 |

|                                                                                                                    |         |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Psammétique seul roi. Ioniens et Cariens ses auxiliaires, oracle de Buto</i><br>(ch. 151 à 157),                | 238—242 |
| <i>Nécos. Canal du Nil</i> (ch. 158 à 159),                                                                        | 243—244 |
| <i>Psammis</i> (ch. 160),                                                                                          | 244—245 |
| <i>Après. Révolte des Égyptiens</i> (ch. 161 à 163),                                                               | 245—247 |
| <i>Castes des Égyptiens</i> (ch. 164 à 168),                                                                       | 247—248 |
| <i>Après détrôné par Amasis</i> (ch. 169 à 171),                                                                   | 248—250 |
| <i>Amasis. Son bon sens, ses constructions, son amitié pour les Grecs. Prospérité de l'Égypte</i> (ch. 172 à 182), | 250—256 |

## LIVRE TROISIÈME.

### CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE PAR CAMBYSE FILS DE CYRUS.

|                                                                                      |         |
|--------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Cause de la guerre</i> (ch. 1 à 3),                                               | 257—259 |
| <i>Alliance avec les Arabes; passage du désert</i> (ch. 4 à 9),                      | 259—262 |
| <i>Bataille de Péluse; prise de Memphis</i> (ch. 10 à 13),                           | 262—264 |
| <i>Vengeance de Cambyse sur Psamménite et sur le cadavre d'Amasis</i> (ch. 14 à 16), | 264—267 |
| <i>Expédition de Cambyse contre les Éthiopiens</i> (ch. 17 à 25),                    | 268—273 |
| » <i>contre les Ammoniens</i> (ch. 26),                                              | 273—274 |
| <i>Meurtre du dieu Apis</i> (ch. 27 à 29),                                           | 274—275 |
| <i>Cruautés de Cambyse</i> (ch. 30 à 38),                                            | 275—281 |
| <i>Polycrate tyran de Samos. Sa grande prospérité</i> (ch. 39 à 43),                 | 272—284 |

|                                                   |         |
|---------------------------------------------------|---------|
| <i>Les Samiens exilés par Polycrate ap-</i>       |         |
| <i>pellent les Lacédémoniens (ch. 44 à 47),</i>   | 284—288 |
| <i>Périandre tyran de Corinthe (ch. 48 à 53),</i> | 286—291 |
| <i>Siège de Samos (ch. 54 à 56),</i>              | 291—292 |
| <i>Fuite des exilés (ch. 57 à 59),</i>            | 292—294 |
| <i>Ouvrages remarquables à Samos (ch. 60),</i>    | 294     |

## RÈGNE DES MAGES.

|                                                 |         |
|-------------------------------------------------|---------|
| <i>Complot des Mages (ch. 61 à 63),</i>         | 294—296 |
| <i>Mort de Cambyse (ch. 64 à 66),</i>           | 296—299 |
| <i>Gouvernement des Mages (ch. 67),</i>         | 299     |
| <i>Le faux Smerdis découvert (ch. 68 à 69),</i> | 299—301 |
| <i>Conspiration des sept (ch. 70 à 75),</i>     | 301—305 |
| <i>Meurtre des Mages (ch. 76 à 79),</i>         | 305—307 |
| <i>Conseil des sept (ch. 80 à 83),</i>          | 307—311 |
| <i>Élection de Darius (ch. 84 à 87),</i>        | 311—313 |

## RÈGNE DE DARIUS FILS D'HYSTASPE.

|                                                    |         |
|----------------------------------------------------|---------|
| <i>Darius roi de Perse (ch. 88),</i>               | 313     |
| <i>Satrapies (ch. 89 à 96),</i>                    | 313—316 |
| <i>Alliés tributaires. Indiens (ch. 97 à 105),</i> | 317—321 |
| <i>Produits rares des extrémités de la terre,</i>  |         |
| <i>Inde, Arabie, Éthiopie (ch. 106 à 117),</i>     | 321—326 |
| <i>Intapherne et sa femme (ch. 118 à 119),</i>     | 326—328 |
| <i>Fin de Polycrate (ch. 120 à 125),</i>           | 328—331 |
| <i>Punition d'Orétès (ch. 126 à 128),</i>          | 331—333 |
| <i>Démocède médecin grec (ch. 129 à 132),</i>      | 333—335 |
| <i>» guide les espions perses (ch. 133 à 135),</i> | 335—338 |
| <i>» reste à Cratone (ch. 136 à 138),</i>          | 338—340 |
| <i>Prise de Samos (ch. 139 à 149),</i>             | 340—345 |
| <i>Révolte de Babylone (ch. 150 à 152),</i>        | 346     |
| <i>Dévouement de Zopyre (ch. 153 à 158),</i>       | 347—350 |
| <i>Prise de Babylone (ch. 159 à 160),</i>          | 350—351 |

## LIVRE QUATRIÈME.

## EXPÉDITION DE DARIUS CONTRE LES SCYTHES.

|                                                                     |                          |
|---------------------------------------------------------------------|--------------------------|
| <i>Causes de la guerre</i> (ch. 1 à 4),                             | 2 <sup>me</sup> Vol. 5—7 |
| <i>Origine des Scythes</i> (ch. 5 à 12),                            | 7—12                     |
| <i>Description de la Scythie. Récit d'Aristée</i><br>(ch. 13 à 15), | 12—14                    |
| <i>Peuples de Scythie</i> (ch. 16 à 20),                            | 14—15                    |
| » <i>au delà de la Scythie</i> (ch. 21 à 27),                       | 15—18                    |
| <i>Climat de Scythie</i> (ch. 28 à 31),                             | 18—20                    |
| <i>Hyperboréens</i> (ch. 32 à 36),                                  | 20—23                    |
| <i>Table géographique d'Hérodote</i> (ch. 37<br>à 45),              | 23—28                    |
| <i>Difficulté de la Scythie</i> (ch. 46 à 47),                      | 28—29                    |
| <i>Fleuves de Scythie</i> (ch. 48 à 58),                            | 29—34                    |
| <i>Coutumes des Scythes. Religion</i> (ch. 59<br>à 63),             | 34—36                    |
| <i>Guerre</i> (ch. 64 à 66),                                        | 36—37                    |
| <i>Divination</i> (ch. 67 à 69),                                    | 38—39                    |
| <i>Serments</i> (ch. 70),                                           | 39                       |
| <i>Sépultures</i> (ch. 71 à 75),                                    | 39—43                    |
| <i>Anacharsis</i> (ch. 76 à 77),                                    | 43—44                    |
| <i>Scylès</i> (ch. 78 à 80),                                        | 44—47                    |
| <i>Population. Curiosités</i> (ch. 81 à 82),                        | 47—48                    |
| <i>Expédition de Darius. Départ</i> (ch. 83 à 84),                  | 48—49                    |
| <i>Darius au Pont-Euxin</i> (ch. 85 à 86),                          | 49—50                    |
| <i>Passage du Bosphore</i> (ch. 87 à 88),                           | 50—51                    |
| <i>Marche à travers la Thrace</i> (ch. 89 à 92),                    | 51—52                    |
| <i>Gètes immortels</i> (ch. 93 à 94),                               | 52—53                    |
| <i>Zalmoxis</i> (ch. 95 à 96),                                      | 53—54                    |
| <i>Pont sur l'Ister</i> (ch. 97 à 98),                              | 54—56                    |
| <i>Étendue de la Scythie</i> (ch. 99 à 101),                        | 56—57                    |

|                                                                         |       |
|-------------------------------------------------------------------------|-------|
| <i>Peuples voisins de la Scythie</i> (ch. 102 à 109),                   | 58—60 |
| <i>Amazones</i> (ch. 110 à 117),                                        | 60—64 |
| <i>Conseil tenu par ces peuples</i> (ch. 118 à 119),                    | 64—66 |
| <i>Plan de guerre des Scythes</i> (ch. 120 à 121),                      | 66—67 |
| <i>Marche des Perses</i> (ch. 122 à 124),                               | 67—69 |
| <i>Retraite des Scythes</i> (ch. 125 à 129),                            | 69—71 |
| <i>Message des Scythes</i> (ch. 130 à 132),                             | 72—73 |
| <i>Retraite de Darius</i> (ch. 133 à 136),                              | 73—75 |
| <i>Les Ioniens délibèrent s'il faut rompre le pont</i> (ch. 137 à 139), | 75—77 |
| <i>Darius repasse l'Ister</i> (ch. 140 à 142),                          | 77—78 |
| <i>Soumission de la Thrace</i> (ch. 143 à 144),                         | 78—79 |

#### EXPÉDITION DES PERSES EN LIBYE.

|                                                                   |         |
|-------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Origine des colonies grecques en Libye</i><br>(ch. 145 à 146), | 79—80   |
| <i>Théras fonde Théra</i> (ch. 147 à 149),                        | 81—82   |
| <i>Battus fonde Cyrène</i> (ch. 150 à 158),                       | 82—88   |
| <i>Histoire de Cyrène</i> (ch. 159 à 165),                        | 88—93   |
| <i>Expédition des Perses contre Barcé</i><br>(ch. 166 à 167),     | 93—95   |
| <i>Peuples de Libye</i> (ch. 168 à 199),                          | 95—109  |
| <i>Siège et prise de Barcé</i> (ch. 200 à 205),                   | 109—112 |

## LIVRE CINQUIÈME.

#### LES PERSES SUBJUGENT LA THRACE ET LA MACÉDOINE.

|                                                |         |
|------------------------------------------------|---------|
| <i>Soumission des Périnthiens</i> (ch. 1 à 2), | 113—114 |
| <i>Thraces, leurs usages</i> (ch. 3 à 10),     | 114—117 |
| <i>Darius récompense Histiée</i> (ch. 11),     | 117—118 |
| <i>Soumission des Péoniens</i> (ch. 12 à 16),  | 118—121 |

|                                                              |         |
|--------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Soumission des Macédoniens. Amyntas</i><br>(ch. 17 à 22), | 121—125 |
| <i>Histiée à Suse</i> (ch. 23 à 27),                         | 125—128 |

### RÉVOLTE DES IONIENS.

|                                                                                                      |         |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Milet, sa prospérité</i> (ch. 28 à 29),                                                           | 128—129 |
| <i>Affaires de Naxos</i> (ch. 30 à 34),                                                              | 129—133 |
| <i>Message d'Histiée à Aristagore</i> (ch. 35),                                                      | 133—134 |
| <i>Soulèvement de l'Ionie</i> (ch. 36 à 38),                                                         | 134—136 |
| <i>Aristagore à Sparte. État de cette république</i> (ch. 39 à 48),                                  | 136—140 |
| <i>Aristagore et Cléomène</i> (ch. 49 à 51),                                                         | 141—144 |
| <i>Route de Suse</i> (ch. 52 à 54),                                                                  | 144—145 |
| <i>Aristagore à Athènes. État de cette république. Expulsion des Pisistratides</i><br>(ch. 55 à 65), | 145—151 |
| <i>Histoire des Athéniens devenus libres.</i><br><i>Clisthène</i> (ch. 66 à 73),                     | 151—157 |
| <i>Guerres contre les Béotiens, les Chalcidiens, et les Éginètes</i> (ch. 74 à 81),                  | 157—161 |
| <i>Origine de l'inimitié entre les Athéniens et les Éginètes</i> (ch. 82 à 89),                      | 161—167 |
| <i>Les Spartiates veulent ramener Hippias à Athènes</i> (ch. 90 à 91),                               | 167—169 |
| <i>Les Corinthiens s'y opposent. Discours de Sosiclès</i> (ch. 92),                                  | 169—175 |
| <i>Menées d'Hippias</i> (ch. 93 à 96),                                                               | 175—177 |
| <i>Aristagore obtient le secours d'Athènes</i><br>(retour des Péoniens) (ch. 97 à 99),               | 177—180 |
| <i>Prise et incendie de Sardes</i> (ch. 100 à 101),                                                  | 180—181 |
| <i>Défaite des Ioniens</i> (ch. 102),                                                                | 181     |
| <i>Révolte des villes de l'Hellespont, de Carie et de Chypre</i> (ch. 103 à 104),                    | 181—182 |

|                                                     |         |
|-----------------------------------------------------|---------|
| <i>Courroux de Darius. Retour d'Histiée</i>         |         |
| • (ch. 105 à 107),                                  | 183—184 |
| <i>Les Perses reprennent Cypre</i> (ch. 108 à 115), | 185—188 |
| • <i>l'Hellespont et la Carie</i> (ch. 116 à 123),  | 189—191 |
| <i>Fuite d'Aristagore</i> (ch. 124 à 126),          | 191—192 |

## LIVRE SIXIÈME.

LES PERSES SOUMETTENT LES IONIENS  
RÉVOLTÉS.

|                                                                                                                                    |         |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Intrigues d'Histiée</i> (ch. 1 à 5),                                                                                            | 193—195 |
| <i>Milet attaqué par terre et par mer</i><br>(ch. 6 à 10),                                                                         | 195—197 |
| <i>Flotte des Ioniens; Dénys de Phocée leur</i><br><i>général</i> (ch. 11 à 13),                                                   | 197—200 |
| <i>Bataille navale; défaite des Ioniens</i><br>(ch. 14 à 17),                                                                      | 200—201 |
| <i>Prise de Milet; deuil des Athéniens</i><br>(ch. 18 à 21),                                                                       | 201—203 |
| <i>Émigration des Samiens</i> (ch. 22 à 24),                                                                                       | 203—205 |
| <i>Soumission de Samos</i> (ch. 25),                                                                                               | 205—206 |
| <i>Fin d'Histiée</i> (ch. 26 à 30),                                                                                                | 206—208 |
| <i>Soumission et châtement des Ioniens et</i><br><i>Hellespontiens.</i> (ch. 31 à 33),                                             | 208—210 |
| <i>Colonie de Miltiade en Chersonèse</i> (ch. 34<br>à 41),                                                                         | 210—214 |
| <i>Les Perses réglent l'Ionie</i> (ch. 42),                                                                                        | 214—215 |
| <i>Expédition de Mardonius contre la Grèce;</i><br><i>sa flotte détruite par la tempête au mont</i><br><i>Athos</i> (ch. 43 à 45), | 215—216 |
| <i>Thasos démantelée; ses mines</i> (ch. 46<br>à 47),                                                                              | 216—217 |

## ÉTAT DE LA GRÈCE. GUERRES INTÉRIEURES.

|                                                                                      |         |
|--------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Darius fait demander aux Grecs la terre et l'eau</i> (ch. 48 à 50),               | 217—218 |
| <i>Cléomène et Démarate</i> (ch. 51 à 55),                                           | 218—221 |
| <i>Prérogatives des rois de Sparte</i> (ch. 56 à 60),                                | 221—224 |
| <i>Histoire de Démarate; sa destitution, sa fuite chez les Perses</i> (ch. 61 à 70), | 224—231 |
| » <i>de Léotychide</i> (ch. 71 à 72),                                                | 231     |
| » <i>de Cléomène; sa demeure, son expédition contre Argos; sa fin</i> (ch. 73 à 84), | 231—238 |
| <i>Otages des Éginètes en dépôt à Athènes</i> (histoire de Glaucus) (ch. 85 à 86),   | 238—241 |
| <i>Guerre des Athéniens contre Égine</i> (ch. 87 à 93),                              | 241—244 |

EXPÉDITION DES PERSES CONTRE ÉRÉRIE  
ET ATHÈNES.

|                                                                            |         |
|----------------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Datis et Artapherne généraux traversent les Cyclades</i> (ch. 94 à 96), | 244—245 |
| » <i>respectent Délos</i> (ch. 97 à 98),                                   | 245—246 |
| <i>Siège et prise d'Érétrie</i> (ch. 99 à 101),                            | 246—248 |
| <i>Miltiade général des Athéniens</i> (ch. 102 à 104),                     | 248—249 |
| <i>Les Spartiates appelés au secours</i> (ch. 105 à 106),                  | 249—251 |
| <i>Songe d'Hippias</i> (ch. 107),                                          | 251     |
| <i>Secours des Plateens</i> (ch. 108),                                     | 251—253 |
| <i>Conseil des généraux</i> (ch. 109 à 110),                               | 253—254 |
| <i>Bataille de Marathon</i> (ch. 111 à 117):                               | 254—257 |
| <i>Retraite des Perses</i> (ch. 118 à 120),                                | 257—259 |

|                                                                                      |         |
|--------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Alcméonides; Callias, Alcméon, Mégacles</i> (noces de Clisthène) (ch. 121 à 131), | 259—266 |
| <i>Milliade assiégé en vain Paros</i> (ch. 132 à 135),                               | 266—268 |
| <i>condamné à l'amende</i> (ch. 136),                                                | 268     |
| <i>Histoire de Lemnos. Pélasges d'Attique</i> , (ch. 137 à 140),                     | 268—272 |

## LIVRE SEPTIÈME.

XERXÈS ROI DES PERSES. GRANDE EXPÉDITION  
CONTRE LA GRÈCE.

|                                                                         |                      |       |
|-------------------------------------------------------------------------|----------------------|-------|
| <i>Mort de Darius</i> (ch. 1 à 4),                                      | 3 <sup>me</sup> Vol. | 5—7   |
| <i>Xerxès excité à la guerre</i> (ch. 5 à 7),                           |                      | 7—9   |
| <i>Conseil. Discours de Mardonius et d'Artabane</i> (ch. 8 à 11),       |                      | 9—18  |
| <i>Vision de Xerxès</i> (ch. 12 à 19),                                  |                      | 18—23 |
| <i>Préparatifs de guerre</i> (ch. 20 à 21),                             |                      | 23—24 |
| <i>Canal du mont Athos</i> (ch. 21 à 25),                               |                      | 24—27 |
| <i>L'armée se rend à Sardes. Pythius le riche Lydien</i> (ch. 26 à 32), |                      | 27—30 |
| <i>Ponts sur l'Hellespont</i> (ch. 33 à 36),                            |                      | 30—32 |
| <i>Départ de Sardes. Le fils de Pythius mis à mort</i> (ch. 37 à 39),   |                      | 33—34 |
| <i>Ordre de la marche</i> (ch. 40 à 41),                                |                      | 34—36 |
| <i>Xerxès à Troie</i> (ch. 42 à 43),                                    |                      | 36—37 |
| <i>Revue à Abydos. Discours d'Artabane</i> (ch. 44 à 52),               |                      | 37—42 |
| <i>Passage de l'Hellespont</i> (ch. 53 à 56),                           |                      | 42—44 |
| <i>Dénombrement de l'armée</i> (ch. 57 à 60),                           |                      | 44—46 |
| <i>Infanterie</i> (ch. 61 à 80),                                        |                      | 46—53 |
| <i>Généraux</i> (ch. 81 à 83),                                          |                      | 53—54 |
| <i>Cavalerie</i> (ch. 84 à 88),                                         |                      | 54—55 |

|                                                                                   |         |
|-----------------------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Flotte</i> (ch. 89 à 99),                                                      | 55—60.  |
| <i>Revue. Discours de Démarate</i> (ch. 100 à 104),                               | 60—64   |
| <i>Mascame gouverneur du Dorisque</i> (ch. 105 à 107),                            | 64—65   |
| <i>Marche à travers la Thrace</i> (ch. 108 à 117),                                | 65—69   |
| <i>Repas donné à Xerxès</i> (ch. 118 à 120),                                      | 69—71   |
| <i>L'armée arrive à Therme</i> (ch. 121 à 127),                                   | 71—74   |
| <i>Xerxès visite la vallée de Tempé</i> (ch. 128 à 130),                          | 74—76   |
| <i>Retour des hérauts</i> (ch. 131 à 137),                                        | 76—80   |
| <i>État de la Grèce. Les Athéniens se décident à s'embarquer</i> (ch. 138 à 144), | 80—85   |
| <i>Espions grecs à Sardes</i> (ch. 145 à 147),                                    | 85—87   |
| <i>Les Argiens restent neutres</i> (ch. 148 à 152),                               | 87—91   |
| <i>Les Grecs demandent du secours à Gélon</i> (ch. 153 à 167),                    | 91—100  |
| » <i>aux Corcyréens</i> (ch. 168),                                                | 100—102 |
| » <i>aux Crétois</i> (ch. 169 à 171),                                             | 102—104 |
| » <i>occupent le passage de Tempé</i> (ch. 172 à 174),                            | 104—106 |
| » <i>délibèrent de garder l'Artémision et les Thermopyles</i> (ch. 175 à 177),    | 106—108 |
| <i>Oracles</i> (ch. 178),                                                         | 108     |
| <i>Les Perses prennent trois vaisseaux grecs</i> (ch. 179 à 183),                 | 109—110 |
| <i>Second dénombrement</i> (ch. 184 à 187),                                       | 110—113 |
| <i>Naufrage au Sépias</i> (ch. 188 à 192),                                        | 113—116 |
| <i>La flotte perse aux Aphètes</i> (ch. 193 à 195),                               | 116—117 |
| <i>Marche de Xerxès en Thessalie</i> (ch. 196 à 197),                             | 117—119 |

|                                                                           |         |
|---------------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Description des Thermopyles</i> (ch. 198 à 201),                       | 119—120 |
| <i>Grecs dans le défilé. Léonidas</i> (ch. 202 à 206),                    | 120—123 |
| <i>Xerxès reconnaît le passage. Discours de Démarate</i> (ch. 207 à 209), | 123—125 |
| <i>» attaque inutilement les Thermopyles</i> (ch. 210 à 212),             | 125—126 |
| <i>Épialte lui découvre le sentier</i> (ch. 213 à 214),                   | 126—127 |
| <i>Les Perses tournent la montagne</i> (ch. 215 à 218),                   | 127—129 |
| <i>Résolution des Grecs. Devin Mégistias</i> (ch. 219 à 222),             | 129—131 |
| <i>Dernier combat des Thermopyles</i> (ch. 223 à 225),                    | 131—133 |
| <i>Sépulture des Grecs</i> (ch. 226 à 228),                               | 133—134 |
| <i>Aristodème le lâche</i> (ch. 229 à 232),                               | 134—135 |
| <i>Les Thébains se rendent</i> (ch. 233),                                 | 135—136 |
| <i>Xerxès s'entretient avec Démarate</i> (ch. 234 à 238),                 | 136—139 |
| <i>Comment celui-ci avait averti les Lacédémoniens</i> (ch. 239),         | 139—140 |

## LIVRE HUITIÈME.

## SUITE DE L'EXPÉDITION DE XERXÈS.

|                                                   |         |
|---------------------------------------------------|---------|
| <i>Flotte grecque à l'Artémision</i> (ch. 1 à 5), | 141—143 |
| <i>Manœuvre des Barbares</i> (ch. 6 à 9),         | 143—145 |
| <i>Combats; tempête</i> (ch. 10 à 17),            | 145—149 |
| <i>Retraite des Grecs</i> (ch. 18 à 22),          | 149—151 |
| <i>Suites de la bataille</i> (ch. 23 à 26),       | 152—153 |

|                                                                          |         |
|--------------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Thessaliens et Phocéens ennemis</i> (ch. 27 à 30),                    | 154—156 |
| <i>Xerxès ravage la Phocide</i> (ch. 31 à 35),                           | 156—158 |
| • <i>veut piller le temple de Delphes</i> (ch. 36 à 39),                 | 158—160 |
| <i>Les Athéniens abandonnent leur ville</i> (ch. 40 à 41),               | 160—161 |
| <i>Flotte grecque à Salamine</i> (ch. 42 à 49),                          | 161—164 |
| <i>Prise d'Athènes par Xerxès</i> (ch. 50 à 55),                         | 164—167 |
| <i>Thémistocle engage les Grecs à rester à Salamine</i> (ch. 56 à 63),   | 167—171 |
| <i>Marche de la flotte perse</i> (ch. 64 à 66),                          | 171—174 |
| <i>Conseil tenu par Xerxès. Discours d'Artémise</i> (ch. 67 à 69),       | 174—176 |
| <i>Les Grecs fortifient l'isthme</i> (ch. 70 à 73),                      | 176—178 |
| <i>Ruse de Thémistocle</i> (ch. 74 à 76),                                | 178—180 |
| • <i>Oracle. Aristide à Salamine</i> (ch. 77 à 82),                      | 181—183 |
| • <i>Bataille de Salamine</i> (ch. 83 à 86),                             | 183—185 |
| <i>Exploit d'Artémise</i> (ch. 87 à 88),                                 | 185—187 |
| <i>Déroute des Barbares</i> (ch. 89 à 92),                               | 187—189 |
| <i>Suites de la bataille</i> (ch. 93 à 96),                              | 189—191 |
| <i>Feinte de Xerxès. Nouvelle à Suse. Couriers perses</i> (ch. 97 à 99), | 191—193 |
| <i>Proposition de Mardonius</i> (ch. 100 à 104),                         | 193—196 |
| <i>Retraite de la flotte perse</i> (ch. 105 à 110),                      | 196—199 |
| <i>Les Grecs assiègent Andros</i> (ch. 111 à 112),                       | 199—201 |
| <i>Mardonius laissé en Grèce</i> (ch. 113 à 114),                        | 201—202 |
| <i>Retraite de Xerxès</i> (ch. 115 à 120),                               | 202—206 |
| <i>Honneurs rendus à Thémistocle</i> (ch. 121 à 125),                    | 206—208 |
| <i>Artabaze assiège inutilement Potidée</i> (ch. 126 à 129),             | 208—210 |
| <i>Position des deux flottes</i> (ch. 130 à 132),                        | 211—213 |

|                                                        |         |
|--------------------------------------------------------|---------|
| <i>Mardonius consulte les oracles</i> (ch. 133 à 135), | 213—214 |
| » <i>envoie Alexandre à Athènes</i> (ch. 136),         | 215     |
| <i>Téménides ancêtres d'Alexandre</i> (ch. 137 à 139), | 215—217 |
| <i>Discours d'Alexandre</i> (ch. 140),                 | 217—219 |
| » <i>des Lacédémoniens</i> (ch. 141 à 142),            | 219—221 |
| <i>Réponse des Athéniens</i> (ch. 143 à 144),          | 222—223 |

## LIVRE NEUVIÈME.

## DÉFAITE DES PERSES A PLATÉE.

|                                                                   |         |
|-------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Plan de Mardonius</i> (ch. 1 à 4),                             | 225—226 |
| <i>Les Athéniens à Salamine</i> (ch. 4 à 5),                      | 226—227 |
| <i>Les Spartiates en campagne</i> (ch. 6 à 11),                   | 227—231 |
| <i>Mardonius campe en Béotie</i> (ch. 12 à 15),                   | 231—233 |
| <i>Festin d'Attaginus</i> (ch. 16),                               | 233—234 |
| <i>Phocéens au camp perse</i> (ch. 17 à 18),                      | 234—236 |
| <i>Les Grecs à Platée</i> (ch. 19 à 21),                          | 236—237 |
| <i>Mort de Masistius</i> (ch. 22 à 25),                           | 237—240 |
| <i>Discussion des Athéniens et des Tégéates</i><br>(ch. 26 à 27), | 240—243 |
| <i>Ordre de l'armée grecque</i> (ch. 28 à 30),                    | 243—244 |
| <i>Ordre de l'armée perse</i> (ch. 31 à 32),                      | 245—246 |
| <i>Devin Tisamène</i> (ch. 33 à 36),                              | 246—248 |
| <i>Devin Hégésistrate</i> (ch. 37 à 38),                          | 248—250 |
| <i>Engagements partiels</i> (ch. 39 à 43),                        | 250—253 |
| <i>Message d'Alexandre</i> (ch. 44 à 45),                         | 253—255 |
| <i>Mouvements dans les camps</i> (ch. 46 à 47),                   | 255—256 |
| <i>Défi des Perses aux Spartiates</i> (ch. 48 à 49),              | 256—258 |
| <i>Les Grecs décampent</i> (ch. 50 à 51),                         | 258—259 |

|                                                               |         |
|---------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Amompharète veut rester</i> (ch. 52 à 57),                 | 259—262 |
| <i>Mardonius attaque les Grecs</i> (ch. 58 à 61),             | 262—265 |
| <i>Bataille de Platée</i> (ch. 62 à 65),                      | 265—267 |
| <i>Déroute des Perses</i> (ch. 66 à 69),                      | 267—269 |
| <i>Leur camp est forcé</i> (ch. 70),                          | 269—270 |
| <i>Grecs qui se signalent</i> (ch. 71 à 75),                  | 270—273 |
| <i>La suppliante de Cos</i> (ch. 76 à 77),                    | 273—274 |
| <i>L'Éginète Lampon</i> (ch. 78 à 79),                        | 274—276 |
| <i>Pillage du camp. Festin de Pausanias</i><br>(ch. 80 à 82), | 276—278 |
| <i>Sépultures</i> (ch. 83 à 85),                              | 278—279 |
| <i>Les Grecs assiègent Thèbes</i> (ch. 86 à 88),              | 279—281 |
| <i>Fuite d'Artabaze</i> (ch. 89),                             | 281     |

#### DÉFAITE DES PERSES A MYCALE.

|                                                                                   |         |
|-----------------------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Les Samiens appellent les Grecs</i> (ch. 90<br>à 92),                          | 282—283 |
| <i>Devin Événus</i> (ch. 93 à 94),                                                | 283—285 |
| <i>Les Perses se retirent à terre</i> (ch. 95 à 97),                              | 285—286 |
| <i>Préparatifs. Ruse de Léotyclide</i> (ch. 98<br>à 99),                          | 286—288 |
| <i>Bataille de Mycale</i> (ch. 100 à 104),                                        | 288—291 |
| <i>Suites de la bataille. Retraite des Perses</i><br>(ch. 105 à 107),             | 291—294 |
| <i>Amours de Xerxès. Fin de Masistès</i><br>(ch. 108 à 113),                      | 294—297 |
| <i>Les Grecs dans l'Hellespont. Siège et<br/>prise de Sestos</i> (ch. 114 à 121), | 297—301 |
| <i>Parole de Cyrus</i> (ch. 122),                                                 | 301—302 |

